

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE
(Collection de réimpressions)

LOUIS BOUMAL

ŒUVRES

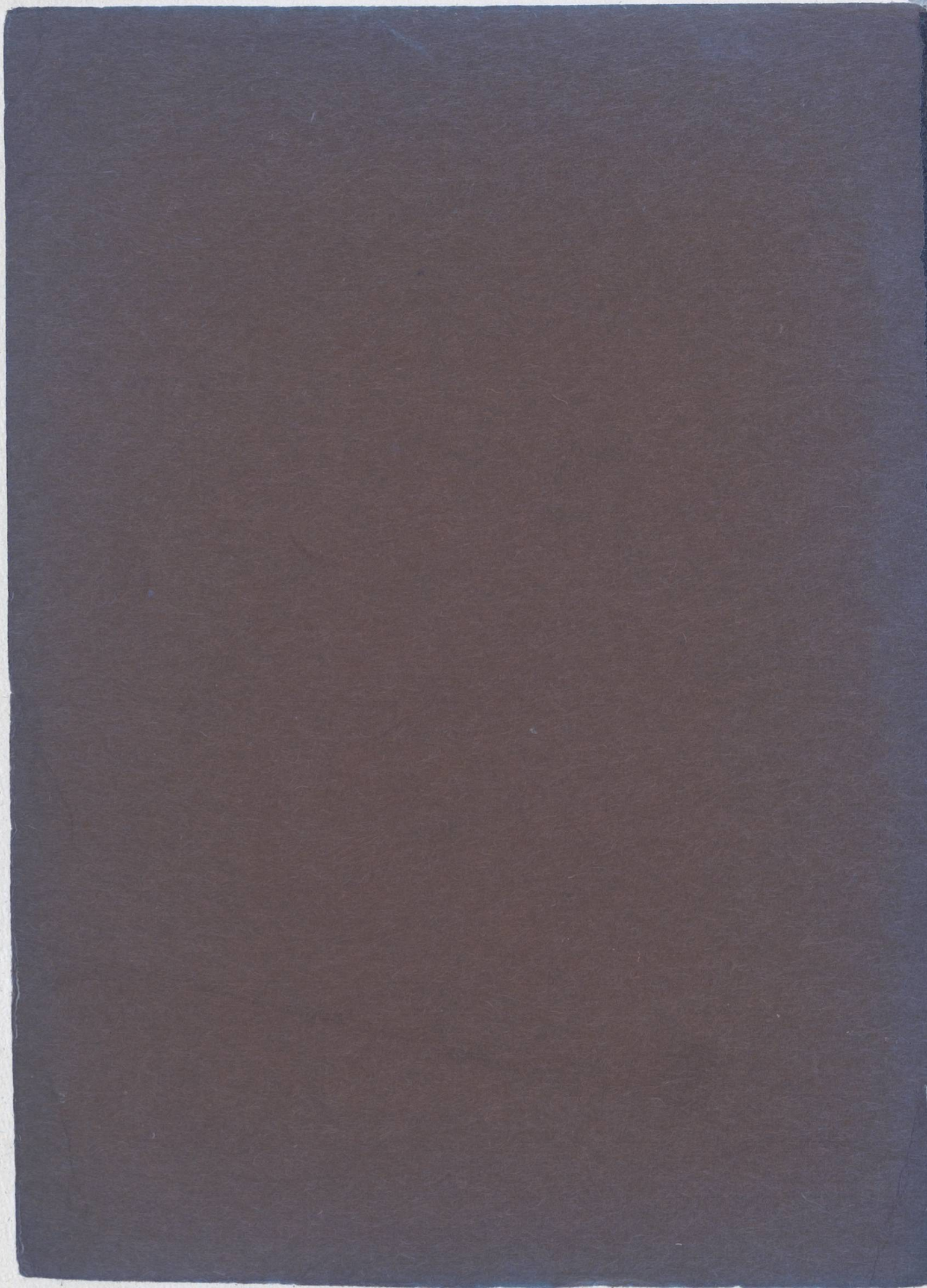
(Vers - Proses - Théâtre)

publiées par

MARCEL PAQUOT et LUCIEN CHRISTOPHE

H. VAILLANT-CARMANNE, S. A., IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4, LIÈGE

1939



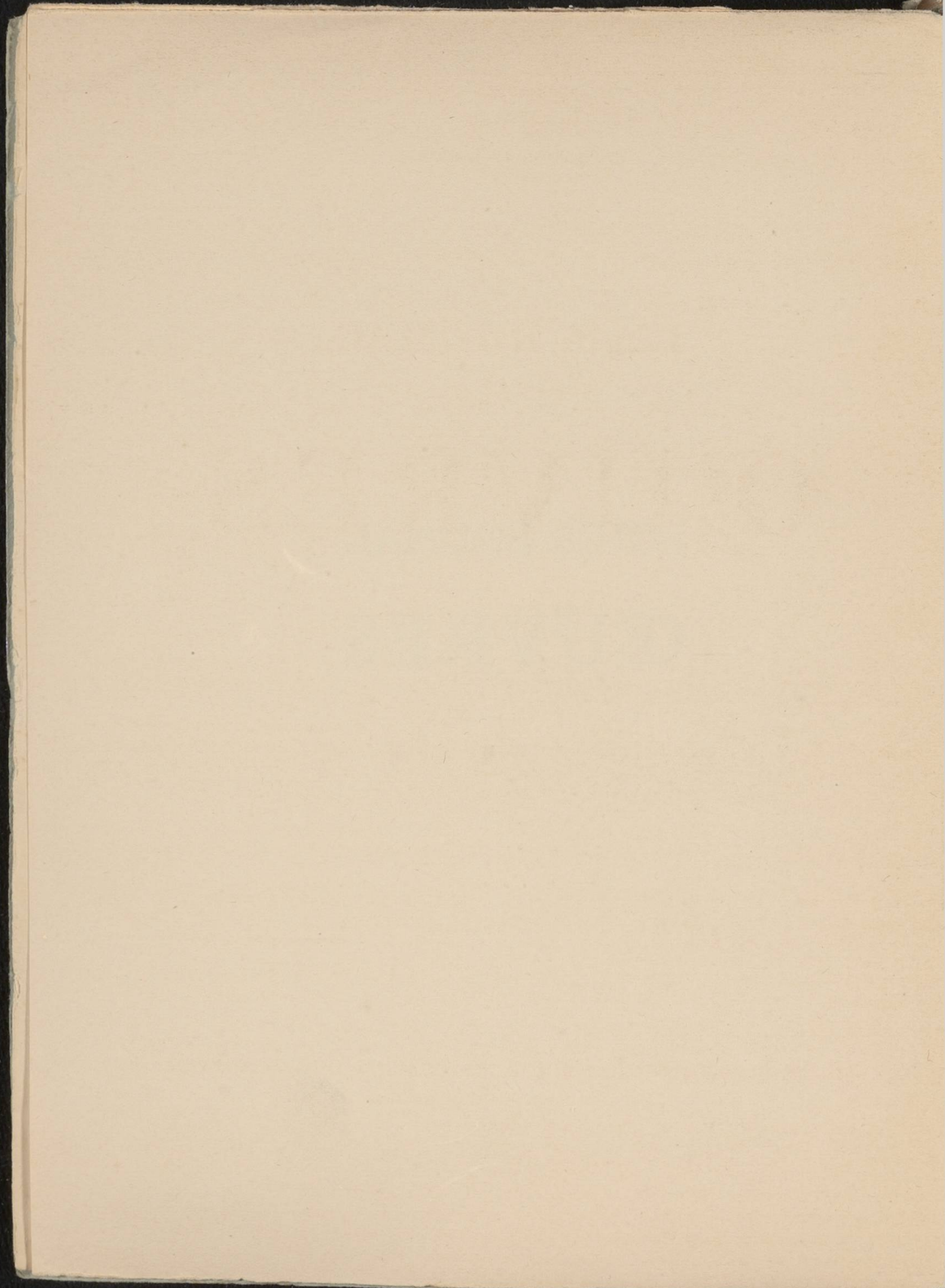
ML

A

2867

LOUIS BOUMAL

ŒUVRES



ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE
(Collection de réimpressions)

LOUIS BOUMAL

ŒUVRES

(Vers - Proses - Théâtre)

publiées par

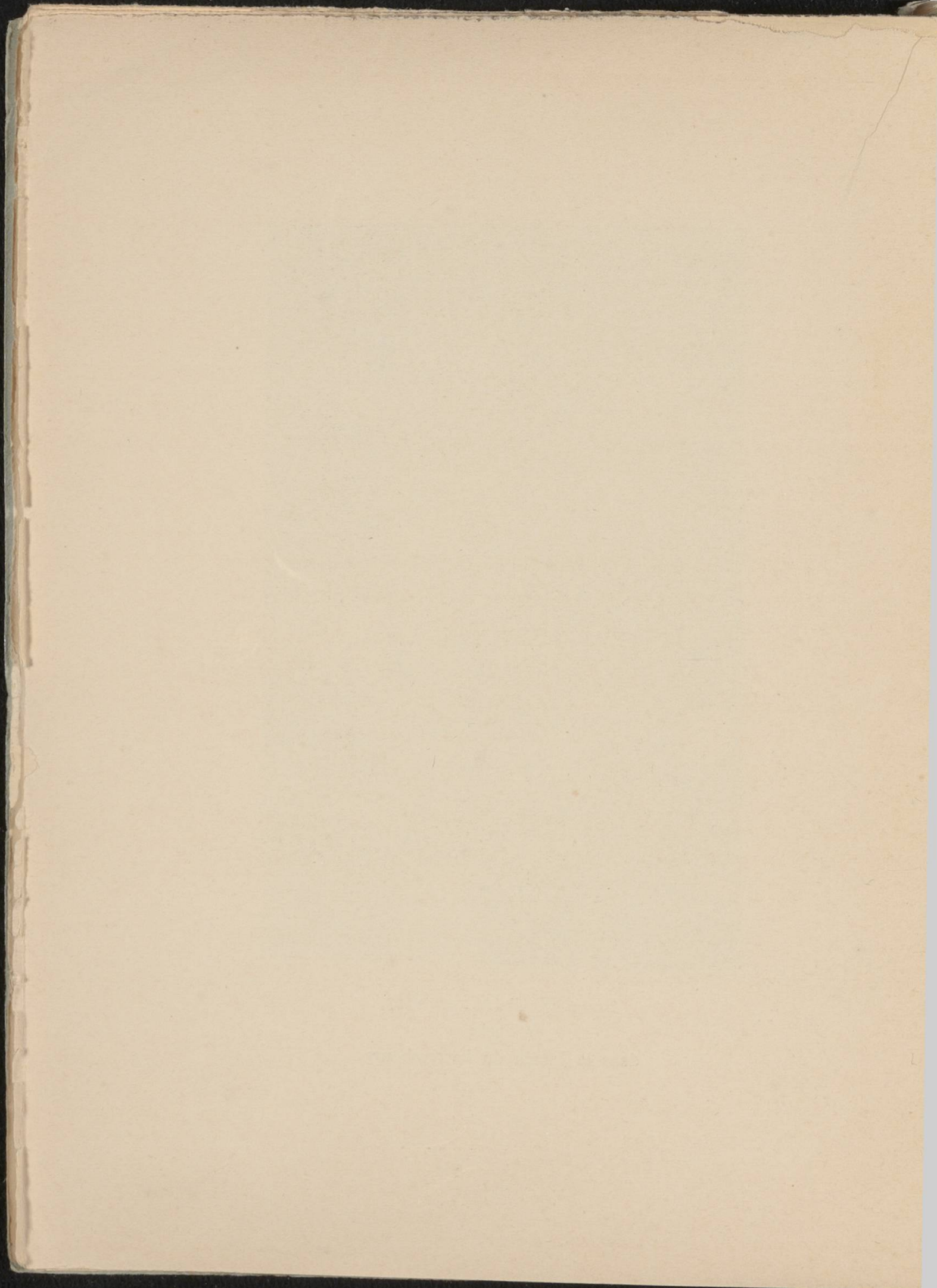
MARCEL PAQUOT et LUCIEN CHRISTOPHE

H. VAILLANT-CARMANNE, S. A., IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE
4, PLACE SAINT-MICHEL, 4, LIÈGE

1939



Louis BOUMAL en 1917,
à Paris,
dans le Jardin du Luxembourg.



Louis BOUMAL

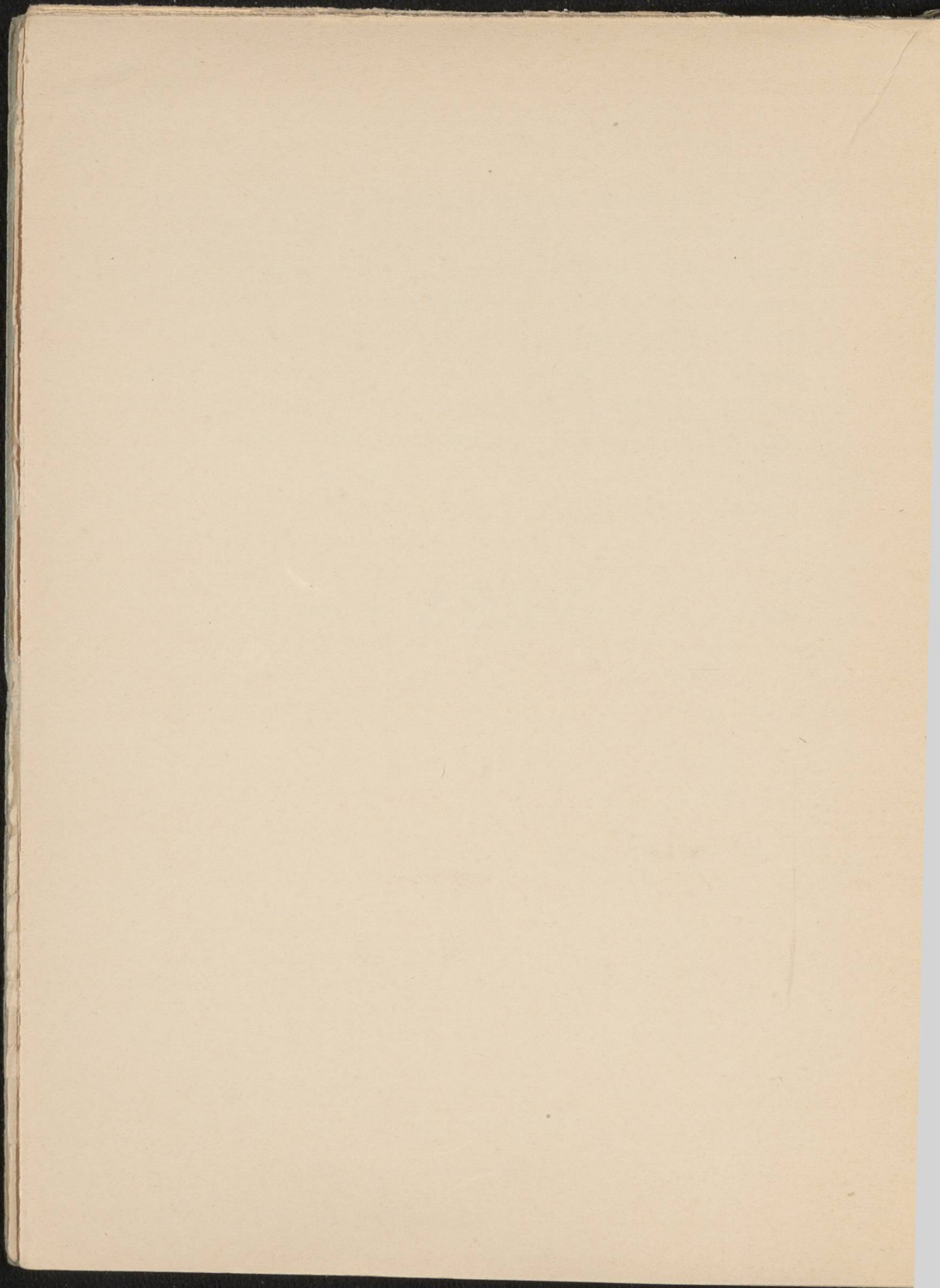
Né à Liège, le 11 mai 1890. Docteur en philosophie et lettres. Professeur de rhétorique à l'Athénée de Bouillon. Milicien de la classe de 1910. Mobilisé le 27 juillet 1914. Officier auxiliaire d'infanterie à la date du 2 octobre 1915. Cité à l'Ordre du jour de l'Armée le 28 décembre 1915. Chevalier de l'Ordre de la Couronne, décoré de la Croix de Guerre.

Cette notice, rédigée par l'écrivain lui-même en décembre 1916, n'exige qu'une brève mais glorieuse addition :

Mort pour la Patrie, au cours de l'offensive libératrice, le 29 octobre 1918, à Saint-Michel lez-Bruges. Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palmes, décoré de la Croix de l'Yser.

Louis Boumal atteint vite à la plénitude qui donne aux meilleures pages du *Jardin sans Soleil* et de *Quand ils auront passé de l'Ombre à la Lumière* cette fermeté dans le dessin et cette sûreté d'accent qui feront à jamais regretter sa perte. Dans les mois qui suivent sa sortie de l'Université, il brûle les étapes de son destin. Nommé professeur, il se marie et la guerre l'arrache au foyer où allait naître un enfant qu'il ne verra point. De l'étudiant d'hier la souffrance fait un homme. Quelques extraits suffiront à montrer le chemin qu'il a parcouru, car ce recueil, monument simple et touchant élevé à la mémoire du poète, ne contient que l'essentiel de son œuvre. Mais une bibliographie y est jointe, signalant ses premiers écrits.

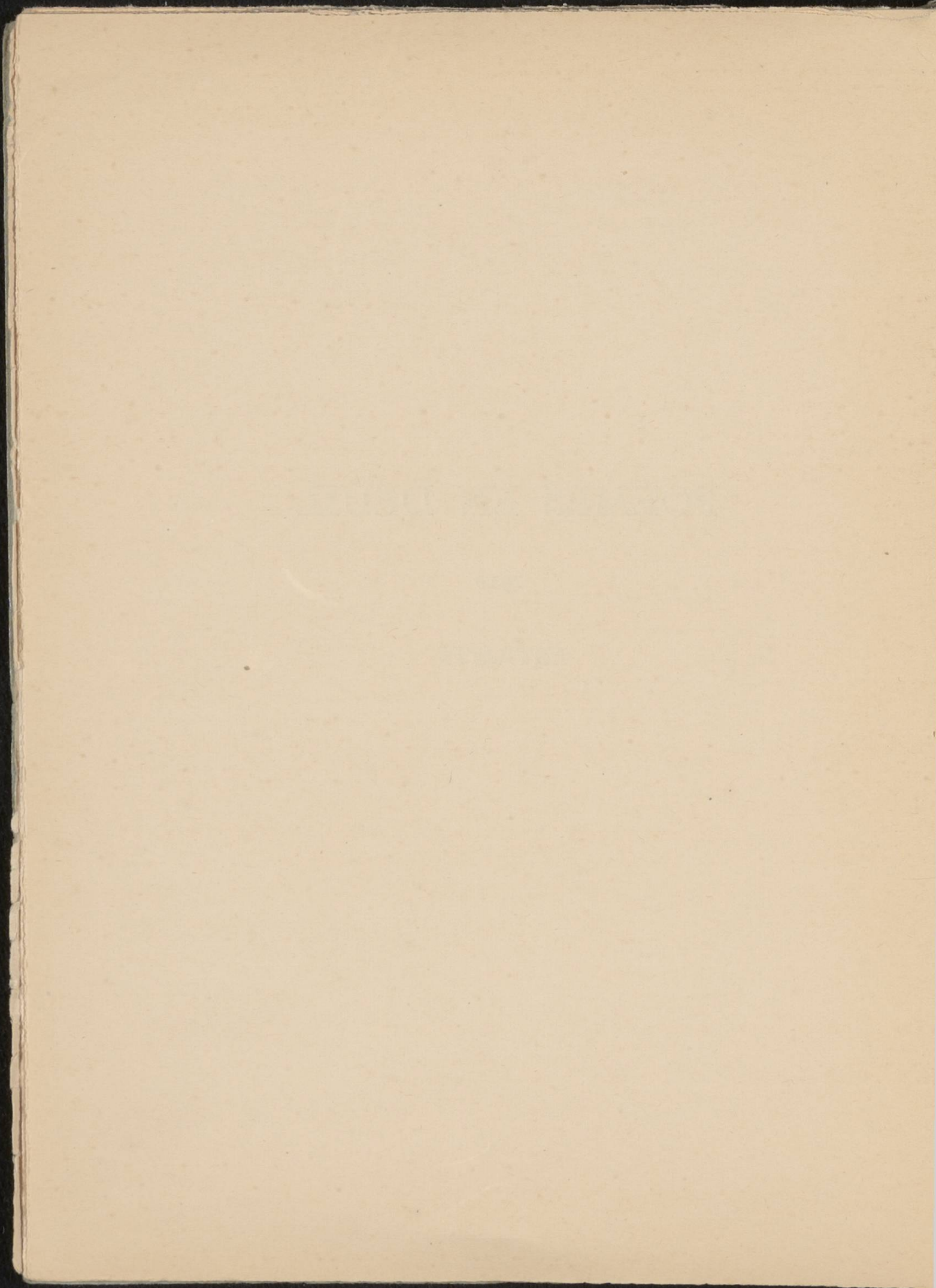
VERS



POÈMES EN DEUIL

1910

EXTRAITS



Reste ici...

*Dj'a pièrdou m' bia p'tit musicien...
A l' dicâce do bwès d' Vilé.
(Chanson namuroise).*

*Reste ici. Le chemin tout à coup devient sombre,
Et dans les vergers gris, les arbres frémissants
Traînent sur le gazon trop de formes et d'ombre
En agitant au ciel leurs faîtes grimaçants.*

*Les yeux d'or des hiboux sous les feuilles méditent,
Et dans les bois il passe un souffle de terreur,
Au point que, dans la paix du soir, on sent la peur...
Les phalènes en rond s'arrêtent, interdites.*

*Reste. Les jardins noirs s'étendent au tournant.
Voici trembler au loin les lampes du village.
Appuie un peu sur moi ta tête et fais semblant
De n'avoir que du rire heureux sur ton visage.*

*Dis-moi quelque chanson très douce en ton patois -
Les patois ont des mots troublants comme les brises -
« Le Petit Musicien » ou « Le Temps des Cerises »
Ou chante ce poème où l'on parlait de toi.*

*Plutôt ne me dis rien. Laisse dans le silence
Faiblir à petits coups tes battements de cœur ;
Et, douce, apaise en toi le trouble de la peur,
Et que tes yeux fermés fassent déjà l'absence.*

*Puis tu retourneras à la frêle maison ;
Et les jours revenant, ternes et fatidiques,
Aviveront encor les airs mélancoliques
Des jardins et des bois à l'arrière-saison.*

*Et le calme t'aura reprise tout entière.
Menus propos. Heures à coudre au coin du feu.
Soirs à rêver. Moments à lisser ses cheveux,
Et longue promenade aux sentes familières.*

*Parfois tu reliras au livre commencé,
Sans savoir qui te plaît, Baudelaire ou Verlaine ;
Et ton rêve à mon rêve une nuit fiancé
Te fera souvenir, étrange, de ta peine.*

*Et moi je reviendrai quelque jour de soleil.
Tu serais pâle et douce avec ta robe blanche.
Les arbres seraient clairs d'avril, et les pervenches
Fleuriraient les chemins de leur premier éveil.*

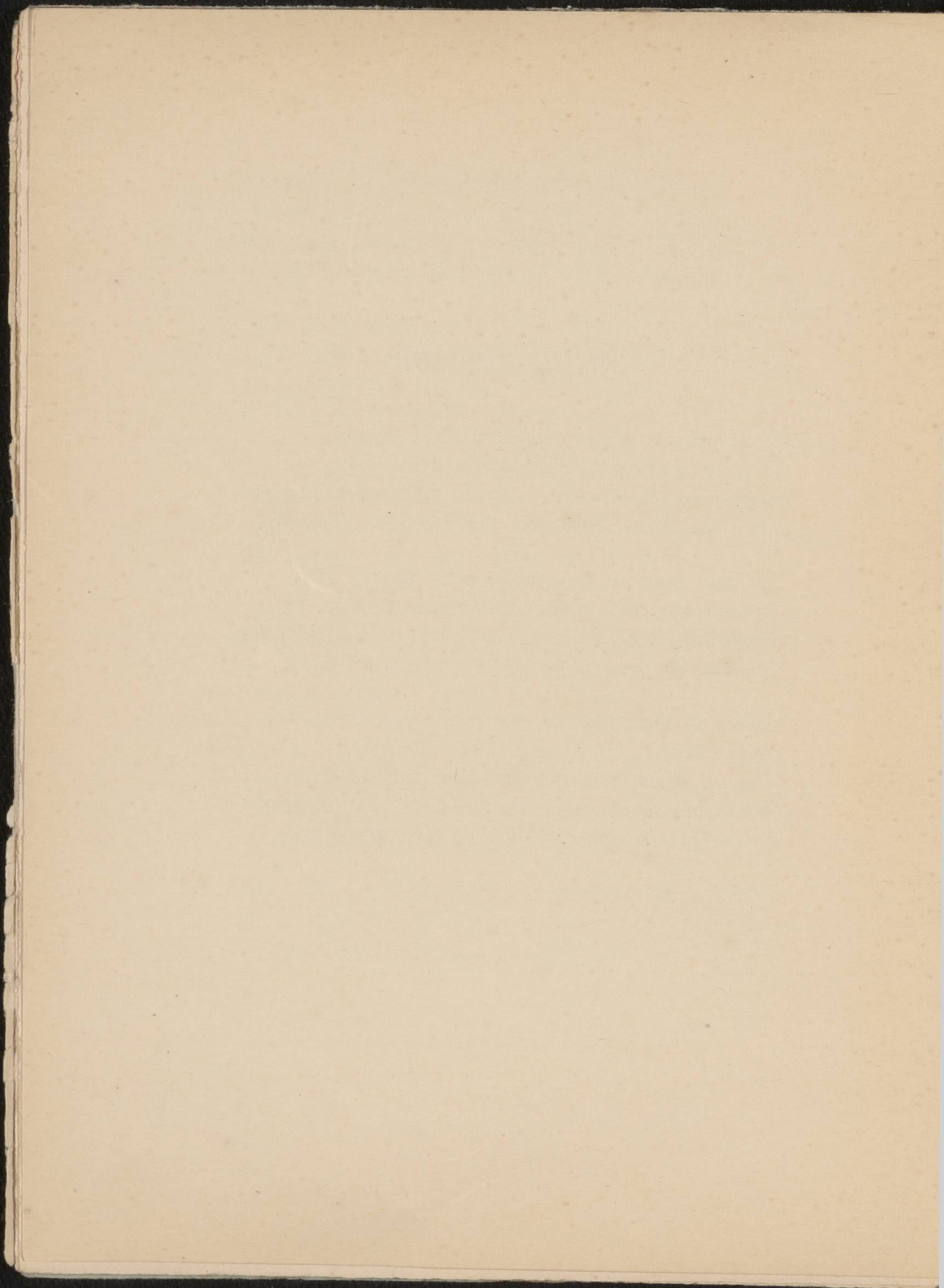
*Les oiseaux chanteraient aux branlantes murailles,
Les bois se rempliraient de divines sonnailles,
Et ce serait le carillon des fiançailles.*

Filius memor

*Voici que je reviens frapper à votre porte,
A petits coups puisque vous êtes à dormir ;
Mais vous les entendrez, et vous viendrez m'ouvrir
Pour que mon âme dans vos bras se réconforte.*

*Je suis ainsi venu, doucement, chaque nuit.
Je heurtais ; mais vous ne fûtes pas réveillée.
Votre chambre avait l'air d'une chambre endeuillée,
Et dans le soir il ne montait plus aucun bruit.*

*Mère, je viens pleurer au seuil de votre porte.
Aux autres j'ai tenu secrète ma douleur ;
J'ai dit en souriant que mon âme était forte,
Mais vous savez que je suis jeune et que j'ai peur,
Et que je viens pleurer au seuil de votre porte.*



LA REPENTANCE TRISTAN

1913

*« Ohi Yseult, ohi amie,
Hom ki ben aime, tart ublie ».*
TRISTAN.

*Ainsi que les enfants, tu me demandes : « Encore ! »
et tu le sais, pourtant, je suis mauvais conteur ;
deux, trois récits connus par cœur
et dont j'ai repeint les décors,
voici le fond de ma mémoire.
Pourtant je te dirai comment finit l'histoire
de Tristan et d'Yseut la blonde,
ainsi que je le tiens d'un ancien conte.*

*Tristan ne perdit pas la vie, comme on l'a dit,
dans la barque où dormait son corps endolori,
tandis qu'un vent léger le poussait au rivage
d'Yseut, la reine au clair visage.
Le ciel breton qui roussissait
découvrit son bateau couché sur les galets.
Lors, Tristan s'éveilla, ne voyant que des nues
ainsi que de la soie que l'on aurait tendue,
au-dessus de ses yeux rougis et clignotants
d'avoir pleuré son deuil d'amant.
Son corps dolent qu'avait foulé la maladie
lui revint en esprit, comme sur son front
il passait doucement ses mains amaigries*

pour s'assurer de sa vision.

*« Yseut, » fit-il, « gentille reine,
au corps fol dont m'avez fait don,
voyez quelle est ma peine
et mon abandon!*

*Ainsi l'avez voulu! Nous ne pouvions ensemble
toujours donner le triste exemple
qui conduisait par nos passions
les hommes à leur damnation.*

*Pour vous j'ai fait le saut de la chapelle
et vécu dans les bois, meurtrissant mon orgueil,
j'ai feint le fou pour notre honte mutuelle
et fait tant qu'on nous blâme au lai du Chèvrefeuille!
Aujourd'hui je me livre à la mer qui me porte
et dans le vent salin
je confesse mes torts et m'exhorte
à mourir enfin. »*

*Comme il parlait encore, des pêcheurs du village
vinrent à lui sur le rivage;
et Tristan leur cria : « Amis,
ne me demandez pas d'où je viens, qui je suis;
mais poussez la barque légère
vers le flot mouvant de la mer. »*

*L'un d'eux lui dit : « Nous ne pouvons! »
Un autre : « Il est mourant et parle de voyage!
Reposez-vous dans nos maisons;
après, vous reprendrez votre pèlerinage. »
Ainsi la mort fuyait Tristan,*

le cordial et long sommeil
auquel il aspirait, comme vers le soleil,
dans les vergers d'avril, le clair pommier se tend.
Comme il paraissait de bel et haut lignage,
on le mena jusqu'au bailliage.
Des rues, on accourait en foule pour le voir ;
et comme c'était dimanche,
les matelots étaient à boire,
ayant rabattu leurs manches.
Les femmes se pressaient sur le seuil
des cottages aux volets peints
et Tristan cheminait, menant soupirs et deuil,
ayant vu leurs regards à s'attendrir enclins.
« Yseut », murmura-t-il, « je sortais de la vie ;
Dieu m'y a ramené, que sa main soit bénie ! »
Alors on arriva, par un étroit sentier,
jusqu'au perron de pierre où déjà le bailli
attendait qu'on vînt à lui,
ayant vu le cortège au bas de ses vergers.

Et Tristan se disait : « Je ferai que vilaine
on tienne ma lignée, pour Yseut la reine. »
Et puis il lui souvint comment saint Alexis
trompa les sergents de son père
et des jours qu'il mena dans la cité d'Alis
pleins de douleur et de lumière.
Il pensa qu'il voudrait aussi pour ses péchés
jeûner toute sa vie en un retraits caché.
« Beau sire », pria Tristan, baissant la tête,

*« je ne suis que vilain malade, ayant fait vœu
de m'en aller en barque au gré de la tempête
et du plaisir de Dieu. »*

*Il se tut, quelques chiens aboyèrent dans la cour,
un coup de vent rida*

*l'étang couleur de plomb dormant aux alentours
et se perdit sonore sur le chemin du bois.*

*Tel fut de Tristan le sort,
inégal et fluctuant comme la mer,
que le bailli dans sa demeure aux volets verts
lui prêta gîte et réconfort.*

*Alors l'ami d'Yseut connut d'âpres dangers,
ayant couru*

*malade et presque nu
les rivières et les mers dans un esquif léger.*

*Grande était son angoisse et sa plainte dolente
et ses yeux étaient clos dans son visage pâli ;*

*« Yseut », murmurait-il, « ô douce et folle amante,
où sont les clairs baisers sur votre corps gentil ? »*

*Ainsi pour les péchés de son amour pervers
il souffrit, résigné, tant que dura l'hiver.*

*Puis, un matin, des vents légers
soufflèrent en s'attardant sur les petits vergers
qui faisaient le tour du village
et les bois s'habillèrent au fond du paysage ;
le dégel imprévu qui grossissait les eaux
passa comme un torrent fécond sur les prairies
où l'on vit peu après sourdre les baliveaux
et l'herbe qu'on croyait bannie.*

L'air avait un parfum de fleuve et de violette

et les bourgeons craquaient sur les pommiers ;
du blanc, du rose et du vert tendre, aux espaliers,
teignaient les fleurs dressées, ainsi que des aigrettes.
L'hiver étant passé, les portes se rouvrirent ;
les enfants s'attardèrent encore après l'école ;
on peignit les maisons ; des ardoisiers refirent
le toit gris de l'église et sa croix girandole.
A l'aube, on menait les troupeaux bélant
vers l'horizon lointain des champs
et les plateaux étroits recouvrant les collines
que le soleil domine ;
et la respiration des animaux montait dans l'air
au-dessus de chacun ainsi qu'un brouillard clair.
Or, après s'être un long temps recueilli,
Tristan s'en vint parler au bailli :
« Beau sire, à vos bontés ne sais quel mot répondre.
Je suis ce que j'étais en ma force passée ;
Laissez-moi vous servir, car je peux traire et tondre
et sais comme on conduit les brebis dispersées. »

Au matin qui suivit, menant au pâturage
des troupeaux qui mêlaient leurs voix,
on vit Tristan traverser le village
et s'engager sur le chemin des bois.
Ayant longtemps marché, il trouva la pâture
et laissa les bestiaux brouter à l'aventure.
Lors s'étant assoupi sous de frêles sapins,
d'Yseut la blonde il lui souvint,
comme il l'avait acquise

et comme il l'avait aimée
et de la vie qu'ensemble ils avaient consommée
et comment, dans ses bras, la reine fut surprise.
A ce souvenir, Tristan rougit
et des larmes roulèrent sur ses joues ;
« Va ! » dit-il, « mauvais cœur de boue,
tu ne peux regarder tout le mal que tu fis ! »
Alors il désira dormir
du sommeil enchanté de la mort,
comme un bateau rêve à son port
quand le vent, dans la nuit, le fait craindre et gémir.
Pourtant sa vie était réglée
et le village était hospitalier ;
il menait les troupeaux brouter, de la journée,
et le soir il dormait dans un humble grenier.
La mort à ses appels détournant son visage,
il pouvait achever dans ce cher paysage
les jours qui lui étaient échus,
dans l'affreux repentir de ses péchés revus.
Mais le corps gent d'Yseut passait dans sa mémoire
et les serments profonds qu'ils s'étaient dits ;
et Tristan, qui rêvait, s'agenouillait pour boire
aux lèvres de la reine le fol baiser promis.
Puis, voyant comme un rêve avec les douleurs jongle,
dans sa chair qui saignait, il enfonçait les ongles.

Un soir que l'exaltaient ces trop chères images,
Tristan courut sur le rivage.
La mer chantait sur le sable,

*légère et mousseuse ;
le flot qui descendait tendait les câbles
des barques onduleuses ;
le vent pleurait sur les salines
et les dunes échanrées,
où meurent les grandes marées
et leurs flots de plantes marines.
La ville semblait, au fond, quelque décor
immobile qu'aurait figé la mort ;
seules les cloches battaient dans les tours
et la voix du veilleur
qui criait jusqu'au point du jour :
« Bourgeois, veillez, le carillon va sonner l'heure! »
Alors Tristan sentit la nuit
qui tombait sur son cœur et se mêlait à lui.
Semblable était le soir quand il menait la reine
auprès des longues carènes
et que, penché sur les flots mousseux,
il cherchait ses baisers sous l'or de ses cheveux.
Il se souvenait avec mélancolie
que c'était sur les vagues, dans la barque légère,
qu'à la bouche d'Yseut il avait bu la vie ;
et s'étant abaissé, il embrassa la mer.
« O Mort », dit-il, « quand je me suis offert,
tu ne m'as pas voulu! Vois ce que j'ai souffert :
le sel des pleurs a creusé mes joues.
Nul ne t'a plus aimée, ni plus attendue ;
et tu n'es pas venue
couper les jours que je te voue!*

*Hélas! cherchant l'oubli d'Yseut, la blonde,
O Mort, j'irai te prendre aux bouts lointains du monde. »*

*Alors Tristan détacha du rivage
une chaloupe qu'il poussa vers la mer,
tendant la voile au cours de l'air;
et pour jamais il s'éloigna du clair village.*

*Le flot de ses milliers de petites langues
pousse jusqu'à l'océan,
la barque de Tristan qui tangue
au rythme des mers et du vent.
Le jour point; des facettes lumineuses
courent au sommet moussu des eaux
et des mouettes paresseuses
s'attardent autour du bateau;
la marée, qui monte, incline
vers le flot la barque, usée
d'avoir couru les aventures marines,
et dont la mâture, à présent, est brisée.
De-ci de-là, les eaux la roulent;
elle côtoie des chapelets d'îles;
elle va et vient, tourne et vacille
au gré des houles.
Des courants ignorés l'amènent
dans des criques où elle se range;
puis le vent souffle et la traîne
à travers les mers étranges.*

Ainsi des jours et des nuits,
gercé du vent, trempé des pluies,
dans la barque que le vent mène,
Tristan souffrit pour l'amour de la reine.
Humide et tressaillant, on eût dit que son corps
avait connu déjà l'étreinte de la mort.
Enfin, poussé de rive en rive
par les rivières et les mers monotones,
conduit par le vent souple et puissant, il arrive
au rivage onduleux de la terre wallonne.
On était à la soirée ;
des cloches sonnaient pour la fin de l'ouvrage ;
des flammes au-dessus des cheminées
se tordaient jusqu'au ciel et léchaient les nuages.
Or, une barque étrangère
s'était arrêtée dans un coude étroit
de l'Ourthe où sont les chalands plats
chargés de houille et de pierres.
Les plus vieux disaient : « La chaloupe est flamande
et le vent l'aura poussée. »
Mais à cause de la mâture cassée
ils ajoutaient qu'elle avait connu des tourmentes.
S'en étant approchés, ils trouvèrent Tristan
pâle et défiguré, qui souffrait sur un banc.
« Amis », dit l'un d'entre eux, « cet homme qui vient de Dieu,
ne doit pas mourir en ces lieux.
Jusqu'à mon logis caché sous les trembles,
menons-le ensemble. »
O qui eût vu ce corps laid
et le sang du visage,

n'eût pas reconnu l'amant pour qui perdit
la reine Yseut son nom de sage.
Pourtant la mort n'était pas venue
aux lèvres de Tristan mêler ses lèvres nues ;
et, pas plus qu'autrefois dans le village anglais,
il n'avait pu trouver l'inaltérable paix.
C'était la fin de l'automne.
Alors, rien n'est plus beau que les forêts wallonnes
autour des rivières monotones.
Les sources à travers les mousses,
quand les pluies les ont gonflées,
coulent doucement vers les vallées,
en tombant des collines rousses ;
au crépuscule le vent s'égalise
et des buées grises
dans le ciel cheminent,
que l'on voit se mêler aux fumées des usines.
Par-devant les collines, au bout du paysage,
voici les terrils de houille
que la nuit venue embrouille
et fond avec les nuages.
Ainsi descend le soir, avec mélancolie,
sur les vergers de Wallonie.
On entend le bruit fol et têtu des enclumes
à travers l'air où s'allument
les laitiers qu'on verse et qui teignent
les cieux, tant qu'on dirait qu'ils saignent.
Et puis, c'est la saison des feuilles mortes !
La bise les fouette et les porte
sur les rivières

qui font plus doucement leurs plaintes familières.
O qui dira comment Tristan
sentit battre en son cœur l'âme du pays mosan!
Le vent qui l'animait ainsi qu'une haleine
soufflait avec douceur sur sa peine ;
et quand l'église sonnait les heures,
la paix du soir wallon passait sur ses douleurs.
Alors il s'écriait : « Yseut, dolente amie,
ici je veux finir ma vie. »
Il y avait alors tout près d'Angleur
un long tournant de l'Ourthe à travers les prairies
que suivaient les houilleurs
pour retourner dans leurs maisons fleuries.
Tristan conduisit là sa barque légère
et mena les passants qu'arrêtait la rivière.
Dans la douceur matutinale,
il allait d'une rame égale
sur l'Ourthe endormie ;
le vent levé déjà soulevait les charmilles
et poussait les vaguelettes
que teignait l'aurore violette.
Jusqu'au bord de la rive, à travers les vergers,
lui venaient les airs légers
des jeunes filles,
qui jetaient aux paniers les pommes recueillies ;
puis le soleil montait brouillé,
au-dessus de la ligne épaisse des halliers.
Tristan mêlait en ses voyages
sa rêverie au paysage
et la douceur des jours bleuis

*pénétrait dans son cœur, y conduisant l'oubli.
Le soir, il descendait au fil de la rivière ;
et la barque en glissant remuait ses lumières ;
il se perdait dans le brouillard
où l'eau fume entre ses bords
mêlée aux nénuphars,
où l'on est seul comme dans la mort.
Ainsi l'amant d'Yseut passait sa vie,
sous le ciel de Wallonie.*

*Un jour, des fanfares de cors,
claires et sonores,
tombèrent des bois
dont l'écho prolongeait et mélangeait les voix.
Des chiens passèrent
qui flairaient la terre
et sautaient dans l'eau,
troublant sur les narcisses le sommeil des crapauds.
A travers les sentiers
que couvrait l'ombre des trembles
Tristan vit jusqu'à lui venir des cavaliers
qui allaient l'amble.
La foule courait sur le passage
de leurs équipages ;
et brusquement les cors
sonnèrent encore.
Alors Tristan pensa mourir,
car ces airs pleuraient dans son souvenir
depuis le jour de deuil*

où pour Yseut il attachait le chèvrefeuille ;
c'étaient les airs et les sonneries
qu'il attendait sous les chênes,
avant de se glisser parmi les éclaircies
pour voir passer la reine.
Quel destin les menait sous le ciel étranger
dont ils chassaient le rêve léger
et rompaient le silence
où Tristan promenait sa rude pénitence ?
Maintenant il lui semblait tenir encore
Yseut, la reine aux cheveux d'or :
il retrouvait les collines rousses
et les crépuscules pâlis
et les futaies dans le friselis
des brises qui parlaient à voix douce ;
et le beau corps d'Yseut dans le nocturne violet
qu'il tachait de blanc pâle et follement embaumait.

Les chevaux battaient la rive humide
et la reine marchait la première,
tendant les brides
et remontant le cours violent de la rivière.
Tristan voulait crier : « Yseut, dolente amie,
c'est Dieu qui vous amène en Wallonie !
Je suis Tristan ! Qu'il vous souvienne, ô vous
dont le cœur a battu sur mon pauvre cœur fou !
Yseut, voici ma barque et le fleuve aux eaux folles
qui nous perdront dans la brume des mers ;
et seules les brises légères

entendront désormais le bruit de nos paroles! »
Puis il lui souvint de ses jeunes années :
comment, pour ses jeux pervers,
il avait dissipé sa part de paradis
et comme son âme était damnée...
Quelqu'un l'appelant du chemin de halage,
Tristan tourna sa barque et toucha le rivage.
Un cavalier lui dit : « Nous allons en Allemagne
Et tu dois nous mener jusqu'au pied des montagnes. »
Se cachant d'Yseut la blonde,
Tristan ramait sur l'eau profonde
et ses mains pesaient si lourdes
et son haleine était si courte
qu'il semblait porter un monde.

« Qui reposa son front sur une épaule amie,
il ne se peut qu'il l'oublie » :
ainsi pensait Tristan. Les cors
dans les halliers lointains mouraient au vent du nord.
Mais tout à coup, le paysage
agite et pousse au ciel de monstrueux feuillages ;
l'eau s'ameute et déborde,
arrachant les troncs d'arbres et les ponts qu'elle emporte ;
il semble à Tristan que les hautes collines
vont s'écraser sur sa poitrine...
Mais non ! sa barque est là que le courant balance
au gré du vent, dans le silence.
Il dit : « Douceur des campagnes wallonnes,
avec vos brumes monotones,

*vous entriez dans mon cœur
et mêliez votre paix à mes douleurs.
Rivières, auprès des collines rousses,
qui couriez par les prairies,
sur vos chalands que le vent pousse,
souvent mes peines sont parties.
Mais à présent qu'un cher visage
a troublé pour jamais l'âme du paysage,
je ne puis plus passer ma vie
dans tes jardins, ô Wallonie! »
Alors, tournant sa barque et saisissant la barre,
Tristan quitta la rive et cassa ses amarres.*

*Le flot qu'avaient gonflé les pluies,
emportait des écorces et des branches avec lui ;
il roulait des herbes et des terres
et parfois il charriait des pierres.
Au-dessus des fossés, quand il les remplissait
d'écume et de ramilles,
il virait et se creusait
pointu comme une vrille ;
et le bateau qu'il lançait sur les rivages,
sautait, telle une jument sauvage,
par-dessus les barrages.
Il n'était plus déjà qu'un point dans l'horizon
qui rasait les berges et les îles ;
et quand il traversait les villes
où l'on avait tendu des ponts,*

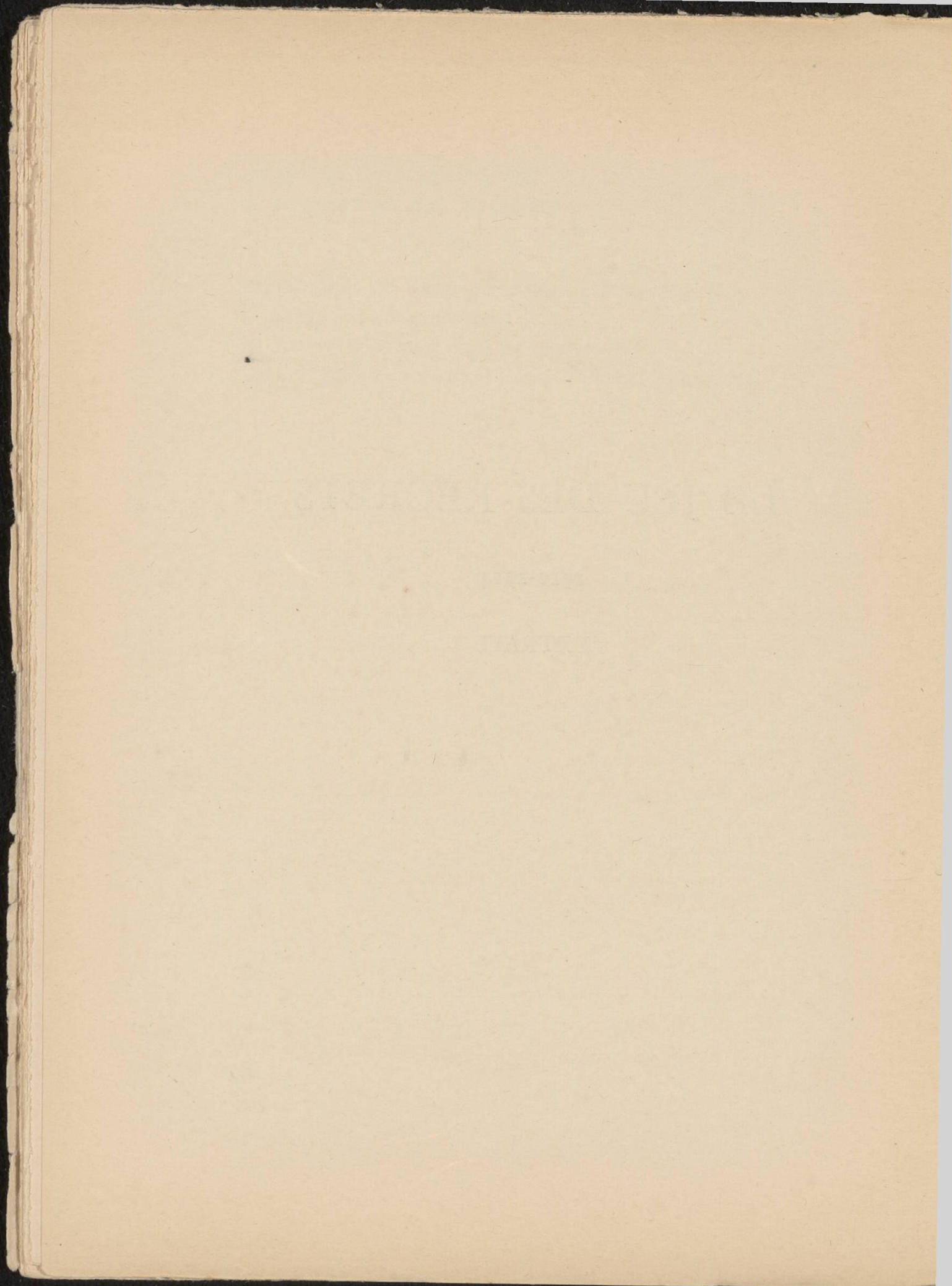
*comme un destin qui marche,
il s'engouffrait sous les arches.*

*Ainsi porté sur l'eau qui bruit et frissonne,
il quitta la terre wallonne ;
et Tristan s'en alla dans la mer du Nord
dormir du merveilleux et long sommeil des morts.*

LE JEU DES REGRETS

1910-1914

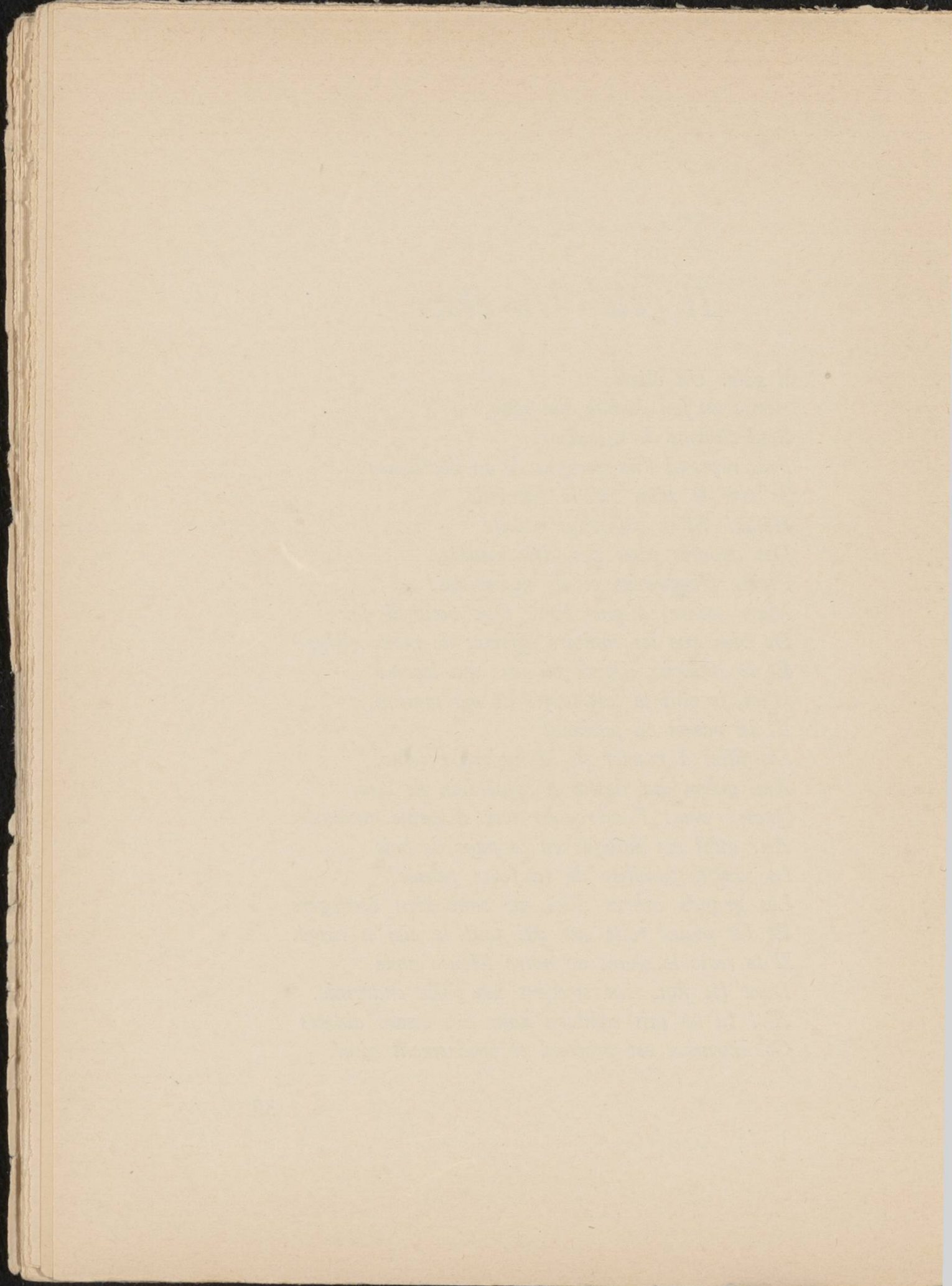
EXTRAIT



Il gèle. Un élève...

Il gèle. Un élève

*Attise un feu de bois qui rêve,
Seul charme de la saison,
Puis reprend l'impromptu de sa déclinaison.
Je suis le pion qui le surveille.
Hélas! M'en avait-on chanté
Des départs pour des ciels vantés,
Pleins d'imprévus et de merveilles!
Mais encore, à quoi bon? Que voudrais-je
De plus que les couloirs affreux de mon collègue?
Et le studieux silence où jase ma leçon?
D'ici, je vois le toit teinté de ma maison
Et la vanne où patinent
Les filles à marier de la maison voisine.
Ami qu'un dur destin a mené loin de moi,
Quand vient l'ombre du soir à peine nuancée,
Ah! qu'il me manque en ce pays de bois
Le souffle familial de ta forte pensée!
Les grands arbres d'ici me sont bien étrangers
Et les vieux toits sur qui tout le ciel a neigé.
Il te reste le chant de notre Meuse amie
Dont les flots ont souvent ma folie endormie.
Ah! tu ne sais combien dans nos cœurs abîmés
Ce murmure est profond et tendrement aimé.*



QUINZE PETITS POÈMES

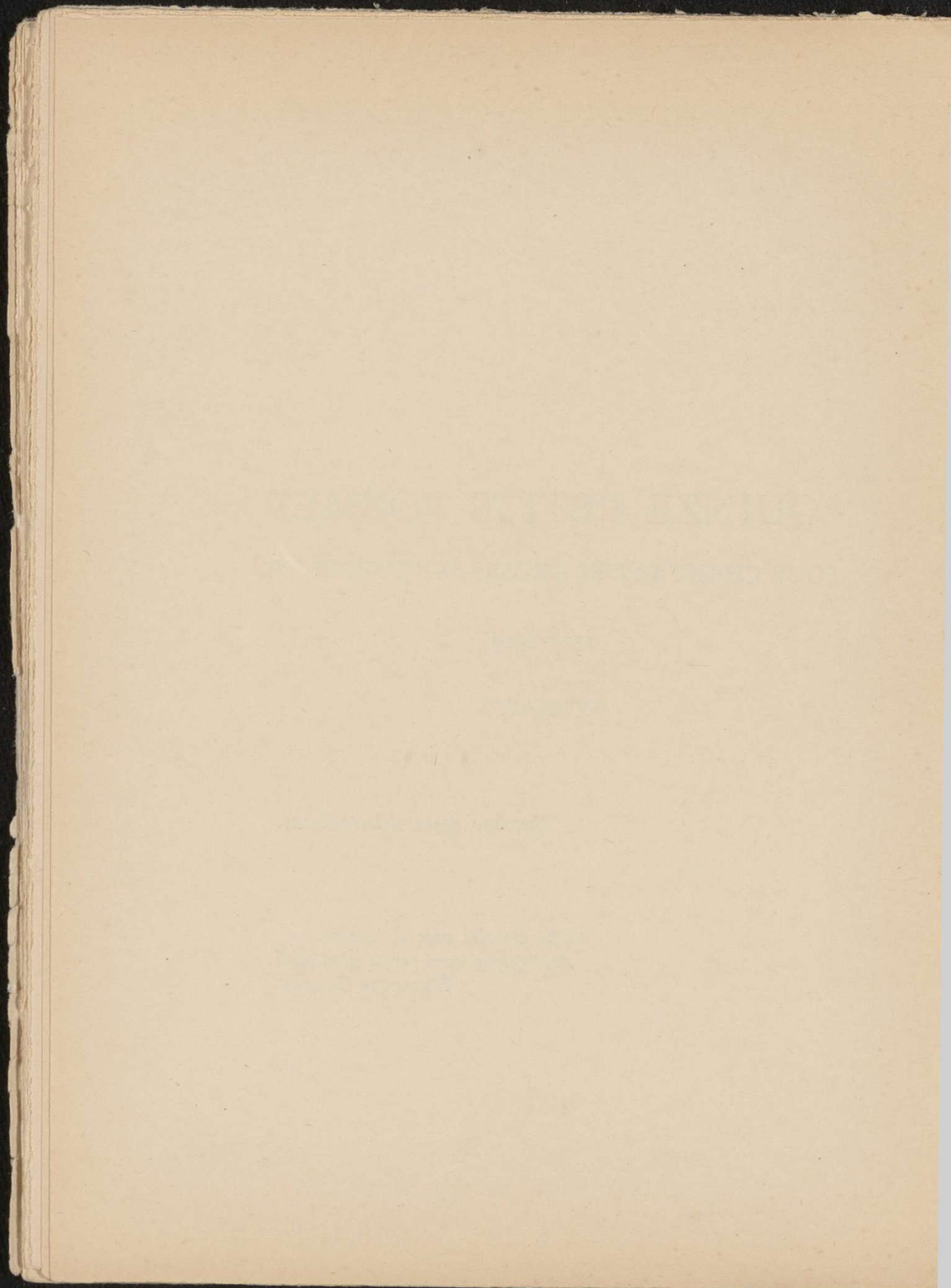
POUR CHANTER DES CHOSES INDIFFÉRENTES

1915-1916

EXTRAITS

Thesae meae dilectissimae.

*« Udi dir alta voce di lontano
Ahi! Quanti passi per la selva perdi! »*
PÉTRARQUE (Sonetti).



Ode

(fragment)

*Liège est le mot de cette nuit
Et des coteaux yprois à ceux que la mer touche,
Ensemble des milliers de bouches
En répétant ce mot qui bruit
Ajouteront sa gloire au calme de la nuit.*

*Les arbres parmi l'herbe des prairies,
Au clair de la lune et du soir d'été,
Agitent leurs rameaux légers de rêverie...
Mais plus que leur chant des vents écouté
Il est doux au parler le nom de ma Patrie.*

*Que des chœurs nombreux mélangent leurs voix
Pour chanter la Flandre et sa terre unie!
Il nous faut la lune et l'âme des bois
Pour dire ton poème, ô douce Wallonie.*

*Ton nom d'amoureuse et qui dort en nous
N'a jamais rugi, puissant, sur nos lèvres.
Mais nous le chantons sous nos arbres roux
Et c'est lui qui pleure en nos soirs de fièvre.*

.

Festa sanctae Virginis. Noordschote, 1916.

Per amica silentia lunae

*Je songe aux tremblantes musiques
Que font en moi les jours passés.
La lune amie, aux rais obliques,
Nage dans l'eau des longs fossés.*

*Le vent nocturne, sur les mares,
Palpite avec un cri léger
Que répètent des oiseaux rares
Dans le ciel tout prêt à neiger.*

*Je vois dans l'herbe et sur la plaine
La maison dont mon cœur est fou,
Où m'amie a serré la laine
Pour un enfant qui sera nous.*

*Ah! fol espoir aux ailes folles,
Oiseau des nuits, couleur de mort!
La lune a ri de mes paroles
En les noyant de rayons d'or.*

Nouvelle-Eglise, 2 janvier 1915.

Chansons

*« Je pleure mon chevalier,
Le connaissez-vous? »*

*Fluettes chansons du passé, venues
Sur un air ancien qu'on n'a pas noté,
Pourquoi vous ayant toutes retenues
Vous dis-je à mi-voix dans le jeune été?*

*Pourquoi rappeler, troublante princesse,
Le sort inégal de tes chevaliers
Et Tristan qui court jeter sa détresse
Au silence ami des profonds halliers?*

*Puisque vous mentez, que de vous aucune
Ne porte à mon cœur le son de sa voix,
Pourquoi chantonner à la triste lune
Des mots que le vent chasse au fond des bois
Et qui parlent d'amour et de mort à la fois?*

Yzer, mai 1915.

L'hiver a dépouillé...

*L'hiver a dépouillé les champs des moissons folles,
La douleur a chassé la joie de mes paroles.*

*Au fond du paysage un gai moulin s'aligne
Sur la crête où s'attarde un reste de clarté.
De ma ferme vers lui le sentier rectiligne
Franchit des fossés d'eau où s'abreuve l'été.*

*Ni les airs inégaux des lentes cornemuses,
Ni le rythme divin des pipeaux accordés,
Ni le chœur assemblé des rêves et des Muses
N'ont chassé de mon cœur les regrets attardés.*

*Ah! je ne verrai plus les aubes coutumières
Où le soleil wallon jouait avec les eaux,
Ni les gestes fluets que traçaient les bouleaux
Parmi le jeu têtue des tremblantes lumières!*

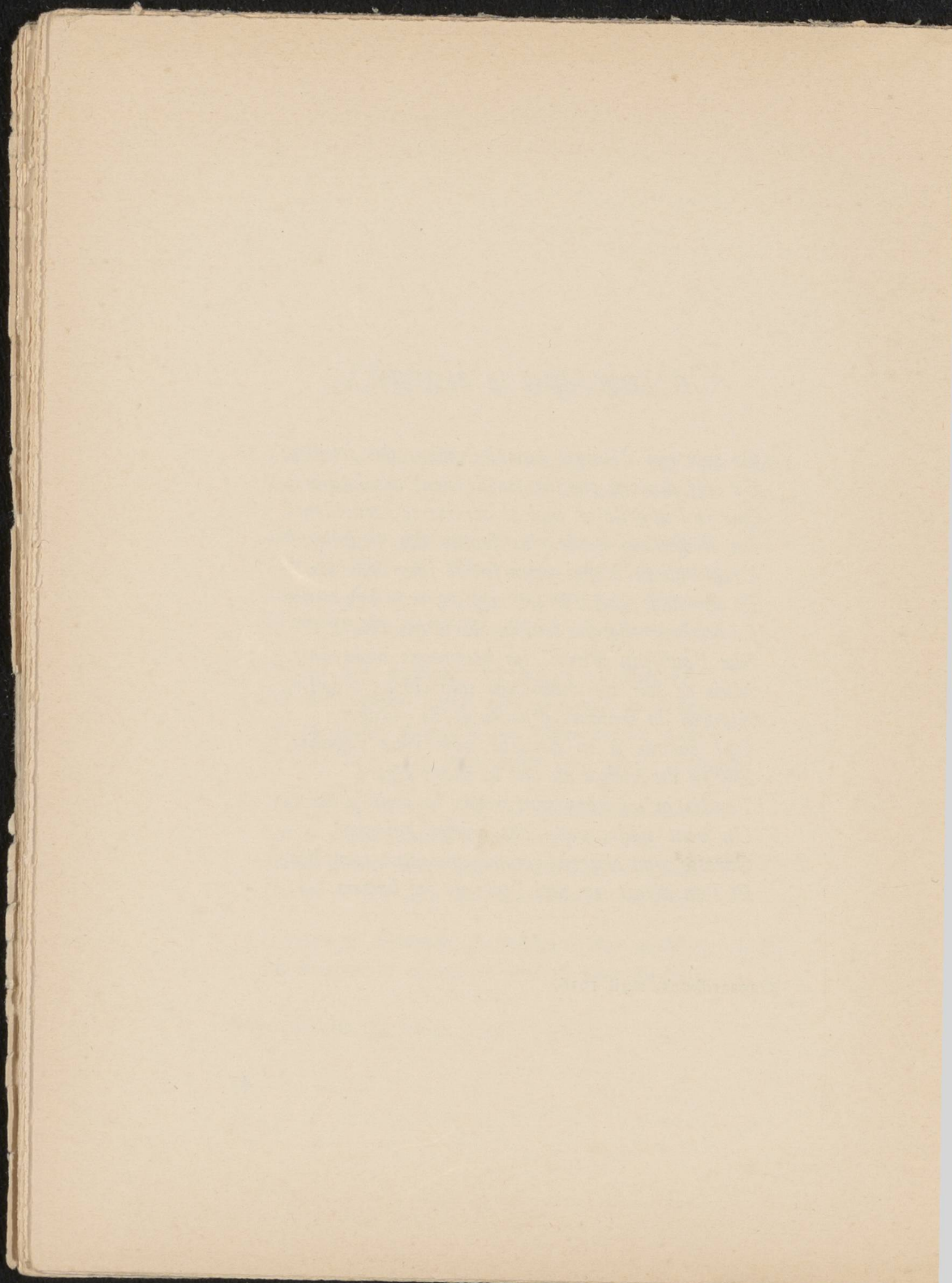
*L'hiver a dépouillé les champs des moissons folles,
La douleur a chassé la joie de mes paroles.*

Gheveringham, 19 janvier 1916.

Ce soir qui s'élargit...

*Ce soir qui s'élargit parmi l'ombre des feuilles,
Ce soir doux à cueillir sur le seuil des halliers,
Que je l'appelle en moi et comme se recueillent,
En l'écoutant venir, les fronts des peupliers!
Trop violent à mes yeux fut le jour écarlate
Et sur mon souvenir ses rayons, trop bruyants.
Le bonheur cherche seul la clarté qui dilate
Sur l'aubépin d'avril les bourgeons ondoyants.
Mais ce soir où chantonne une cloche d'église,
Alourdi de senteurs d'herbe et de potager,
Oh! comme à sa douceur mon rêve s'égalise,
Enivré du silence où bat le chant léger!
Tandis qu'en bleissant roule la nuit propice,
Un vent tiède, venu des arbres balancés,
Caresse mon chagrin comme une main complice,
Et l'on dirait sur moi l'aile de tes baisers.*

Gapaardhoek, avril 1916.




LE JARDIN SANS SOLEIL

POÈMES

1915-1917

A ma Femme.



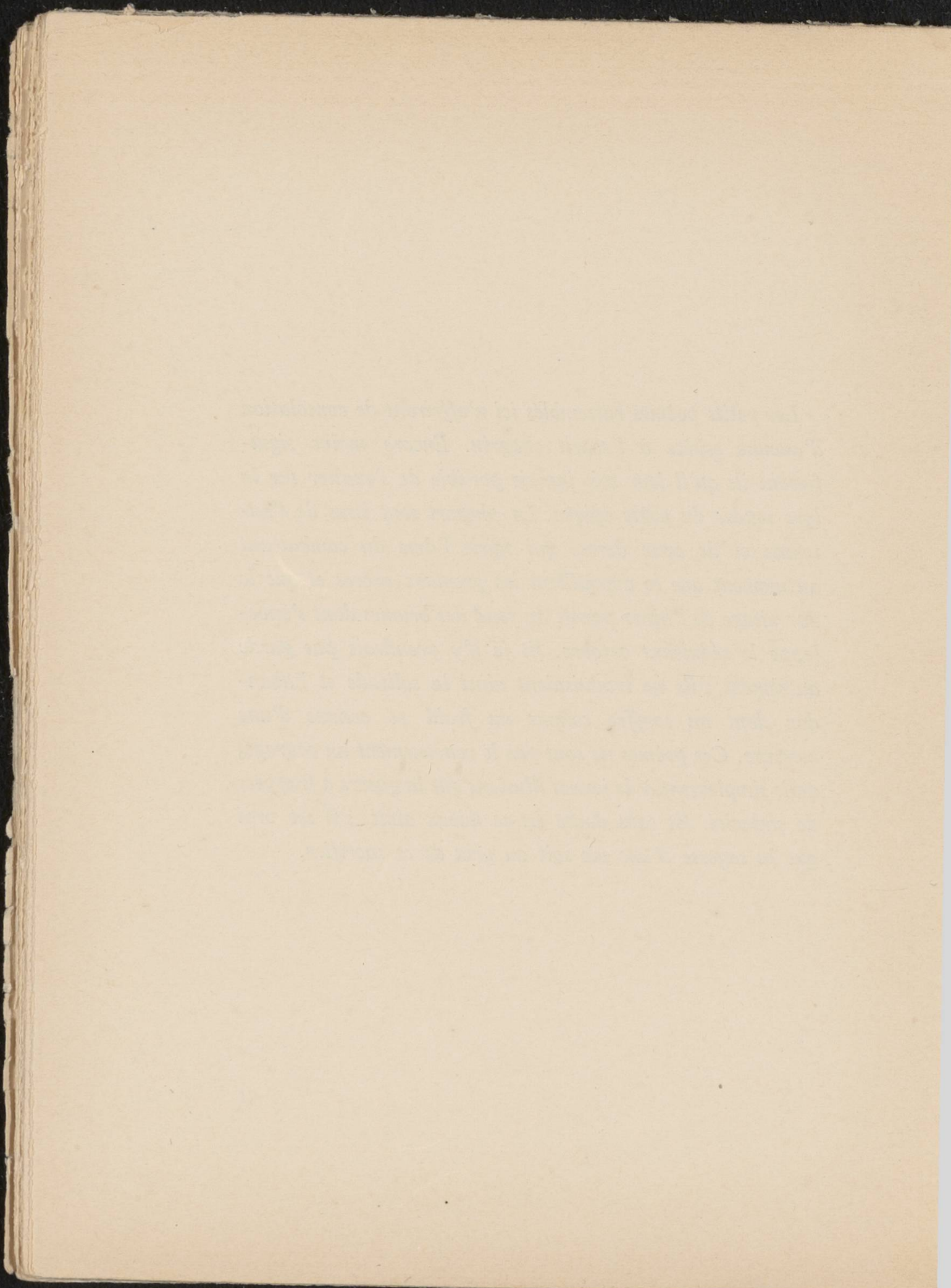
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

1911

1911

1911

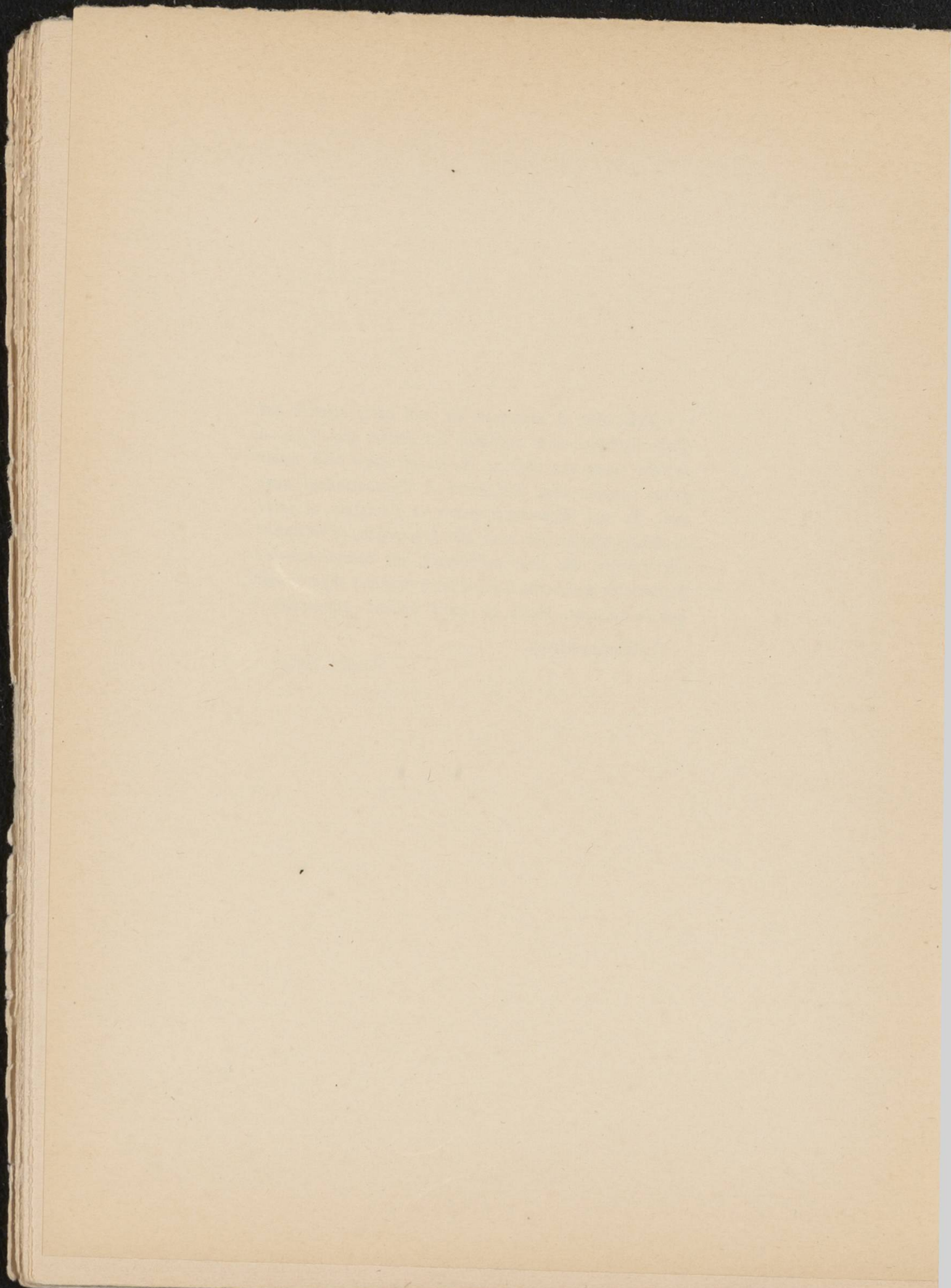
Les petits poèmes rassemblés ici n'offriront de consolation d'aucune espèce à l'esprit chagrin. Encore moins signifieront-ils qu'il leur soit jamais possible de s'exalter sur la lyre sonore du poète épique. La plupart sont issus de l'automne et de cette âcreté qui saisit l'âme du combattant au moment que se dépouillent les premiers arbres et que le dur visage de l'hiver paraît au fond des brumes dont s'enveloppe le séduisant octobre. Et je n'y prendrais pas garde autrement s'ils ne traduisaient ainsi la solitude et l'abandon dont on souffre comme du froid et comme d'une morsure. Ces poèmes ne sont pas le renoncement au courage, mais simplement à de jeunes illusions que la guerre a frappées de caducité. Et sans doute est-ce mieux ainsi, s'il est vrai que la sagesse d'une vie soit au prix de ce sacrifice.



« J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil ; ces études qui d'abord étaient toute ma vie, ne me paraissaient plus avoir qu'un rapport tout accidentel et conventionnel avec moi. Je me découvrais autre et j'existais, ô joie ! en dehors d'elles. En tant que spécialiste, je m'apparus stupide. En tant qu'homme, me connaissais-je ? Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir que je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre. »

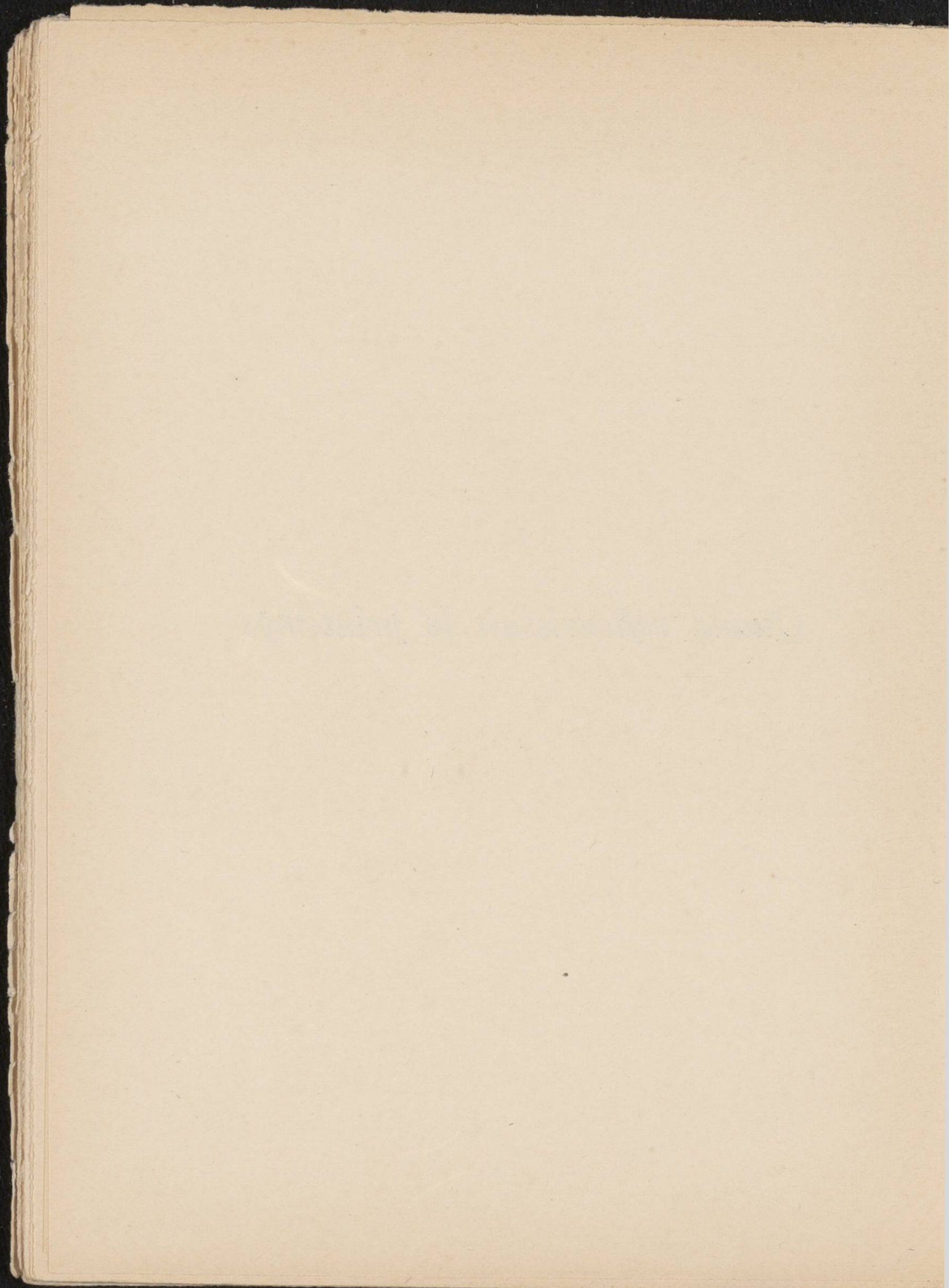
(L'Immoraliste).

André GIDE.



I

Quand refleurissait le printemps



I

*Encore un printemps! J'ai vu
Le blé déjà qui poussait dru
Et sur les murs de l'humble église
Un linge mal rincé qui tremblait à sa guise.
Mon âme n'est pas si nouvelle!
Toujours la même voix qui gronde en elle!
Aussi bien la lune est-elle plus neuve
Depuis les milliers d'ans qu'on l'a mise à l'épreuve?
Et toi, petite amie, humble fille
Au rire qui sonne et qui s'égosille
En montrant au soleil tes droites dents blanches,
Est-il bien sûr que tu me changes
Et qu'en toi je n'ai point troqué
Un rêve pour un autre et, comme lui, manqué?*

II

*Déjà les Pâques sont passées
Où l'on promet d'être plus sage.
Il n'en reste, dans la pensée,
Que plus ou moins selon les âges.*

*Comme il a neigé ce dimanche!
On enviait d'être sur terre
Pareil aux flocons d'ouate légère
Qui pleuvaient parmi les branches.*

*Hélas! les jours fêtés nous ne les comptons plus
Comme au calendrier les feuilles arrachées;
Et dans ce soir pascal davantage nous plut
La relève de nos tranchées.*

*Que si, dans notre âme chrétienne,
Il arrive qu'on se souvienn
En regrettant sa candeur ancienne,
Puisqu'il convient d'être sage,
On se distrait en regardant le paysage
Où la lune et nos rêves voyagent.*

Alveringhem, II-4-17.

III

*A l'arbre on ne voit pas même les primes pousses.
Il a neigé pour les Rameaux.
Je songe à cet avril plein d'herbes et de mousses
Où se sont accordés nos deux rêves jumeaux.*

*Ils se sont accordés comme l'écrit la geste
En des vers écourtés que tu n'as jamais lus,
Toute science étant inutile et de reste
Auprès du bonheur ivre où notre âme se plut.*

*En refermant les yeux, je revois à ma guise
Ton chapeau de violettes
Et tes droites dents que le rire aiguise
Et la blanche voilette
Que tu mettais entre ton visage et la bise.*

*Nous écoutions bruire aux arbres le printemps
Et dans le ciel vibrer le rire des enfants
Et pleurer plus au loin, sous les feuilles flexibles,
Le chant des sources invisibles.*

*Et, ce matin d'avril, quoique me défendît
Tout l'orgueil de la chair et celui de l'esprit,
Vers tes yeux qui riaient je me suis penché, comme
S'incline vers les dieux l'inquiétude des hommes.*

IV

*Tes chansons fusaiient en rimes légères.
Un pommier montrait parmi le feuillage
L'imprévu charmant de sa fleur sauvage,
Rose et rouge à la fois, par-dessus les fougères.*

*Puisque ma volonté pliait sous tes caprices,
Tu ravis la guirlande éparse du pommier.
Que n'ai-je alors osé, réprimant tes sévices,
Garder à la forêt son charme coutumier!*

*Tandis que pour glaner s'ouvraient tes mains agiles,
Tes seins mouvaient l'étoffe en un rythme haletant.
Que m'importaient les fleurs et leurs songes fragiles
Et la marche à longs pas de la vie et du temps!*

*Non, je ne pouvais pas autrement me défendre,
Et lorsque tu revins sous les arbres dolents,
La fleur cueillie entre les dents,
Le soleil dans les bois commençait à descendre.*

La Panne, 9 février 16.

V

*Tu peux ourler de rouge ou de rose, ourler blanc
Les feuilles des fruitiers poussés parmi les clos,
Tu ne me rendras pas les poèmes d'antan,
O Printemps, ni le doux tremblement des bouleaux.*

*Ni le doux tremblement solennel des bouleaux,
Ni le soir pacifique en mon pays wallon,
Du temps où j'écoutais le battement des eaux
Contre les cailloux vifs encadrés de cresson.*

*Contre les cailloux vifs encadrés de cresson,
Ni la lune indolente et lourde à se mouvoir,
Ni surtout mon amie et sa jeune chanson
Qui me revient si chère et lointaine ce soir.*

*Qui me revient si chère et lointaine ce soir,
En ces vergers de Flandre et cet exil constant,
Que j'écoute pleurer en moi ce désespoir :
« Pourquoi me réveiller au souffle du printemps! »*

Alveringhem, 27-3-17.

VI

Au capitaine Georges Férir.

*Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent
Qui joue ainsi qu'une écolière,
N'as-tu pas regretté le clair soleil mouvant
De nos Ardennes familières ?*

*N'as-tu pas regretté le dimanche des palmes
A la lisière du printemps,
Le dimanche des buis entre les bouleaux calmes
Du pays que nous aimons tant ?*

*N'as-tu pas regretté les rameaux que l'on donne
Pour qu'ainsi, jusqu'au bout de l'an,
La maison du chrétien reste droite s'il tonne
Et close à l'œuvre de Satan ?*

*Hélas! le triste buis verdit en Wallonie ;
Comme autrefois, on le partage
Au son de la tremblante et fluette harmonie
De l'ancien orgue du village.*

*Nous qu'inlassablement, Fortune, tu poursuis
Pareille aux noires Erinnyes,
Nous ne connaissons plus les bruyères où luit
Le clair soleil de Wallonie.*

*Mais tu ne pourras pas lasser nos volontés
Car le temps n'use pas l'ardoise,
Et nous te briserons sous les arbres fûtés
De la forêt luxembourgeoise.*

Dimègne dès Ramayes. Hoogstade, 15.

VII

*Aussi monotone et triste que l'heure,
Avec tes parfums de roses mouillées,
Je reconnais mal ta chanson qui pleure,
O pluie de l'été, propice aux feuillées.*

*Sous les seringas aux parfums étranges
Et sous les pommiers qui courbent leurs branches,
Entre les bouleaux des forêts natales,
Tu pleurais jadis d'une voix égale.*

*Si loin de mon rêve, à présent, tu passes,
Un ciel inconnu sème tes averses,
Aucun air wallon chez toi ne converse
Et c'est un ennui que rien ne me chasse.*

Gaillon, juillet 15.

VIII

*Si tu voulais, Gaspard le joueur de hautbois,
Quittant les airs bénins « où fleurit l'oranger »,
Parmi les chemins d'herbe où la lune a neigé,
Prêter à mon chagrin la flûte de ta voix,
Je t'ouïrais pensif, recueillant en moi-même
Les sons par trop humains dont souffre ton poème.
J'ouïrais sur le fond des campagnes étales
Les marronniers trop nus frissonner dans le vent
Et le soir se remplir de brumes musicales
Etalant leur douceur sur l'aile de ton chant.
J'évoquerais Virgile - impossible d'omettre! -
Et son berger qui chante en un soir de Corot,
Et de beaux vers latins dont j'ai connu le mètre
Au temps où j'écrivais des livres plus moraux.
Tu jouerais sans fin, Gaspard, et les sons minces
Eveilleraient mes nuits de rêves en province.
Je n'ouïrais rien d'autre et dans mon cœur perclus
Il est un nom surtout que je n'entendrais plus.*

IX

*Ce soir poignant d'avril me fait bien mal à l'âme.
Il pleut. L'église est sombre et je ne cherche plus,
De ma porte restée entr'ouverte, la flamme
Des cierges allumés à l'heure du salut.*

*Ah! toutes les clartés, ce soir, sont bien éteintes!
Il n'en reste pas une. On tâtonne. On dirait
Qu'on est ivre, qu'on a le cœur cloué de craintes
Et l'on rêve à la mort blafarde qui viendrait.*

*J'ai vu sarcler le champ de ma jeune récolte.
J'ai vu périr l'amour que chantaient mes pipeaux;
Et sans repos, depuis, le doute et la révolte
Ont saccagé mon cœur comme d'âpres corbeaux.*

Vendredi saint, 6 avril. Alveringhem.

X

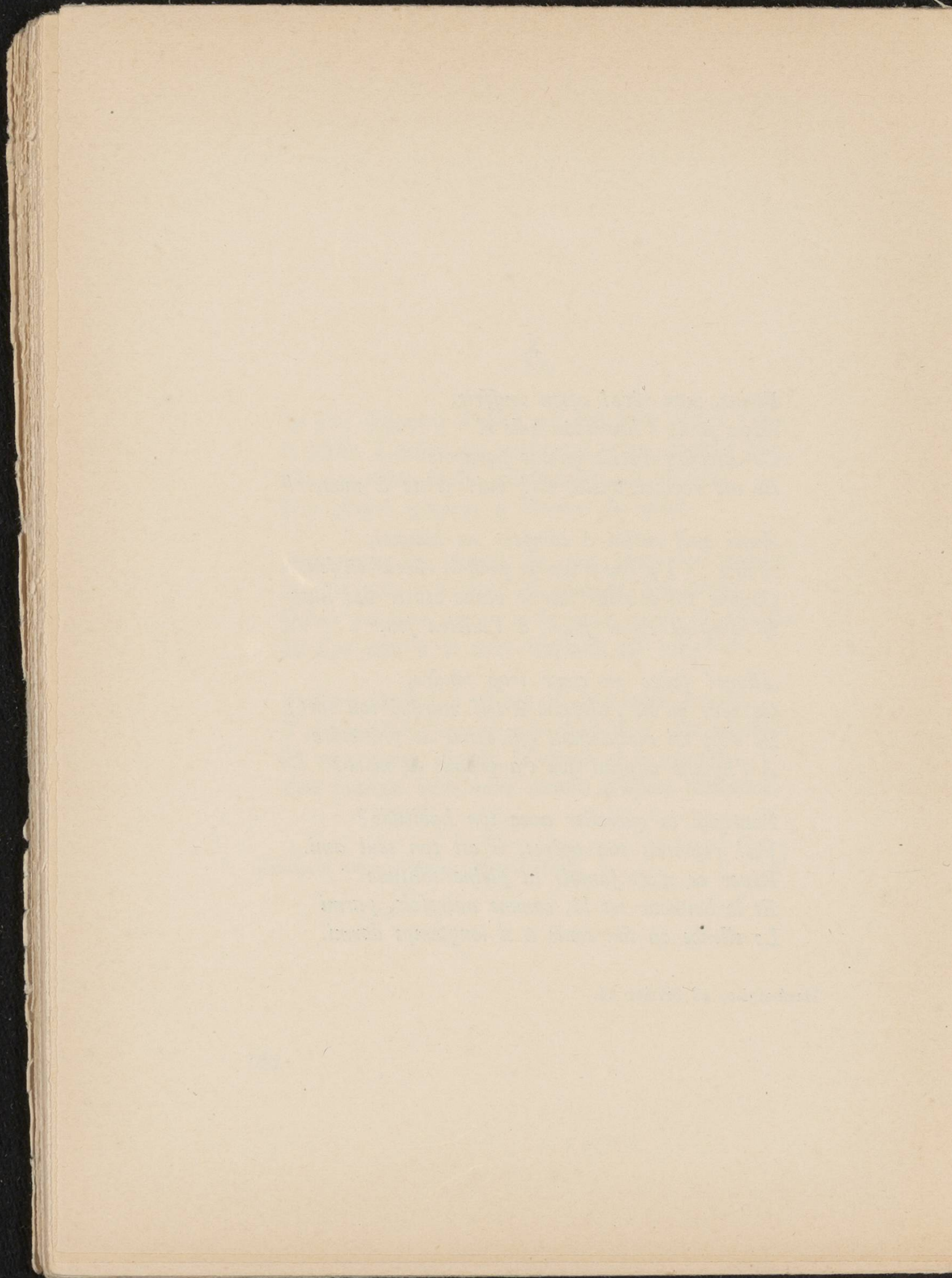
*Eteins, mon rêve! assez souffrir,
Assez jouer « hanneton vole »!
Ce discours n'était qu'une parabole
Et me revoici triste, oh! oui! triste à mourir!*

*Aussi quel entêté à compter ses lacunes,
A dire : « Un peu d'amour pour le rêveur en feu. »
Comme s'il n'avait pas le blanc baiser des lunes
Et désirait encor jouer à l'ancien jeu.*

*Allons! poète au cœur trop tendre,
Ce rêve qu'on t'arrache a-t-il marqué ton sort?
Et c'est toi maintenant qui cesses de prétendre
A l'hymne nuptial que t'a promis la mort?*

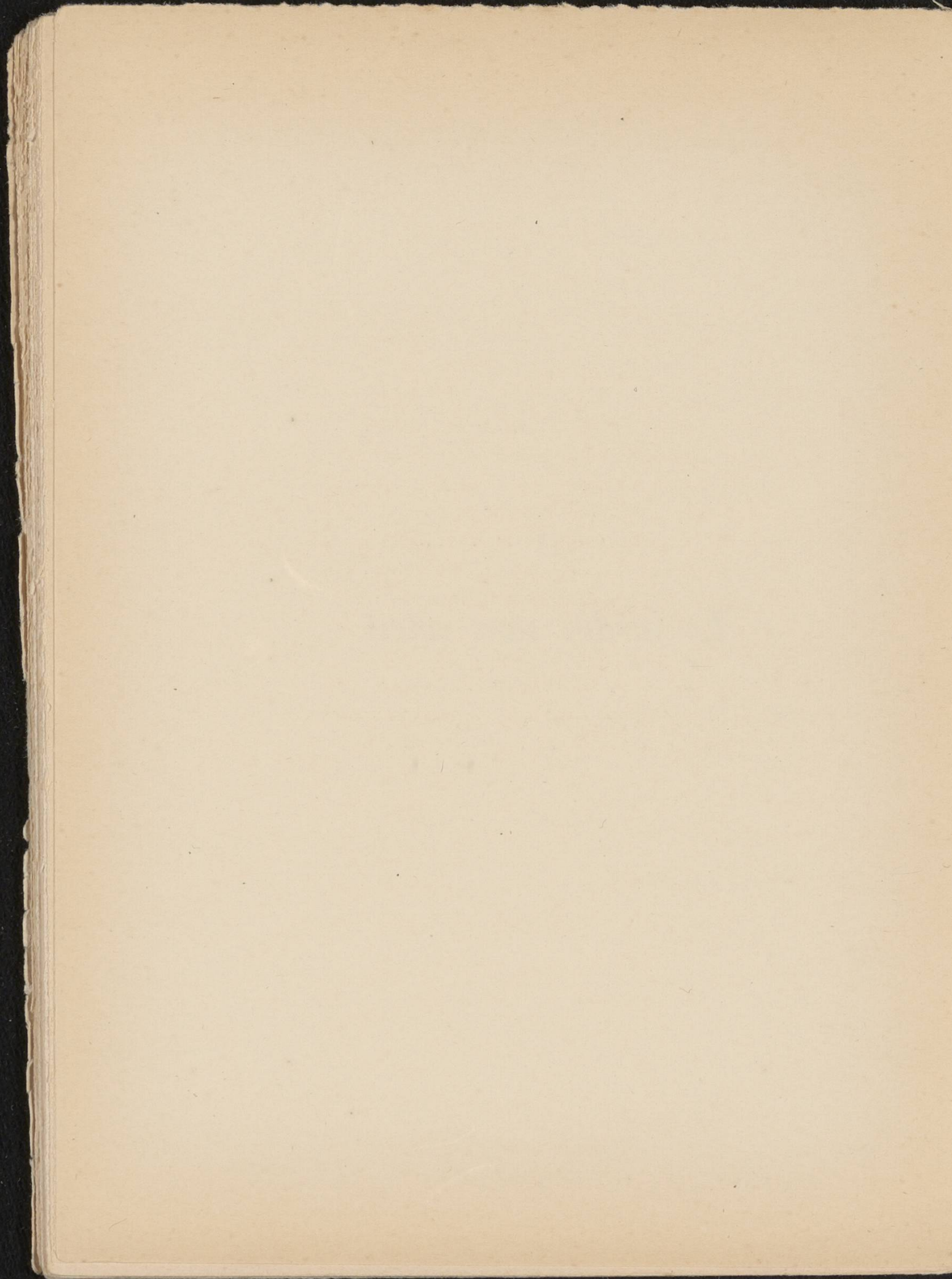
*Pourquoi te quereller avec ton habitude?
Va! reprends ton poème, il est ton seul ami.
Rêver ce n'est jamais la pleine solitude
Et le bonheur est là, comme autrefois, parmi
Le silence où ton cœur a si longtemps dormi.*

Isenberghe, 18 février 16.



II

Le jardin sans soleil



I

*J'écoute passer l'heure et la brume glisser
Le long des arbres nus que l'hiver a cassés.
Le vent s'agite et court parmi le paysage
Et mon rêve avec lui se soulève et voyage.
Tant de chagrins mauvais se sont mêlés à lui
Que, l'ayant bien connu, je l'ignore aujourd'hui.
Plus jeune, il s'émouvait des fillettes ornées
Et du ciel et des eaux et des courtes années
Et de l'automne agile à dépouiller les bois,
Mais ce soir hivernal, je m'attriste et je vois
Sur la mer de mon cœur que la passion soulève,
Aux vents se déchirer les voiles de mon rêve.*

Calais, 25-12-16.

II

« Et ces soirs-là, je suis dans l'ombre comme un mort ».

SAMAIN.

*Seul, au cœur de la vieille ville,
Comme au soir du pesant été,
Se recueillant, le parc profile
Ses cimes sur le ciel avec sa vanité.*

*Et l'ombre du soir s'y accoude
Aux bords nus des vasques sans eau,
Quand le ciel aux arbres se soude
Et que le vent prélude en son aigre pipeau.*

*Alors si me pèsent le livre
Ou ton amour capricieux,
J'y viens chercher le silence ivre
Et le rêve mêlé des nymphes et des dieux.*

*Tout mon chagrin et ma rancune,
L'acuité de mon ennui,
S'évaporant au clair de lune,
Ont pris la vaste route où le rêve conduit.*

*Et je crois n'avoir plus d'essence
Qu'un rayon de frêle clarté
Qui s'étale et glisse et qui danse
Et me refait un cœur jeune comme l'été.*

*Oh! les fois où la fantaisie
M'arrachait du banal chemin,
Tandis qu'ici-bas mon sosie
Errait parmi la foule ainsi qu'un être humain!*

*Mais un rien, le froid ou la brume,
Me rendant à mon vain souci,
Dans mon âme essorée exhume
L'humaine décision qui l'a menée ici.*

*Ai-je fui une chère image?
Ai-je fui l'inhumaine gent?
Ai-je fui l'insolent tapage
Que fait sur un comptoir le timbre de l'argent?*

*Plutôt je me fuyais moi-même,
Poursuivi d'un hurlant chagrin
Dans ce parc où le couchant blême
Est chargé de fraîcheur et d'arôme salin.*

*J'avais soif de silence et d'ombre,
Je voulais rouler dans la nuit
Mon cœur jeune où je sens que sombre
Un espoir monotone aux gouffres de l'ennui.*

*Et j'allais te dire un poème,
Angoissé comme un soir d'hiver,
Amie, enfant triste que j'aime,
Rythmant sur mon chagrin la cadence des vers.*

*Pourquoi troubler la quiétude
De son sommeil, me suis-je dit ?
Et pleurer comme d'habitude
Ainsi qu'un réprouvé au seuil du paradis ?*

*Ecoutant au loin sonner l'heure,
Et le vent dans le ciel trop nu,
Un scrupule à présent m'apeure
Car, m'étant concerté, tout à coup j'ai connu*

*Que trop seule, au cœur de la ville,
Comme au soir du dernier été,
C'est mon âme en fait qui profile
Sur les cimes du ciel sa sottise vanité.*

Calais, 14-1-17.

III

*Qui donc aurait tendu l'oreille à cet appel
où toute ma jeunesse a crié sa folie
et son désir de boire aux lèvres de la vie,
à son tour de bonheur, quelque baiser charnel ?*

*Non. Je suis resté seul à me tordre la bouche,
à hurler dans le soir, à fermer mes poings nus ;
non, personne, ni Vous, mon Dieu, n'êtes venu
de cette ombre où pourtant chaque geste Vous touche.*

*J'ai crié sans qu'aucune avec des yeux pervers
m'ait tendu son désir comme un fruit mûr d'automne,
ah ! sans qu'aucune fille à ma fièvre se donne
à même l'herbe folle et les aubépins verts.*

*Et quand je m'en retourne en pleine nuit venue
et qu'un canard peureux trouble la mort des eaux,
martelant le silence et le pavé des rues,
je pousse devant moi mes rêves en troupeaux.*

Alveringhem, 12-9-17.

IV

*Lointaine entre les fleurs flotte ta douce image.
Un vieil air écouté lui fait son seul cortège ;
Mais de mon rêve à toi trop de distance empêche
L'habituel pèlerinage.*

*Amie aux yeux de songe, à présent que la nuit
Nous roule en ses parfums de mort et d'oubliance,
Il ne m'est rien resté sinon d'avoir ouï
Tes baisers sur mon front prier avec constance.*

*Souvenir ! Souvenir ! tenace et folle abeille,
Autour de moi qui chantes et veilles,
Ni sous les lourds pommiers d'où le rêve s'envole,
Ni sous les aubépins que le soleil couronne,
Je n'ai perdu ta lente et quiète parole !*

*O vous que l'âpre vent n'a pu faire périr,
O sons que j'écoutais sous la lampe attardée,
Mon âme, en vous cherchant, de moi s'est évadée,
Et je voudrais dormir, et je voudrais mourir.*

Gaillon, juillet 15.

V

- *La musicale et frêle procession des trembles
Nous fait un assez beau cortège, à ce qu'il semble ?*
- *Oui, pas mal. Après tout, les souvenirs m'accueillent
Le long de ce chemin mieux que le chant des feuilles.*
- *Tant d'étoiles au ciel qui font de la poussière,
De la poussière d'or et du rêve en lumière !*
- *Mais je regarde en moi s'agonir en beauté
Un amour plus parfait que cette nuit d'été.*
- *Ah! l'aube avec sa brume au retour des tranchées,
Sur les champs et les eaux rêveusement penchée !*
- *Moins rêveuse que l'ombre où, dans mon cœur, s'allient
Les ultimes chagrins avec ceux que j'oublie.*
- *Un aubépin qui s'ouvre... un pavot se pavane...
Fumerons-nous à deux ce gros tabac profane ?*
- *Oui, rien de tel encor qu'une pipe allumée
Puisque au surplus, amour, chagrin, tout est fumée !*

Rabbelaar, *In nativitate Virginis*, sept. 15.

VI

*L'humble jardin sans fleurs où tremblent des cerises
Et le mince espalier qui porte des fruits verts
Me suffiront quand reviendra l'humide hiver
M'apporter le regret des choses désapprises.*

*Et si tu viens alors, relevant ta voilette,
Au coin du feu qui tremble avec un air de vivre,
Me parler de ta robe et de mon dernier livre,
Je croirai que ma vie est bonne et satisfaite.*

*Fixant ta jupe à fleurs qui montre ta cheville,
Tandis que tu diras des vers de Francis Jammes,
J'évoquerai ton corps lisse de jeune fille
Et j'attiserai l'âtre où trembleront des flammes.*

*Puis quand je serai seul, quand ne bruiront plus
Les mots tintants et clairs du poème bien lu,
Sentant renaître en moi trop de chagrins divers,
J'ouvrirai la maison aux meutes de l'hiver.*

Alveringhem, 29-7-17.

VII

*Ce jour d'été me semble un jour de pauvre automne
Qui porte en lui le sens de mes rêves derniers.
Dans l'herbe où le soleil, rare et pâle, détonne,
Roulent les fruits trop mûrs des modestes pruniers.*

*Tout ce que les espoirs en moi-même bénissent
D'un bonheur qui serait possible et mérité
Tant j'usai ma jeunesse au cours de trois étés
A courir les chemins de Knocke à Lampernisse,*

*Ah! tout ce que ma vie exalte dans sa peine,
Arbres de Wallonie et toi, mon fier amour,
Combien vous a priés ma fièvre du retour
Parmi la joie de l'herbe et l'hosanna des plaines!*

*Seigneur, je n'ai vécu que pour vivre cette heure.
Ah! qu'un pauvre homme, enfin, vous doive, étant si las,
De s'asseoir sur le seuil usé de sa demeure
Et de serrer son rêve, un jour, entre ses bras!*

Alveringhem, 7 août 17.

VIII

«Aux pauvres gens tout est peine et misère.»

BANVILLE.

*N'entre pas au village aujourd'hui, c'est dimanche,
Et trop de joie le soûle ainsi qu'un jeune vin.
Plutôt reste à rêver dans l'ombre du moulin
Qui semble un arbre ferme avec ses fortes branches.
- Mais où donc est resté le bon Samaritain ?*

*Travaille ton poème ainsi qu'on fait par jeu
Le détail de son rêve et de sa courte vie
Et regarde, les yeux pleins de secrète envie,
La file des enfants qui vont prier leur Dieu.
- Mais où donc est le gîte et la table servie ?*

*Dans le soir descendu ne cherche pas d'accueil.
Contourne le village encerclé de lumière
Et va parmi la lune et l'ombre familière
Avec ton rêve mort et ton sinistre orgueil.
- Mais où donc est celui qui m'offrira son seuil ?*

*Les mauvais chiens de ferme aboieront aux écoutes.
Le fermier gardera la porte du verger.
N'es-tu pas le soldat que l'on sait voyager
Depuis plus de trois ans sur toutes les grand'routes ?
- Mais où donc est celui qui m'ôtera ce doute ?*

*Et ne crois pas qu'on t'aime. Avec un tremblement
De ton pauvre désir que la saison caresse,
Tu cueilleras les fruits de la fausse tendresse
Et l'amour t'emplira de son mauvais ferment.
- Où donc est mon amie et son premier serment ?*

Isenberghe, 23 août 17.

IX

*Lorsque tu recevras des lettres de l'absente
Et que tu souriras d'un air simplement triste,
On dira que ton cœur s'accoutume à l'attente
Et que ton désespoir est un regret d'artiste.*

*Et lorsqu'on te verra, selon ton habitude,
Assis dans l'herbe à lire au cœur d'un ancien livre,
On croira que tu tiens à la douceur de vivre
Et qu'un puissant orgueil peuple ta solitude.*

*Mais toi, ne réponds rien. Garde au fond de toi-même,
En ta fierté voulue et ta rancœur contrainte,
Avec l'arrachement de la dernière étreinte,
La cendre d'un amour que chante ton poème.*

Isenberghe, 24 août 17.

X

*Je viens vers toi dans la jeune lumière
Et les jardins où l'avril a semé ;
Je viens vers toi, l'amicale et première,
La seule que j'aimai.*

*Ne souris pas. Ne me tends point tes grâces frêles
Et tes seins nus comme des fruits.
Depuis le temps ! Laisse que se démêlent
Tant de rêves et tant de nuit !*

*Regarde-moi, voici : j'ai trop de boue
Aux pieds, de cendre au cœur ;
Avant que ton étreinte à ma nuque se noue,
Il faut toucher à ma douleur.*

*Et quand j'aurai tout dit, si ta douceur palpite,
Si tes lèvres ont soif de boire à mon baiser,
Si, comme au soir premier, tes flancs battent plus vite
Et si ton cœur n'est épuisé,*

*Alors viens, que vers moi je t'attire et te plie
Comme un rameau dans la clarté,
Car nous aurons sur notre vie,
Le couchant d'un splendide été.*

Alveringhem, 20-4-17.

XI

*Ecoute autour de nous mourir les vents du soir,
Pauvre âme qui fus mienne et que voici lassée
D'avoir porté si loin le délirant espoir
Autour de qui battait de l'aile ma pensée.*

*Ecoute jusqu'à nous les flexibles bouleaux
S'agiter vainement parmi le paysage ;
Que ta chanson pareille à leurs rythmes égaux
S'apaise avec le soir amoureuxment sage.*

*Puis tu t'endormiras d'un sommeil sans mémoire,
Ame qui fus une âme aux étranges atours,
Qu'habitaient dans la paix de quiètes amours
Et la vie et le rêve et le rire illusoire.*

*Dis-toi que le meilleur encore est d'en venir
Aux rives de l'oubli, veuves du souvenir.
Du passé qui fut nôtre éloigne ton visage,
O mon âme où chantaient, comme sur le rivage
Expire en se plaignant la vague au goût salé,
Les projets et les voix d'un amour exhalé.*

*Vois les grands seringas, dans le ciel, qui se penchent,
En une nuit fleurir et pour quelques matins
Conserver seulement parmi le jeu des branches,
Des tiges et des fleurs les odorants butins,
Et puis se dépouiller et jusqu'à dans l'automne
Etendre leur feuillage étrange et monotone.*

*Que ce te soit, mon âme, un exemple amical.
Tes rêves d'autrefois ce sont tes fleurs superbes.
Qu'importe que les vents en aient jonché les herbes!
Il te reste de vivre et, d'un effort égal,
Sans rêve et sans passé déployant ton feuillage,
De garder du malheur l'impassible visage.*

Noordschote, été 16.

XII

*Ne rouvre pas ce livre, il fait mal. Il ressemble
Aux fruits cueillis trop verts que l'on goûte par jeu.
A l'heure où le grand vent soufflera dans les trembles
Il ne faut pas le lire, assise auprès du feu.*

*Observe la flambée et son rire dans l'âtre ;
Ecoute la saison qui frappe à tes volets ;
Surtout ne mêle point ma douleur opiniâtre
Au rêve si léger de tes premiers regrets.*

*Et s'il te souvenait des étranges paroles
Qu'un soir j'ai pu te dire au temps clair des lilas,
Oh! ne les redis pas! Les feuilles étaient folles
Et le chagrin trop lourd hallucinait mes pas.*

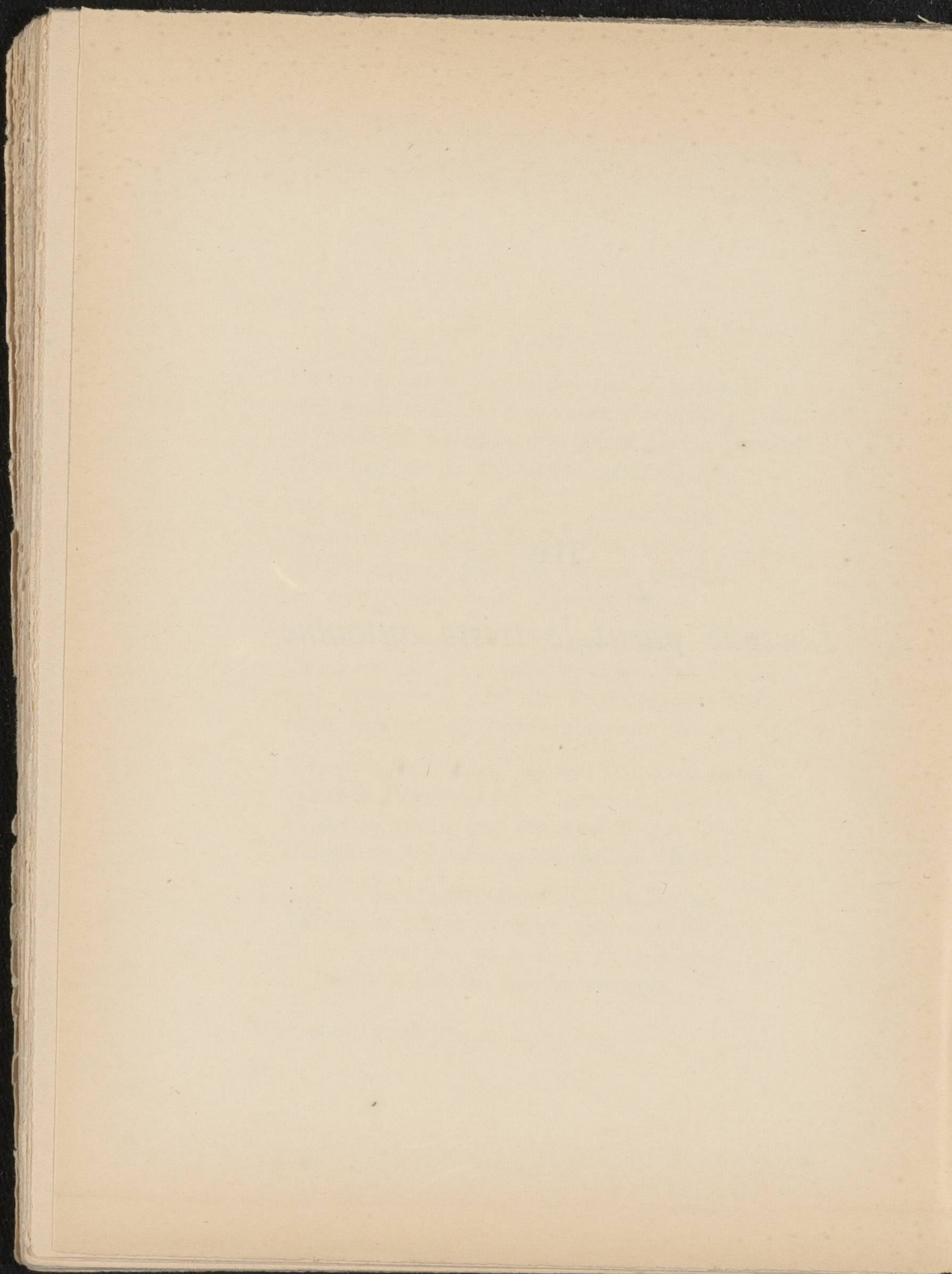
*Mais plus tard, quand au vent s'égrènera ta vie,
Quand tu t'arrêteras lasse d'avoir souffert,
Et que tu sauras bien que ne t'ont pas suivie
L'amour et l'amitié jusqu'au seuil de l'hiver,*

*Alors, ô mon amie, assise au coin du feu,
Relisant ce poème où notre amour fut sage,
Tu connaîtras le sens profond de mon aveu
Et l'acide saveur des aïrelles sauvages.*

Alveringhem, 3 août 17.

III

Lorsque parut le triste automne



I

*Ah! dites-moi comme on récite
en Flandre, au coin du feu, les anciennes histoires,
comme on se signe d'eau bénite
et comme on garde en soi les rêves transitoires.*

*Ah! dites-moi surtout comme humblement on prie
et comme on s'intéresse aux soins du potager
et comme on trouve un sens au rythme de sa vie
sans qu'on cherche à rien y changer.*

*Dites-moi comme il faut s'amputer de l'orgueil,
ne jamais dépasser les marches de son seuil,
et porter tous ses soins
à rentrer au soleil les gerbes de son foin,*

*car j'ai gagné la peur de ce frileux septembre.
Ouvrez la porte grande, ouvrez vos mains tendues!
J'ai peur du clair de lune et de l'ombre des rues,
j'ai peur de moi, de tout, j'ai peur de tous mes membres.*

Alveringhem, 13-9-17.

II

*J'ai pris dans l'ombre un escabeau.
Je suis resté sans dire un mot.
L'aïeule activait sa dentelle.
La pluie frappait sur les volets.
Tous les enfants me contemplaient.
La servante portait la soupe devant elle.
Et je suis resté là des heures sans savoir
qu'autour de la maison rôdaient les vents du soir,
que je volais ce bonheur clair
avec le chaud baiser de l'âtre dans ma chair.
Je songeais à l'automne, aux pommes que l'on cueille,
à des jours éloignés, à la mienne maison,
au cours trop mesuré des mois et des saisons,
à la vie, à la mort régulières des feuilles.
Mais quand je me souvins de ma fière jeunesse
et de son seul amour que la guerre a détruit,
si grande me revint une ancienne tristesse
que j'ai continué de marcher dans la nuit.*

Alveringhem, 13-9-17.

III

*Ami si bienfaisant qui me plains et m'accueilles,
il te faudrait bien me quitter :
je porte en moi la mort des rêves et des feuilles
et ta jeunesse chante ainsi qu'un clair été!*

*Sur la table où j'écris tu m'as posé des livres ;
mais moi je ne lis plus,
l'automne qui retient ma volupté de vivre
a mis trop tôt les arbres nus.*

*Vois, tous ceux que j'aimais ont tourné leur visage
et je suis resté seul dans le soleil dernier
qui teint de mauve et d'or le fond du paysage
et le moulin qui tourne à l'ombre des pruniers.*

*Qu'attends-tu ? Le malheur porte malheur. Ecoute :
il n'est pas bon de suivre à deux la même route,
mais plus sage que moi, dans ton verger, va-t'en
et cueille les fruits mûrs promis à ton printemps.*

IV

*Entre les foins poussés la route semble verte.
Combien s'en sont allés qui ne reviendront plus!
Je les suis à mon tour avec ma vie offerte.
L'automne se tourmente entre les arbres nus.*

*Je n'ai pas su pleurer nos villes en poussière.
Les étés à venir seront chargés de fruits.
Je n'ai pas rappelé les morts à la lumière
Car ils dormaient dans l'herbe au creux chaud de la nuit.*

*Mais sur les chemins nus, au plat pays de Flandre,
Dans le soir où parfois saignent des ciels de feu,
D'un rêve assassiné je recueille les cendres
Et, de mon poing tendu, j'en soufflète les dieux.*

Alveringhem, 20-9-17.

V

*N'attends plus qu'on vienne ce soir.
Descends le rideau court, mets le feu dans la lampe.
Le pas sec d'un soldat martèle le trottoir.
Qu'est-ce donc qui te fait ainsi battre la tempe ?*

*L'ami qui t'écoutait n'a pas pu demeurer.
Qui donc est là debout qui s'incline et s'attarde
Et qu'on dirait pleurer,
Quelqu'un debout qui te regarde ?*

*Pourtant tu n'attendais plus personne aujourd'hui
Et ta porte était close aux spectres de la nuit.*

*Mais si close que soit la porte de ta chambre,
Un désir que tu hais s'acharne à te poursuivre,
Pauvre qui n'as pas su dans le chaste septembre
Humilier ton rêve et ta douleur de vivre.*

Alveringhem, 27-9-17.

VI

*Pâles sœurs aux yeux clairs que mon discours étonne,
Les arbres du jardin sont presque à demi nus.
Il est temps de cueillir les gloires de l'automne,
Septembre avec sa brume est déjà survenu.*

*N'attendez pas le soir qui rallume les lampes,
Laissez de coudre et posez là vos dés d'argent,
Que le rire et le sang vous excitent les tempes
Et qu'un désir vous prenne en son caprice urgent.*

*Vers les fruits qui sont mûrs, élevez-vous, mes sœurs,
Cueillez à pleines mains les prunes et les pêches
Et les raisins bleuis et les noix à peau rêche
Et le soleil qui mêle aux arbres sa douceur.*

*Car le temps de cueillir à chacun est compté,
Plus tard, en robe courte et la corbeille aux hanches,
D'autres filles viendront qui couperont aux branches
Les fruits au goût divin de soleil et d'été.*

Alveringhem, 29-9-17.

VII

*Si proche vous m'étiez parmi la nuit venue
Que me baissant un peu pour vous chercher la main,
J'ai mis sur sa pâleur avec ma lèvre nue
Un douloureux baiser de pauvre qui a faim.*

*Mais vous, ô frêle sœur, qui rêviez, interdite
A ce toucher précis vous mordant comme un feu,
Vous n'y avez prêté que le charme d'un jeu
Et du trouble silence où le cœur bat plus vite.*

*Frères, vous qui passez si tristes dans l'automne,
L'amour veille et se garde au secret des maisons,
Seule à votre désir tout entière se donne
La Mort aux doigts charnus qui cueille les saisons.*

Alveringhem, 1 octobre 17.

VIII

*Si le sort t'a marqué l'épaule de son signe,
il est vain de lutter.*

*Dans la saison qui meurt se dissipe la ligne
où les arbres feuillus marquaient l'ombre en été.*

*Les maisons sur la route ont leur porte mieux close.
Ne songe pas aux cœurs depuis longtemps fermés
qui ne t'ont pas été plus humains que les choses,
et ne te souviens pas que l'on t'a bien aimé.*

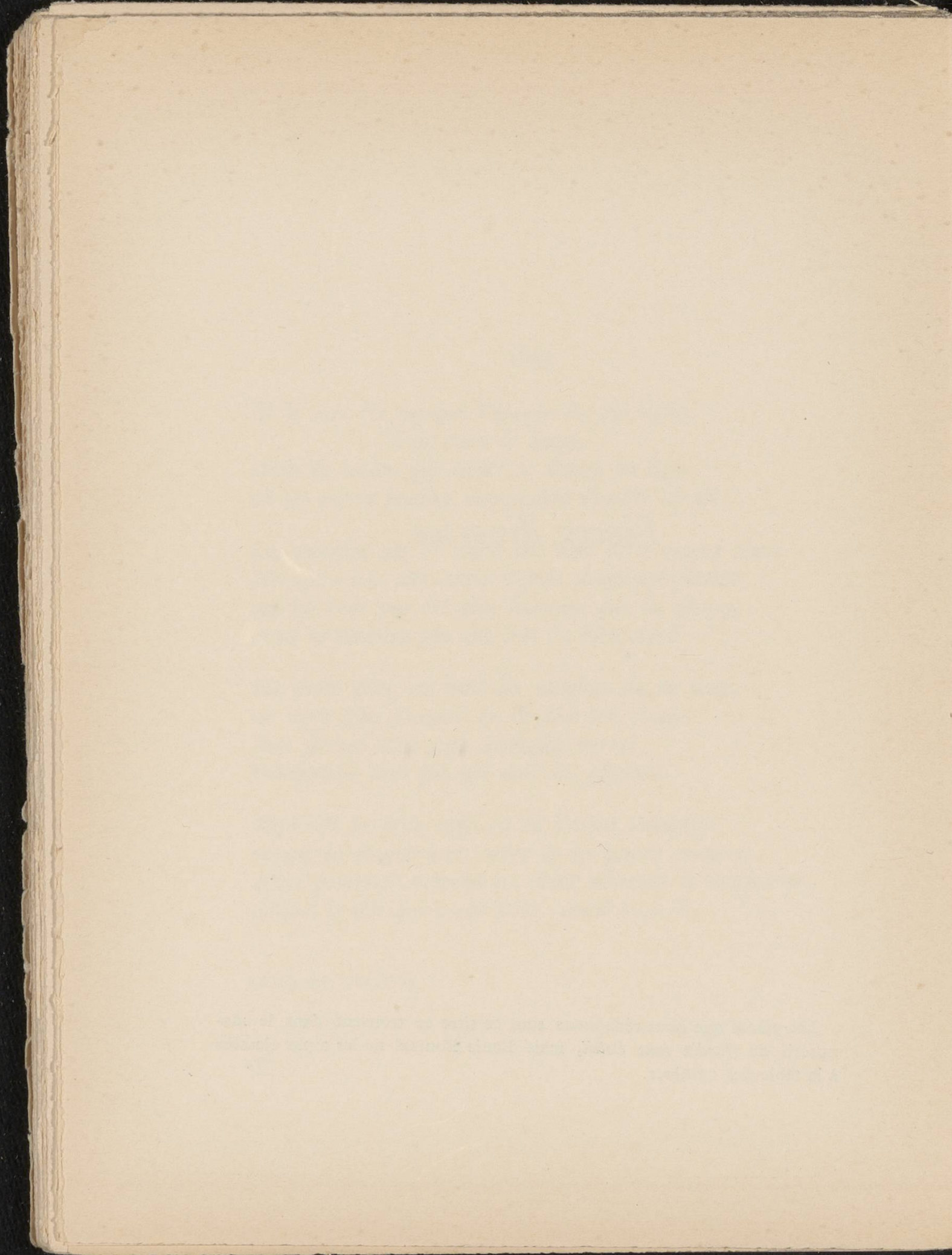
*Ne prête plus au vent les sanglots de ta voix,
ne tente plus l'amour au douloureux visage.
Sois fort et reste seul. Recueille en toi
l'amertume sans fin qui naît du paysage.*

*Reprends le livre sage où tu l'avais ouvert ;
remets la chambre en ordre et ta pensée errante...
Mais pourquoi trembles-tu, chair mortelle et souffrante,
devant le soir qui tombe et le nouvel hiver ?*

La Panne, 18-II-17.

Pièces diverses

Les pièces que nous réunissons sous ce titre se trouvent dans le manuscrit du *Jardin sans Soleil*, mais Louis Boumal ne les a pas classées à la table des matières.



I

*Il me souvient du temps où j'annotais des livres
Et de la chambre étroite et du sombre palier
Qu'aucun pas amical sous lui n'a fait crier
Aussi longtemps qu'y végéta mon mal de vivre.*

*Parfois me tourmentaient les rythmes de la rue
Et le désir chagrin des œuvres apparues
Quand je collais ma face aux vitres d'un libraire ;
Et ce fut mon enfance en son cours ordinaire.*

*Maintenant que l'été de la vie a passé
Nourrissant mon regret de ce rêve effacé,
Comme un pin dont la sève a fait craquer l'écorce,
Ma jeunesse, debout, me paraît, dans sa force,*

*Une femme publique et son désir charnel
Autour d'elle roulé comme un pesant anel.*

Alveringhem, 29-7-17.

II

A l'aumônier Van den Wijngarte.

*S'il est possible que je prie encore,
Ami, dis-moi les mots qu'il faut trouver.
Je les veux humbles et peu sonores ;
Aide-moi à me relever.*

*J'ai croupi dans l'orgueil du rêve.
Ivre de moi, j'ai tout nié.
Se peut-il que je me soulève
Du désespoir et du charnier ?*

*Je voudrais frapper à ta porte,
Prier comme autrefois priaient les publicains.
S'il suffit de souffrir, vois, ma peine est trop forte
Et m'a brisé les reins.*

*Sur mes jeunes ans trop de lassitude
A pesé ce soir, et ma vanité
N'est plus en mon cœur qu'un splendide été
En décrépitude.*

*Quel que soit le nom duquel tu me nommes,
Ne m'écarte point. Comme au temps passé
Je viens t'apporter mes rêves froissés
Et ma souffrance aiguë et triste de pauvre homme.*

Alveringhem, 16-4-17.

III

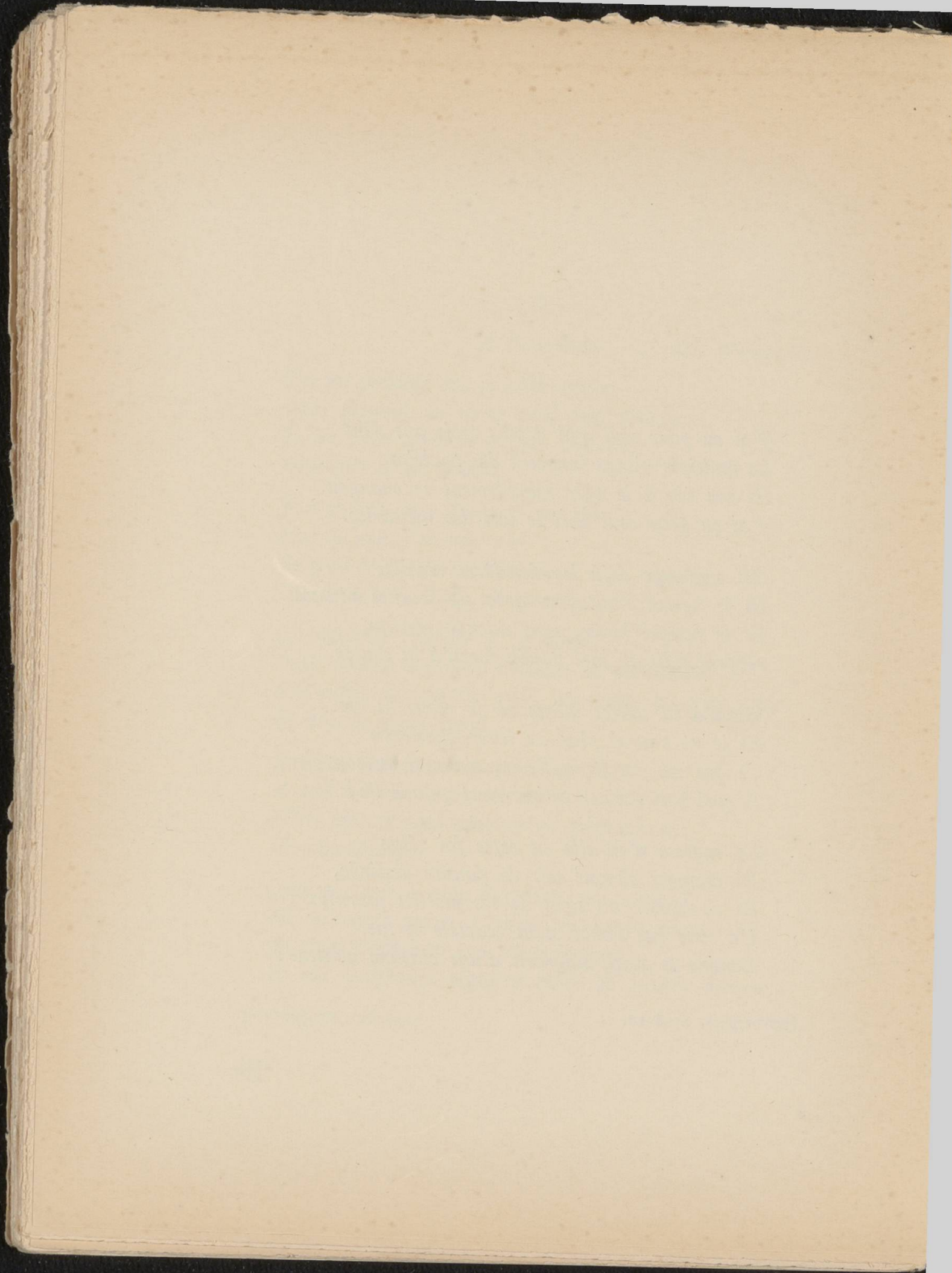
*J'ai eu pour seul ami depuis trois ans déjà
Le multiple visage innocent des prairies
Et ma vie à le voir humblement se changea.
J'ai eu pour seul abri le toit des métairies.*

*On engrange déjà les dernières récoltes
Et je verrai l'automne avec ses feuilles rousses
Et le nouvel hiver, sans aucune révolte,
Approfondir en moi l'oubli jusqu'à la source,*

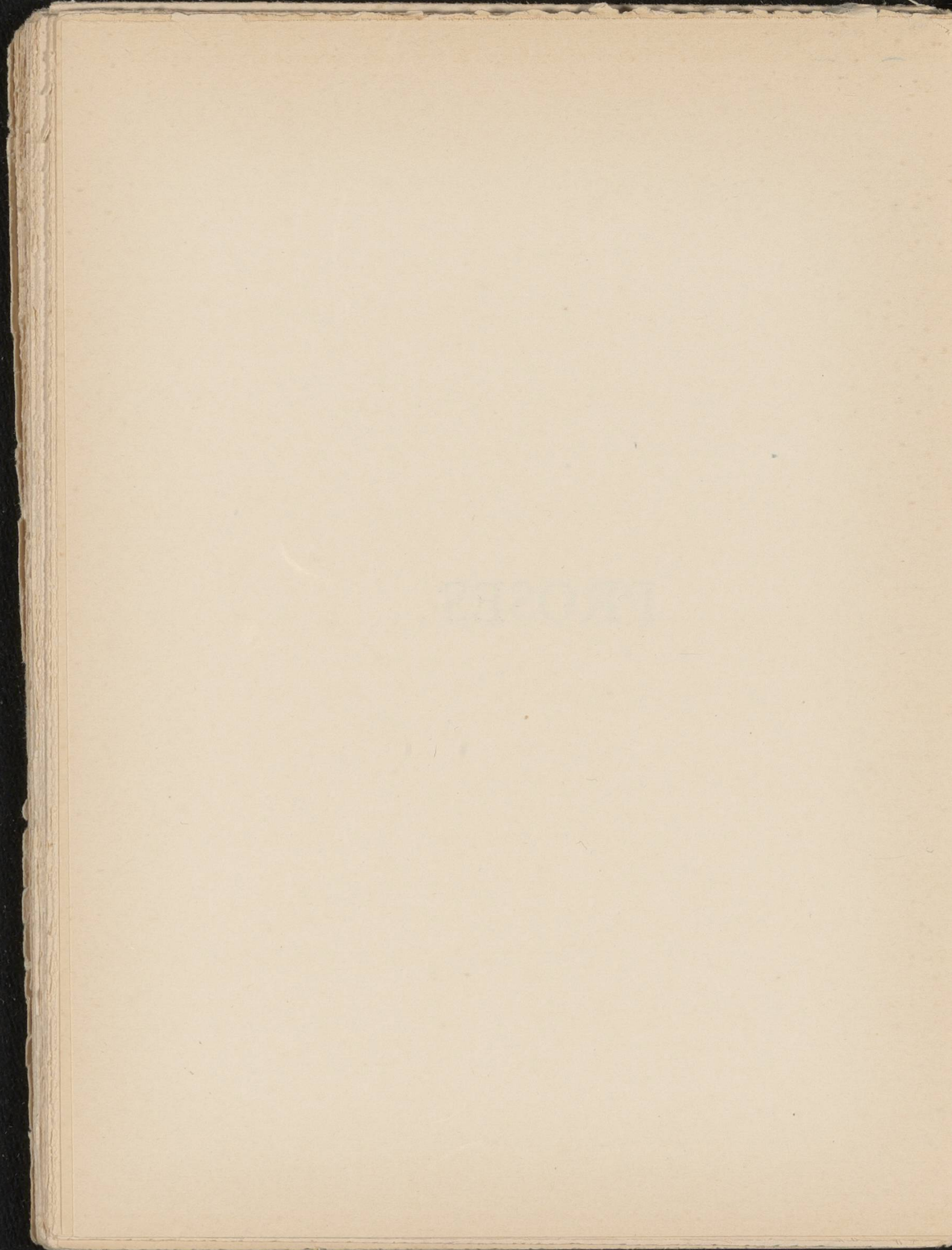
*Jusqu'à la source même où je reçus la vie.
Et je ne saurai plus au lever quotidien
Ce que me fut la veille ou son mal ou son bien.
A quoi bon remuer ce qui n'est qu'une lie ?*

*La sagesse n'est-elle en cette foi têtue
De changer chaque soir de pauvre destinée,
Et de laisser au seuil de ses mornes journées
Un rêve que l'oubli vous écartèle et tue
Comme le corps saignant d'une chienne abattue ?*

Isenberghe, 27-8-17.

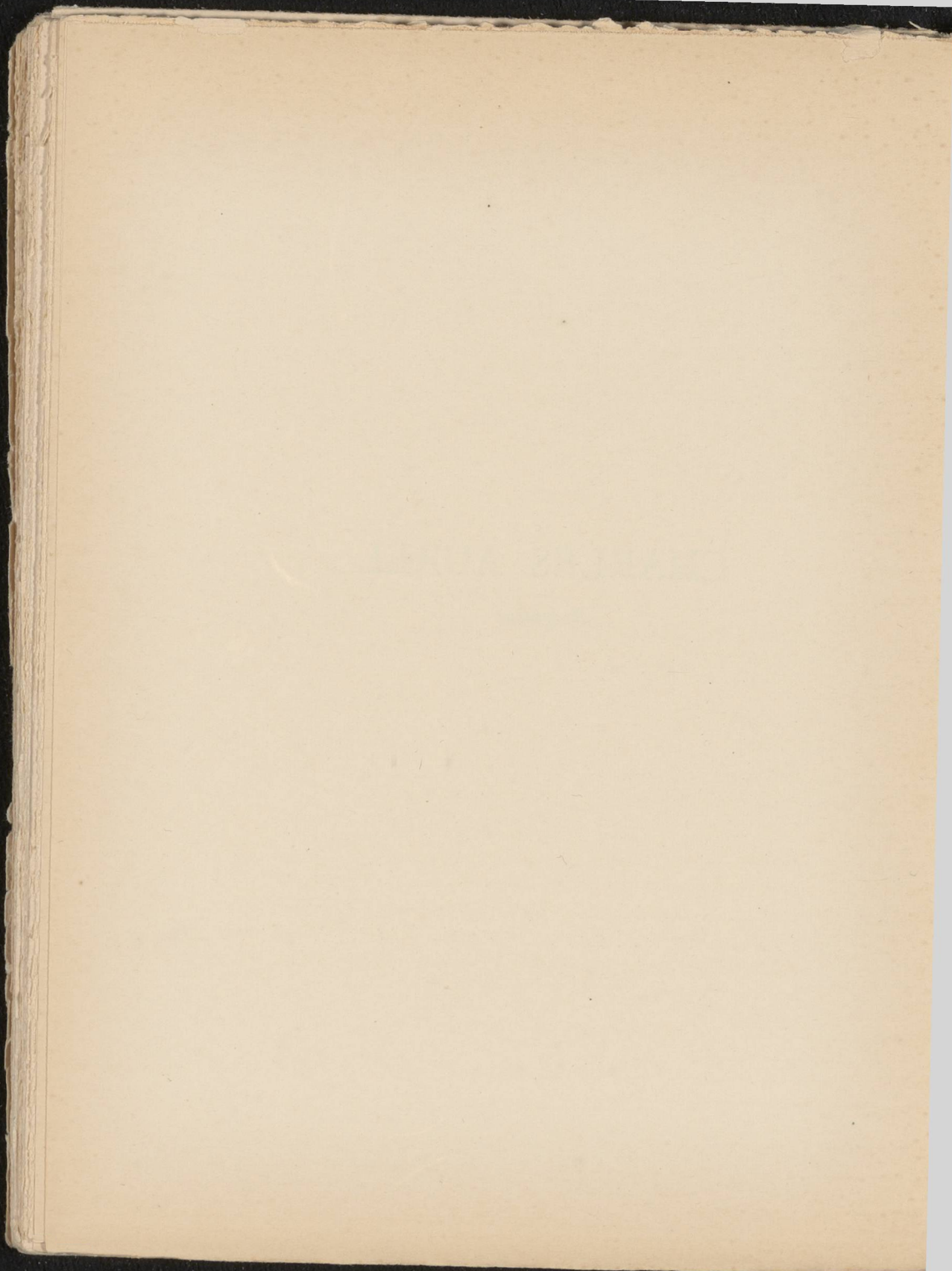


PROSES



CHARLES AUREL

Fragment



... Quand les pluies cessent d'arroser la rivière⁽¹⁾, il va le long du rivage. Mais il préfère les bois mouillés où le vent secoue sur sa tête l'eau des branches nues. Parfois il suit un chemin d'herbe qui mène à la maison des Trappistes. Une ombre que le vent dérange tombe des sapins. Il s'assied sous un chêne aux portes du couvent. Le couvent s'adosse à la colline qu'on déboise. Des prairies en étage et coupées de rigoles descendent vers la rivière qui mouille sur l'autre rive la lisière des bois. C'est vers elle aussi que les coteaux à penchant doux s'inclinent. Leurs cimes inégales s'espacent dans le lointain. Charles demeure là jusqu'au crépuscule. Les soirs du pays wallon marchent habillés de brume. Ils enseignent l'harmonie des arbres, du ciel et des eaux. Le paysage est fait d'ailleurs de lignes assemblées qu'orne la décoration des bouleaux. Le blanc et le noir, l'ombre et la lumière le partagent. Seules naissent du fouillis des bois et des collines mêlées, des nuances impalpables de roux, de mauve et d'or. Des rivières aux eaux basses mais agiles coupent l'horizon d'une ligne fuyante où les yeux voyagent. Charles se souvient que les soirs de Campine allument de vastes brasiers

(1) La Semois.

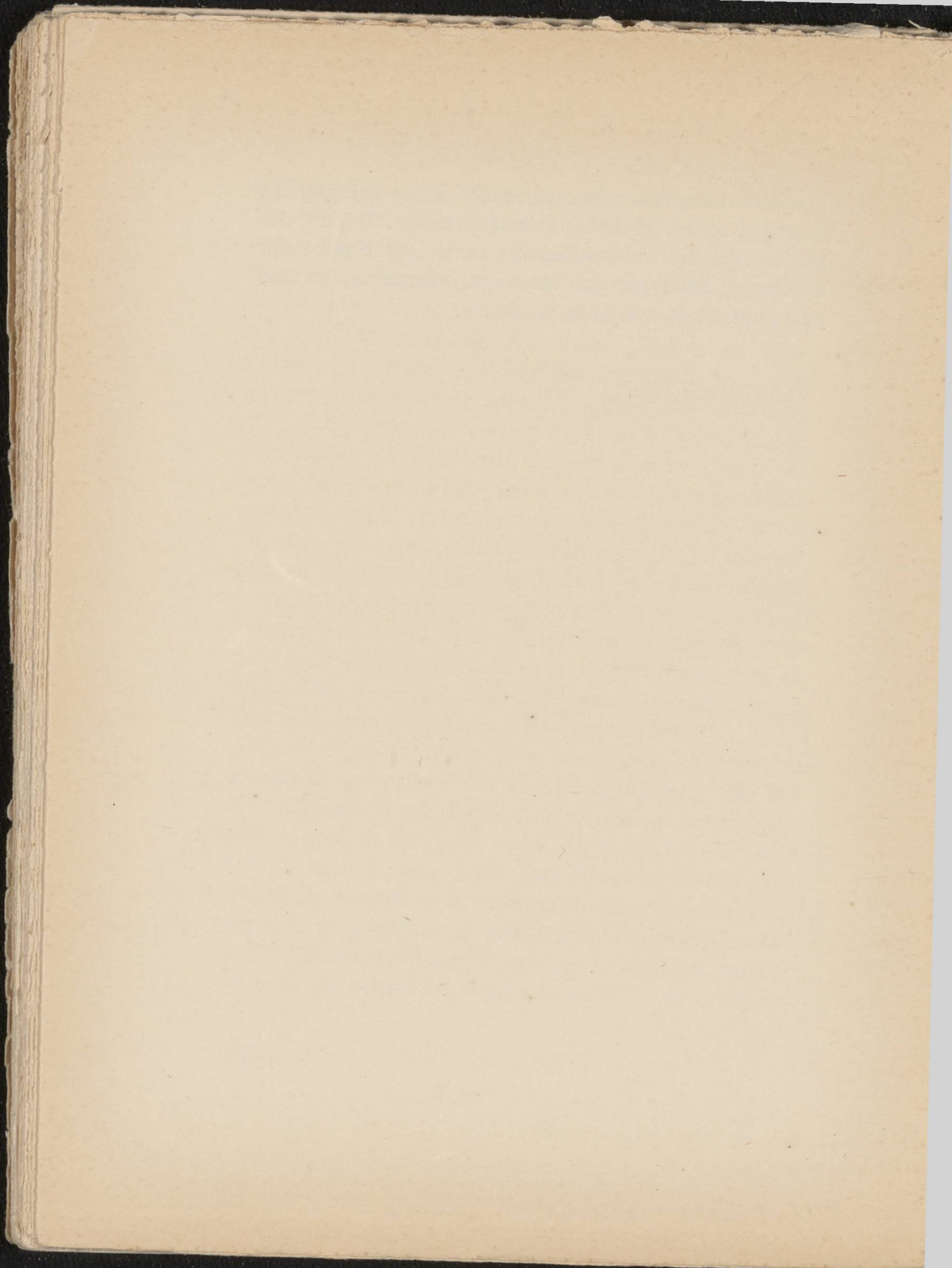
dont le sable infini renvoie les étincelles. Il pousse le parallèle comme un joueur conduit la balle. Le ciel wallon roule des nuances variables et ceux qui l'ont vu depuis l'enfance ont appris de lui l'harmonie des couleurs fondues. Avec ses lignes nettes, il serre la pensée, la borne et la garde des fuites dans un ciel vague. L'intelligence s'y meut à l'aise. Les coteaux à leur tour arrêtent la vue avant qu'elle s'égaré dans l'horizon, en sorte qu'elle ne perd jamais l'utile contact des réalités. Le bouleau qui décore les sentiers d'herbe appelle un dessin très sûr et la ligne de l'eau-forte. Les crépuscules et leurs brumes légères évoquent dans un parfait silence les harmonies pleines de la stance classique. Il importe peu que la roche suspendue menace une route agreste et que le bois s'épaississe au sommet du coteau, portant l'ombre à l'entour ; la blonde lumière du soleil au lever dissipe ce vain romantisme et les moites vapeurs de la nuit, effaçant les contours brusques, ramènent sur le pays wallon la pure harmonie d'un soir latin.

Tandis que reviennent vers la Trappe les bœufs à la marche égale, Charles se dit que ce nocturne eût été cher à Virgile et que Tityre l'eût charmé de ses pipeaux divins. Sous les bouleaux frêles, Daphnis et Chloé sans crainte eussent mêlé leurs jeux libres et Phèdre eût trouvé là l'insaisissable oubli. De quel souvenir classique le pays wallon ne peut-il être le prolongement ?

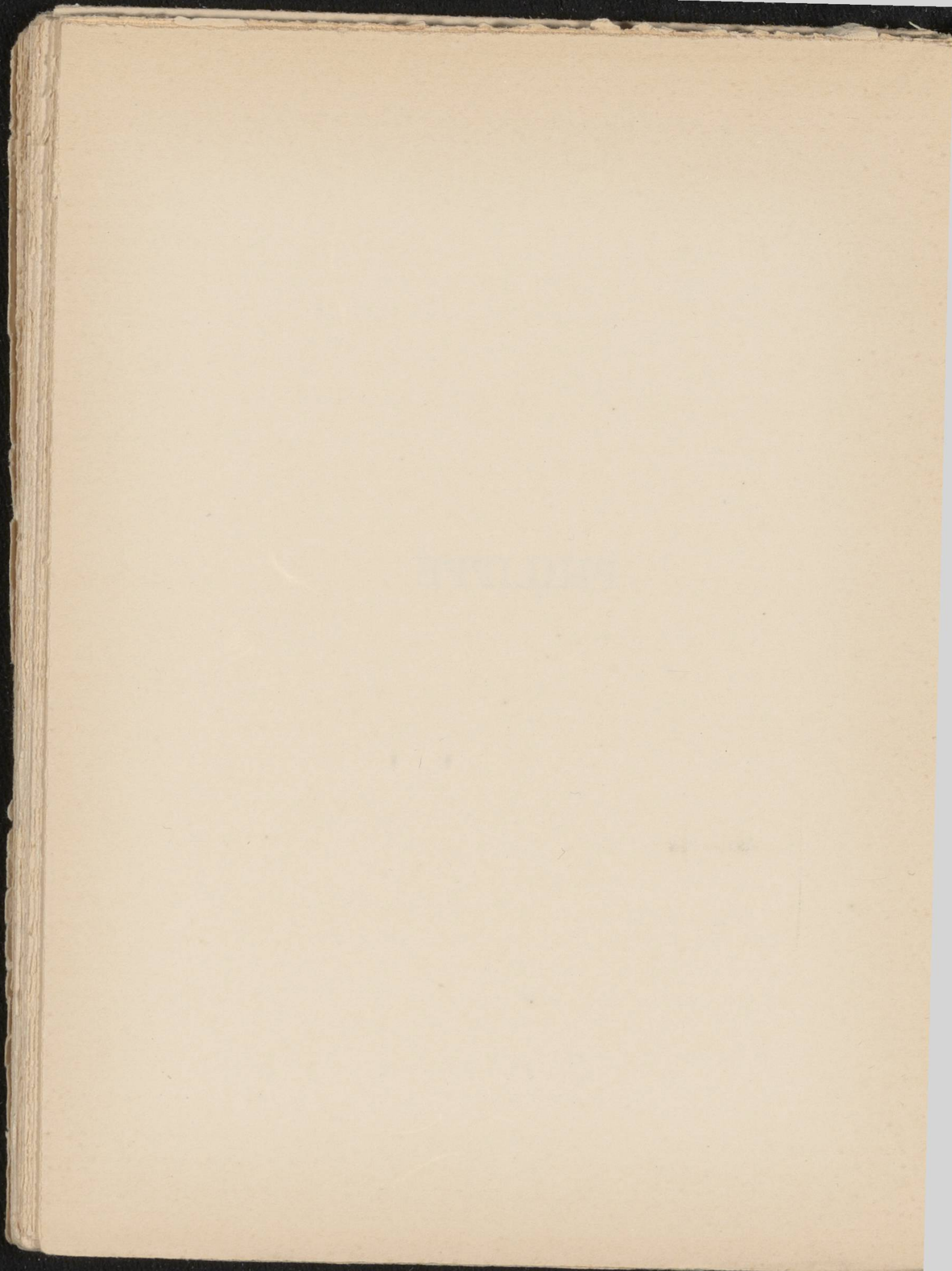
Charles sait aussi que la race qui l'habite est parente de celle qui peuple les bourgs et les villes de la France

prochaine et qu'un même parler les fait se comprendre
et qu'un même génie les fait se pénétrer. Depuis des
siècles elles se sont rencontrées et, si leur histoire fut
différente, leurs pensées resteront communes, comme
au temps de la conquête de Rome.

Janvier-février 1914.



PHILIPPE



I.

Ce soir-là, Philippe assis devant sa table où restait ouvert un règlement de discipline, songeait à sa vingt-septième année qui venait d'échoir. Il s'efforçait de recueillir en son esprit les quelques souvenirs qui marquaient pour lui de courtes années, déjà nombreuses, comme on revoit, en fermant les yeux, les points colorés d'un beau paysage. Il lui coûtait de reconnaître qu'après trois années où il n'avait cessé de se battre, aucune œuvre n'avait fleuri dans sa pensée et que l'artiste qu'il croyait être s'en allait doucement en décrépitude, porté par la paresse et le cours des choses indifférentes.

Il souffrait de sa personnalité mourante et de tant de rêves qu'il avait semés sur sa route et des ans qui se succédaient, agiles à dépouiller sa jeunesse des forces vives de l'âge.

Ce soir-là, Philippe rêvait d'un livre qu'il portait en lui, d'un livre qui eût marqué, selon sa pensée, l'étape franchie depuis le moment où il avait groupé ses premiers poèmes en plaquette et quitté sa chambre d'études pour porter les armes.

Le printemps avait neigé sur les arbres. La chambre de Philippe tirait son sens méditatif et presque religieux

des quatre murs lézardés et blanchis où rêvait en sa nonchalance déshabillée l'odalisque de Monsieur Ingres, et de la fenêtre ouverte par où se coulaient dans la pièce le parfum des haies mouillées et la placide clarté des étoiles.

Un livre n'est point facile à entreprendre. Quoique le jeune écrivain eût mesuré depuis longtemps l'effort âpre et têtue que l'art nécessite, il ne s'était jamais autant convaincu de sa débilité à enclore la pensée dans le cadre rigide des mots.

S'il songeait au titre du volume, il regrettait que son amie fût demeurée en territoire conquis, elle qui remplaçait avec esprit les numéros dont il désignait ses poèmes par des vocables adéquats, pleins de sens et d'harmonie. S'il en venait au corps même du récit, il se convainquait à l'aise que cette matière opulente et rebelle, il ne pourrait la travailler et qu'à tout prendre il lui faudrait demain quitter la plume pour relever ses camarades aux tranchées.

Philippe, accoudé sur sa table de travail, se distrait de telles pensées et plus encore de la nuit qui lui versait au cœur son silence et son charme. Ayant nourri sa rêverie de pipes copieuses où brûlait un âcre tabac sentant la feuille et le roussi, il cessa de fumer pour prendre la plume. Les lecteurs peuvent m'en croire, il ne trouva ce soir-là que de ternes paroles, peu propres à rendre ce qu'il sentait en lui de passion, de mélancolie et de rêve. La pensée cherchait après les mots comme tâtent après leur bâton les soldats qui montent aux tranchées dans l'obscurité d'une nuit d'hiver. Il n'y

était plus. La lune n'y était pas davantage, disparue derrière les nuages accumulés au ciel. Philippe s'arrêta de noircir un papier qui coûtait. Dans sa chambre où rayonnait la clarté parcimonieuse d'une lampe à pétrole, il n'y eut plus que sa rêverie qui s'entêtât de vivre et de palpiter doucement, comme bruissent au sommet des collines wallonnes, de mai jusqu'en septembre, les bouleaux rigides au feuillage d'argent.

Wulveringham, 19-5-17.

II.

Philippe avait grandi entre sa grand'mère et son oncle, à l'abri d'une église qui limitait son horizon. Mon Dieu, il n'attachait pas trop d'importance à ces choses, mais il lui plaisait d'observer que sa vue ainsi bornée s'était instruite dans l'examen du temple et qu'il avait pris là son premier goût des arts. Il se rappelait de son enfance des impressions diverses attachées à des images précises : une maladie au bout de laquelle on lui servit chaque jour des viandes saignantes, un magasin de ferrailles touchant à la maison de son oncle, un crépuscule d'été qui pesait sur les épaules, où l'on vint dire à sa grand'mère, tandis qu'elle tournait la salade, que son père à lui, Philippe, avait eu la main coupée.

Alors il avait demandé : « Papa ne chantera plus ? » Il avait connu l'amical visage de son père en l'écoutant chanter.

Il gardait en lui la résonance aimée d'une voix qui berçait son sommeil quand le soir avait mis trêve à ses jeux. Elle élargissait sa rêverie limitée encore et l'enrichissait de sons et de légendes pource que le conte et le chant sont l'éducation première en Wallonie. Philippe se souvenait mieux à cette heure où l'agitation de ceux qui l'entouraient témoignait que l'angoisse était entrée dans la maison, Philippe se souvenait mieux des romances qu'il avait écoutées, de son lit d'enfant :

« *Sur mes genoux,
Mon beau guerrier, endormez-vous* »

ou encore de cette autre qui parlait de départ :

« *Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes...* »

Puis il oublia et reprit ses jeux.

Quand il se trouvait avec des enfants de son âge, il les engageait dans de redoutables batailles. Il eût voulu que saint Nicolas lui remît au lieu de sucres d'orge et d'ombres chinoises un uniforme d'officier des chasseurs ; mais le curé de sa paroisse détestait les militaires, et comme son oncle était l'ami du curé, saint Nicolas ne réalisa jamais son désir.

L'enfant poussé comme les grandes herbes de la cour qui encadrait la maison, s'éveillait de la sorte à la vie.

Quand il eut l'âge d'école, ses parents se consultèrent sur un si grave sujet. Il ne pouvait s'agir de l'envoyer

à l'école communale où l'on ne disait point de prière avant la classe et où l'on obtenait aisément la dispense du catéchisme. Les Frères des Ecoles chrétiennes furent écartés par un ecclésiastique de la famille qui penchait pour des méthodes d'éducation plus élevées, et Philippe fut confié aux maîtres exigeants d'un institut épiscopal que fréquentait l'aristocratie de la ville.

Chance ou déveine? C'est selon. L'enfant au contact d'une jeunesse aux manières polies s'affina peu à peu tandis que grandissait entre les siens et lui la distance qui sépare des conditions sociales différentes.

Au surplus s'il croyait se rendre en classe librement, nanti chaque matin des deux sous que lui glissait sa grand'mère, Philippe s'abusait.

Il lui fallut gagner son écolage et sans qu'on eût interrogé ses goûts, on le mit dans une classe de solfège où il apprit les notes.

Do, ré, si bémol, fa dièze...

Vous souvient-il de monsieur Bernard, Philippe?

Il vous guettait au sortir de la classe, la tête inclinée, le cou roulé dans un foulard de soie, noir et blanc, qui dépassait la redingote.

On ignorait son âge tant il y avait d'années qu'on le trouvait là, sous les marronniers de la cour, attendant ses élèves. Vous disiez, Philippe, en mordant à pleines dents à même le pain rassis qu'on vous servait à quatre heures : « Si le bon Dieu pouvait lui envoyer un rhume ! » Pauvre monsieur Bernard ! Le seul rhume qu'il eut de sa vie l'emporta, mais déjà vous étiez un homme, Philippe, et vous aviez oublié le solfège.

Vous n'alliez pas à la suite des autres enfants tendre la main au professeur. Vous le suiviez lorsqu'il pénétrait dans la classe et vous faisiez le moins de bruit possible, car ces leçons que vous receviez là étaient gratuites et l'instinctive pudeur de la pauvreté habitait déjà votre cœur.

Vous chantiez avec vos camarades :

*« Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs. »*

Vous appreniez ainsi de quel pouvoir Dieu avait investi ses serviteurs et comment saint Nicolas ressuscitait les morts. Vous en restiez de longues heures en rêverie, le soir, quand vous étiez lassé de voir votre grand'maman coudre. D'autres fois, Philippe, votre maître vous conduisait jusqu'au sommet de la cathédrale. Il vous arrêtait devant l'horloge dont le tic-tac rythmait le silence et le temps. Il disait : « C'est la voix des damnés qui compte à toujours-jamais-toujours-jamais » et parce que vous étiez compatissant alors, vous eussiez voulu immobiliser l'horloge. Par les temps clairs et doux, monsieur Bernard vous menait plus haut encore dans ce clocheton mosan où se trouvaient, symétriques et sonores, les cloches du carillon. Des fils d'acier les reliaient toutes à un clavier solide, pareil aux pédales des grandes orgues. Votre maître s'asseyait. Il abattait à coups de poing les touches diverses ; dans un crissement des fils d'acier, il animait les cloches d'une chanson rapide qui frémissait dans les airs et s'épar-

pillait par-dessus la ville dont vous regardiez, Philippe, à travers les auvents les maisons minuscules et les habitants, gros comme des mouches, essaimés par les rues.

Et parce que d'instinct vous aimiez le recueillement et la vie simple, vous eussiez désiré ne plus descendre, vivre là parmi ces cloches aux voix multiples, dans le voisinage des gargouilles grimaçantes qui eussent gardé votre âme des fautes honteuses.

Etiez-vous alors un contemplatif absolu? Je ne crois pas. Il est des jours où vous fussiez descendu de ce rêve et de cette cathédrale.

Ainsi lorsque les chanoines vous envoyaient porter en ville des fruits de leur jardin, vous ne résistiez pas toujours au parfum de sève et de soleil qui montait d'eux. Vous en mangeâtes plus d'un, Philippe! C'est vous aussi qui du haut du jubé souffliez sur la tête nue des fidèles des petits pois agiles et durs qui leur tombaient comme une grêle. Ainsi vous balanciez déjà votre idéal entre la méditation et l'ironie, celle-ci engendrée de celle-là dans une filiation dont vous fûtes si lent à vous apercevoir.

Wulveringham, 25-5-17.

III.

Philippe grandissait, partageant ses heures entre la classe où déjà le retenait la langue attique et rythmée de Xénophon et la cathédrale dont, chaque après-midi, le

chœur faisait une arche sonore à l'*In manus tuas, Domine* qu'il chantait à pleine voix.

Le col rouge de la soutane animait le ton mat de son visage et sa voix était jeune et douce à l'ouïe. Ces deux formes les plus pures de l'esprit et de la sensibilité : la science et la mystique, limitaient ainsi cette vie d'homme et Philippe fût devenu moine si sa mystique ne se fût étendue aux choses profanes, à l'herbe poussée entre les pavés du cloître, aux arbres balancés dans la lumière, aux nuits fleuries d'étoiles et aux formes périssables, mais agréables à la vue, des jeunes filles de son âge. On lui avait appris le dédain des choses mortelles, mais, incliné sur la vie, il avait reconnu qu'elle était belle et bonne comme le pain et le vin.

Ce n'est point qu'il en ignorât les souffrances ni les humiliations. Il visitait les pauvres de sa paroisse. Il quêtaient pour eux chaque dimanche dans les cafés de la ville où il prenait, avec l'habitude des dures réponses, le dédain des richesses qui laissent à sec le cœur de l'homme. Quoique désarmé devant la vie parce que, selon la pieuse maxime, il était doux et humble de cœur, *dulcis mitisque corde*, Philippe portait en lui de telles forces de jeunesse et d'espoir que les chagrins ne mordaient pas sur son âme. Il arriva que sa voix d'enfant mourut, un après-midi qu'il chantait le solo du *Pange lingua* au jubé de la cathédrale. Il n'en retint ni le jour ni l'heure. Il se dit que ses dimanches seraient libres enfin. Toutefois comme il avait ignoré jusqu'à quatorze ans l'usage profane du jour consacré au Seigneur, il ne le trouva jamais. Comme tous les jeunes gens soumis

dès l'enfance à la rude discipline d'un enseignement religieux que ne couronne pas une vocation sacerdotale, la première fille qui lui sourit troubla profondément sa puberté. Il s'écarta de l'église et de la maison où ses jeunes années avaient coulé dans l'émerveillement de l'étude. L'ignorance où il était du péché donnait à son amour cette forme naïve qui dure à peine jusqu'au premier baiser des lèvres. Assez impatient de savoir, Philippe eut tôt fait d'en être là. Les pudeurs de son enfance et de sa foi chrétienne ne s'éveillèrent pas à propos. Quand il les reconnut en lui, elles étaient déjà des remords. Ainsi le monde des choses périssables qui peu à peu s'était découvert à lui, s'enrichissait et s'attristait à la fois de l'amour. Comme il avait aimé l'herbe grasse au soleil, les premiers lilas, la pluie sur les pommiers roses et les silencieuses étoiles, il aima ce jeune corps de femme incliné sur sa vie et parce que, nonobstant les égarements de sa chair, son âme était restée droite, il demeura fidèle à cette affection. Quand elle se dénoua dans la prose quotidienne de la lassitude et de la tromperie, il vérifia la sagesse de cette maxime d'un vieux livre : « car l'amour de la femme est à la pointe de ses cils, à la pointe du bouton de son sein, à la pointe de l'orteil de ses pieds, mais l'amour de l'homme est planté au fond de son cœur et il n'en peut sortir ».

Paris, 31-5-17.

IV.

Il arriva qu'il perdit sa mère. Il avait atteint sa dix-neuvième année et depuis deux ans il vivait auprès d'elle, profitant d'un répit que lui laissait la maladie. Rappelé tandis qu'il voyageait en Campine, il comprit en entrant dans la chambre où on l'avait couchée qu'il ne la verrait plus debout. Elle dit en le voyant : « Vola m' fi, loukîz, monsieur l' docteur ! », et ils s'étreignirent sans pleurer tant les forces illusoire de la vie les tenaient encore et l'âpre désir d'échapper au malheur.

Philippe se renseigna tout de suite. Le docteur n'avait pu tout d'abord établir un diagnostic certain. La raideur de la nuque dont se plaignait la malade pouvait n'être pas autre chose qu'un rhumatisme anodin, mais depuis quarante-huit heures qu'elle persistait et tendait à gagner les autres membres, il n'y avait pas à en douter : le tétanos commençait de tourmenter ce corps. Philippe ouvrit un dictionnaire. Il lut : maladie infectieuse et mortelle...

Un diagnostic plus rapide eût permis la hasardeuse intervention du sérum, mais il était trop tard et toute la science et toute la volonté des hommes s'effaçaient devant le destin.

Etendue sur un lit très bas qu'on avait installé sous les fenêtres de la chambre, la malade pouvait suivre dans la totale lucidité de sa pensée les progrès incessants du mal qui déjà lui raidissait les muscles inférieurs et les convulsait par moments dans une crise aiguë.

La maison s'était remplie de silence. Les locataires

en passant devant la porte retenaient leurs pas. S'ils se rencontraient, ils se communiquaient à voix basse : « Pauvre maman de Philippe ! si courageuse et si jeune encore ! » Ils ne s'arrêtaient pas longtemps à parler, sachant que le malheur les frapperait à leur tour, le sentant si proche et le fuyant d'instinct.

Le père de Philippe voyait s'évanouir ainsi le seul rêve de sa vie. Il écoutait gémir la mère et pleurer l'enfant. De ses bras puissants qui avaient bâti ce foyer et l'avaient défendu tant d'années, il eût étranglé le destin si le destin eût été un homme, mais il se débattait dans l'étreinte invisible du malheur et toute la force de ses muscles et toute la rage de sa révolte n'eussent arrêté la mort, entrée chez lui comme un voleur. Il se tenait debout près du lit et il avait la faiblesse d'un enfant.

Seigneur, quand vous permettez que le malheur, tel un corbeau sinistre s'abatte sur la maison, faut-il bien qu'on prie et qu'on lutte ? Philippe qui Vous avait supplié jadis pour la maman d'un camarade et que Vous n'aviez pas entendu, Philippe Vous adressa cette prière : « Seigneur, est-il besoin qu'elle s'en aille de nous ? Qui prendra soin du père et de l'enfant ? Est-il besoin que l'implacable mort nous endeuille et n'avons-nous pas assez souffert ? » Et pour que sa demande fût agréable à Dieu et conforme à la rectitude de sa foi, il ajouta ces paroles : « Mais que Votre volonté soit faite ».

Il y avait aussi dans la chambre de la malade le vicaire de la paroisse qui l'avait administrée et qui préparait

des boissons fraîches et qui répandait le courage autour de lui : « Allons, ce ne sera qu'une épreuve ! »

La grand'mère de Philippe, accablée par cette souffrance qui l'assaillait au seuil du tombeau, s'empressait à tout et dérangeait des meubles et parce que la douleur et l'âge l'avaient faite impatiente et malhabile, elle querrellait sa fille en lui donnant des soins : « Pourquoi ne veux-tu pas boire ? On y a mis de l'orange et du sucre.... Pourquoi ne veux-tu pas reposer plus haut sur l'oreiller ? » La malade répondait avec lenteur car déjà sa mâchoire s'était raidie. Philippe épiait autour de lui les gestes de ce drame. Dans un coin de la chambre et parce que la révolte se levait en lui, il relisait l' « Immortalité » de Lamartine. Il se familiarisait avec l'idée de la séparation et la tournait en espérance, mêlant la parole du prêtre au chant du poète...

*Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste...
Tu n'anéantis pas, tu délivres...*

Mais lorsqu'il levait la tête, dérangé par une plainte plus profonde, il lisait sur ce beau visage qu'il avait tant aimé, le travail et la décomposition de la mort. Il voyait les meubles familiers de la chambre qui avaient été les témoins de leur vie à trois et que couvrait déjà la poussière, les géraniums de la fenêtre qui s'effeuillaient et la chatte délaissée, assise au pied du lit, et il se disait que la vie est un leurre atroce dont nous sommes bernés.

Le docteur l'avait pris à part : « Observez si les convulsions deviennent périodiques... Peut-être alors pourrions-nous la sauver. »

La médecine est une science qui fait toucher mieux que toute autre l'impuissance des hommes. Elle nous prend, comme la Foi, l'amour et l'amitié, à la piperie des mots et spéculé sur notre instinct de vivre. Elle ment jusqu'à la mort. Après elle, la Foi s'empare de notre rêve et de cet instinct. Elle leur ouvre le ciel et l'éternité. L'amour et l'amitié n'ont pas eu tant de peine. Quand on meurt, il y a longtemps qu'ils n'ont plus trahi.

Mais Philippe, à son âge, avait un besoin trop fort de confiance et d'apaisement. Il voulut courir cette dernière chance et veiller sa mère tandis que sa vie passerait sur le tranchant du destin. Ce fut le dernier soir. Les fenêtres découpaient des morceaux du ciel hostile et sans étoile. Quand la malade ouvrait la bouche pour avaler ou dire quelques paroles, ses maxillaires raidis grinçaient comme s'ils eussent broyé du sable. Les yeux seuls attestaient encore la vie de l'esprit dans ce visage aminci, rigide et diaphane, comme le souffle usé de la poitrine témoignait des mouvements du cœur.

Parfois, soulevant ses paupières déjà lourdes et qu'un invisible doigt semblait prématurément clore, la mère regardait Philippe, et jamais regard plus profond et plus doux n'avait coulé jusqu'à lui.

« Tu vois, mon fils, paraissait-il dire, il en est ainsi de la vie et de nous. Nous souffrons. Nous passons. D'autres femmes viendront, si elles ne sont déjà venues ; oui, car ta jeunesse attire et resplendit comme un jeune soleil ; d'autres femmes viendront qui mendieront ton amour et que tu croiras... Mais regarde, tout se décompose et se dissout après un temps d'harmonie : et les fleurs

du rosier qu'effeuille la pluie, et les feuilles du chêne que l'automne a roussies, et la beauté des filles que l'âge a mordue, et l'amour de ta mère que la mort va frapper...»

Alors les paupières se fermaient sur ces yeux tranquilles que n'épouvantaient pas les affres de l'agonie. Ils furent toute la nuit à se parler des yeux. Dépouillées de l'humain artifice des mots, leurs idées se joignaient et se confondaient dans une pensée unique où palpitaient à la fois l'amour de la mère et la douleur du fils.

Philippe se remémorait combien elle l'avait aimé et combien puérile et charmante avait été la forme de son amour. Souvent il avait dû renfermer ses devoirs de style car, orgueilleuse des premiers succès de son enfant, elle les dérobait pour les lire à la mercière du quartier ou encore à la marchande de légumes... et quand il revenait du collège, avant le déjeuner, elle tirait de l'armoire avec une prudence infinie la bonbonnière de marrons confits dont il allait se réjouir. Déjà Philippe se tournait vers sa vie ancienne. Il concevait qu'à partir de cette minute, il ne la connaîtrait plus qu'en souvenir.

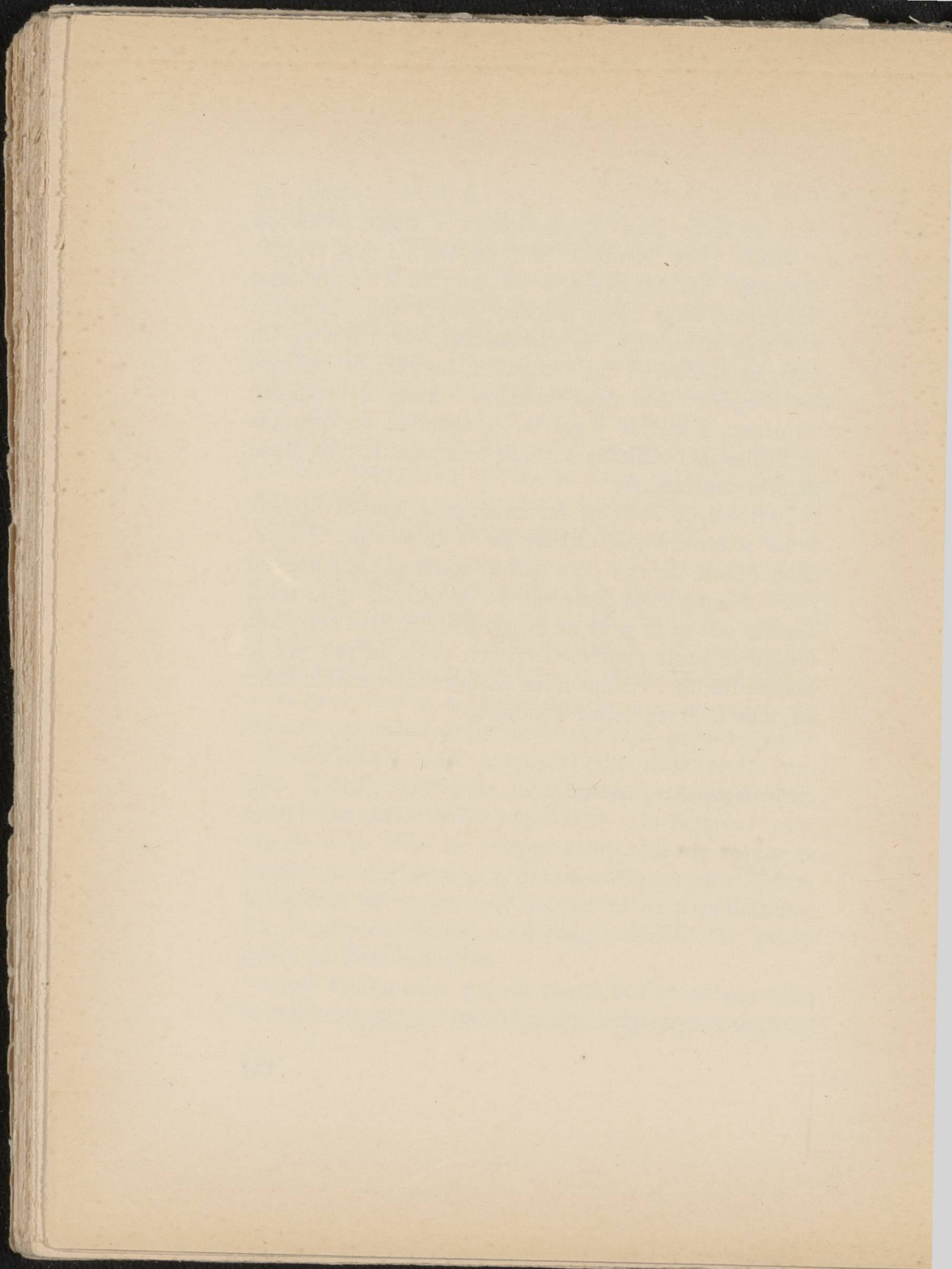
Ce fut dans la soirée du lendemain que la mort triompha. Il était exactement huit heures trois quarts. Les spasmes se précipitèrent tout à coup. On rappela tout le monde à la hâte. Le vicaire commença de réciter le chapelet et cette âme lavée par la souffrance parut devant Dieu dans un concert de prières et de supplications. La respiration haleta, hoqueta, s'affaiblit. Il arriva qu'on ne l'entendit plus.

Alors Philippe fut prié de sortir et l'un de ses amis le conduisit par la main et il fut longtemps à pleurer.

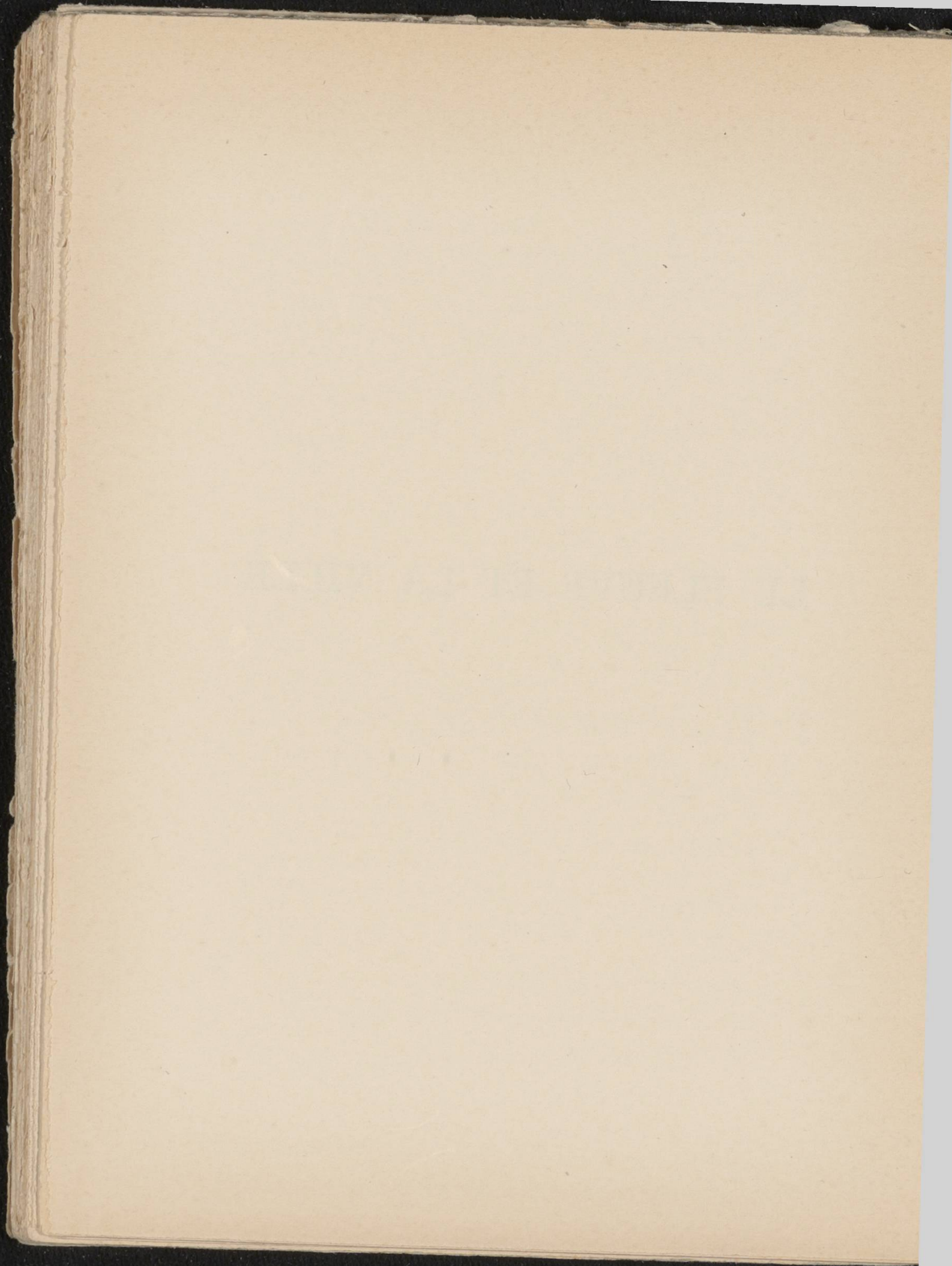
La pièce où reposait la morte fut tendue de noir. Les amis et les voisins commencèrent à défiler. Philippe y venait prier lorsqu'il était certain de n'y trouver personne. De la morte à lui continuait le dialogue du dernier soir. Des parents vinrent qui s'offrirent à veiller le cadavre. Ils réclamèrent, selon l'usage du pays, de l'alcool et des victuailles. Le père de Philippe les congédia. Les deux hommes écrasés de sommeil fermèrent à clef la porte de la chambre où continua de brûler une veilleuse à l'huile marquant la nuit d'une flamme tourmentée.

La mère de Philippe fut enterrée le jour de sa fête. Il ne retint pas grand'chose de la cérémonie. Il marchait à côté de son père qui le conduisait comme un petit enfant ; et la foule qui se découvrait et le soleil dans le ciel et le pavé de la rue hallucinaient ses yeux. Quand il sortit du cimetière, son oncle le prit par le bras et lui dit : « Nous irons prendre un verre de bière en ville ». Il se laissa conduire.

Alveringhem, 22, 23-6-17.



LE FLEUVE ET LA VILLE



A Henry Lacoste.

Comme on fermait les écoles et qu'au terme de nos cinq années nous allions quitter la ville, nous voulûmes revoir le fleuve qui coulait au pied des collines. Nous connaissions pour nous y être rencontrés souvent le point culminant d'un coteau boisé d'où l'on voyait à travers la campagne, et la ville et le cours grave des eaux.

Il y eut, ce jour-là, dans notre ascension plus de lenteur et de silence. Nous suivions à travers la ductile fumée des pipes, la succession de nos souvenirs, car nous savions que cette promenade serait la dernière que nous ferions en commun.

Le fleuve baignait avec onctuosité un paysage qui lui empruntait sa lumière. Il en ordonnait le rythme après en avoir usé les saillies pour se creuser un lit. Toutes les collines et les bois qui couronnaient les collines s'inclinaient jusqu'aux rives étroites où passait, mélancolique et cadencée, la procession des haleurs.

La ligne courbe des eaux n'avait point la régularité des rivières étales au sein des plaines basses. Elle s'enroulait autour des coteaux, comme un sentier plus large, tantôt éclairée et tantôt obscure, suivant que les bois laissaient ou non passer la lumière.

Le fleuve arrosait ainsi la ville dont on voyait sous les brumes violettes particulières au ciel wallon, les tours et les maisons serrées et les ponts nombreux qui franchissaient l'eau.

Nous avions ce jour-là disputé, non sans passion, de la splendeur latine et de la science allemande dont l'Université s'emplissait chaque jour davantage comme d'un grand bruit, problème aride, angoissant pour ceux qu'occupent le sens d'une idée et le sort d'une civilisation. Quelqu'un de nous vint à dire, montrant le fleuve : « Si les Teutons avaient ceci ! » Et il n'y avait pas dans ce dire que la puérité d'une admiration exclusive, car il n'était pas indifférent que ce fleuve nous appartînt ou leur échût en propriété. Il était remarquable au reste qu'il eût changé d'aspect au moment même qu'il abandonnait le sol latin où il coulait depuis sa source.

Moins profond, plus large et sans beauté propre, il activait à travers la plaine hollandaise des moulins paisibles. Il changeait d'âme aussi comme il avait laissé son visage et comme avaient changé de langue les riverains blonds menant leurs péniches plates. Ce fleuve avait été notre fleuve ; il ne l'était plus. Nous n'avions pas jusqu'ici songé à cette chose pourtant simple qu'il nous avait façonné un paysage différent de celui qu'il baignait quelques kilomètres plus au nord.

Nous le saluions chaque matin depuis l'enfance, et nos jours qu'il emplissait de fraîcheur et de paix, nous n'avions pas vu quel sens profond d'harmonie et d'ordre ils revêtaient.

Nous pouvions chercher dans nos mémoires, aucun poète ne les avait chantés si ce n'est Léonard, ce diplomate français qui nous vint avant qu'on prît la Bastille :

« *Quel beau jour ! Les zéphyr de leurs molles haleines
Courbent légèrement la pointe des guérets !* »

Et encore n'étaient-ce point là ses meilleurs vers !

Comme il avait donné son sens au paysage, le fleuve nous avait fait une âme. Parmi les collines souples, ondulées sans excès, canal des rivières mousseuses et des « rèves » tombant des rochers droits, il avait bercé d'un rythme égal nos premières années. Nos pères y avaient puisé ce goût de l'ordre et de la mesure qu'il apportait lui-même à partager les coteaux en deux et à baigner les villes. Sa ligne décorative épousant avec précision les formes du rivage inclinait nos graveurs autant que nos peintres à la netteté du dessin.

Pas plus qu'il ne roulait en lui les teintes fortes du paysage flamand, nous n'avions en nous le sens natif des couleurs. Mais les bois qu'il arrosait plus copieusement au déclin de l'automne, ces bois aux teintes dégradées, enseignaient les vertus innombrables de la nuance.

Sur ses bords, on rêvait à la fois, et sans qu'il y eût trop d'écart entre eux, à des poèmes de Verlaine et à des églogues de Virgile. On imaginait sous les bouleaux roux et blancs dont le feuillage avait une agitation solennelle, les jeux de Daphnis et de Chloé, la nudité gracile des filles du pays latin dansant aux pipeaux de Tityre :

« *Formosi pecoris custos formosior ipse.* »

Ainsi le fleuve, pour peu que l'on y prît garde, montrait ces qualités fondamentales du génie latin tissé d'harmonie et de lumière, que nous nous évertuions à chercher dans la confrontation des textes et l'examen des arts. Ces vertus étaient là parmi les eaux tranquilles qui les portaient en elles comme elles portaient la clarté du soleil ou des étoiles ou encore l'ombre légère des collines inclinées.

Or, il arriva que les citadins méconnurent l'esprit du fleuve. « Si les Teutons avaient ceci ! » Ils n'eurent point ceci, c'est-à-dire le fleuve, mais ils possédèrent la ville.

* * *

Si grande avait été la ville autrefois qu'on disait : « école mosane », en désignant les clochetons minuscules dont elle coiffait ses édifices et les cuivres ouvrés qui ornaient ses églises avant que Pise eût travaillé le bronze !

Suivant l'ordre roman sévère et tellement accommodé aux lignes du paysage, les clochers de Saint-Jean, de Sainte-Croix et de Saint-Barthélemy ordonnaient alors la vie des anciens quartiers. Le palais du prince-évêque, Saint-Lambert et la Violette en face du Perron rythmaient selon la mesure d'un style très net, variable en ses formes, mais équilibré, durable et plein d'harmonie, le cœur de la Cité. On y fut heureux de vivre sous la crosse, comme témoignait le dicton connu. D'opulentes écoles portaient au loin le renom de la ville, cependant que, de siècle en siècle, détournée du sol

thois qu'elle avait possédé dans le nord, elle étendait son territoire vers les cités amies de Huy et de Dinant, vers le pays du sud où sonnait l' « oïl ». Et il était remarquable précisément que cette marche conquérante eût pris, à rebours du courant du fleuve, le chemin des préférences ethniques, tandis que d'opulentes campagnes du brabançon et du limbourgeois étaient cédées sans effort.

Puis vinrent les années troubles où la libre Cité hanta les conquérants, où l'incendie et la ruine lui échurent en partage.

Il y eut sur elle, en elle, plusieurs siècles de silence, quand fut mort l'esprit des Communes, tué là, comme en Flandre, par l'inutilité des rébellions sanglantes.

Dans ses quartiers forains, les manouvriers continuaient d'agencer et de graver les armes blanches et bien qu'occupée à recueillir déjà le charbon du sol, la ville attestait par ses trente-six paroisses l'ardeur de sa prière. Les paysans des coteaux du nord mêlaient la culture de la fraise à celle de la vigne.

Alors, comme les vallées se peuplaient d'usines et que les charbonnages dressaient à flanc de coteau leur carcasse de fer et de bois, la richesse vint à la Cité. Le citadin, cet homme à l'esprit vif, à la langue alerte, dont on disait qu'il était le Parisien du nord, commença de s'épaissir le cerveau à boire de la bière allemande.

Les Teutons allaient enlaidir l'âme wallonne de la Cité et toutes les vertus latines dont les siècles et le fleuve l'avaient jalousement ornée. On vit dans ses écoles de lourds savants lui apprendre à compiler, non plus

à créer, à feuilleter des dictionnaires, à raisonner sur le chiasme ou l'allitération dans Virgile, quand il lui fallait se griser l'ouïe à la divine chanson des poèmes latins. On lui enseigna l'origine de ces légendes uniques qu'elle croyait siennes, légendes des Fils Aymon ou de Charlemagne, et on lui dit qu'elles venaient des brumes germaniques, ces poésies d'ampleur et de lumière !

Alors, quoi qu'elle se fût arrêtée de bâtir, la ville éleva partout des temples à la bière. Son ciel retentit de vocables germains : « Bierhaus », « Wintergarten », « Keller ». Elle méprisa ses artistes profondément comme des hommes étranges, égarés dans un siècle où la spéculation de l'esprit cédait aux délectations du ventre. Ils s'exilèrent. Elle les perdit pour toujours. Elle négligea dans un même temps l'art de la danse et du chant qui faisait d'elle autrefois le réjouissement lui-même. Sa musique, dont les Français écrivaient au siècle dix-huitième qu'en Italie seulement on trouvait artistes comparables, s'abêtit dans les compositions rances de café-concert.

On ne connut plus, au printemps, quand les paroisses étaient en fête, la théorie des filles en robes courtes et des garçons légers « cramignonnant » au rythme cadencé des chansons patoises et quand la ville dut sauver du désastre ses vieux tableaux de musée qui s'effritaient, elle les livra à des barbouilleurs d'outre-Rhin qui les salirent pour toujours. Si bien donc, ô Cité, qu'en se mirant dans ton fleuve, on n'y reconnaissait plus ton âme. On doutait même si tu en avais une encore.

Si pourtant ! je veux te rendre cette justice que tu

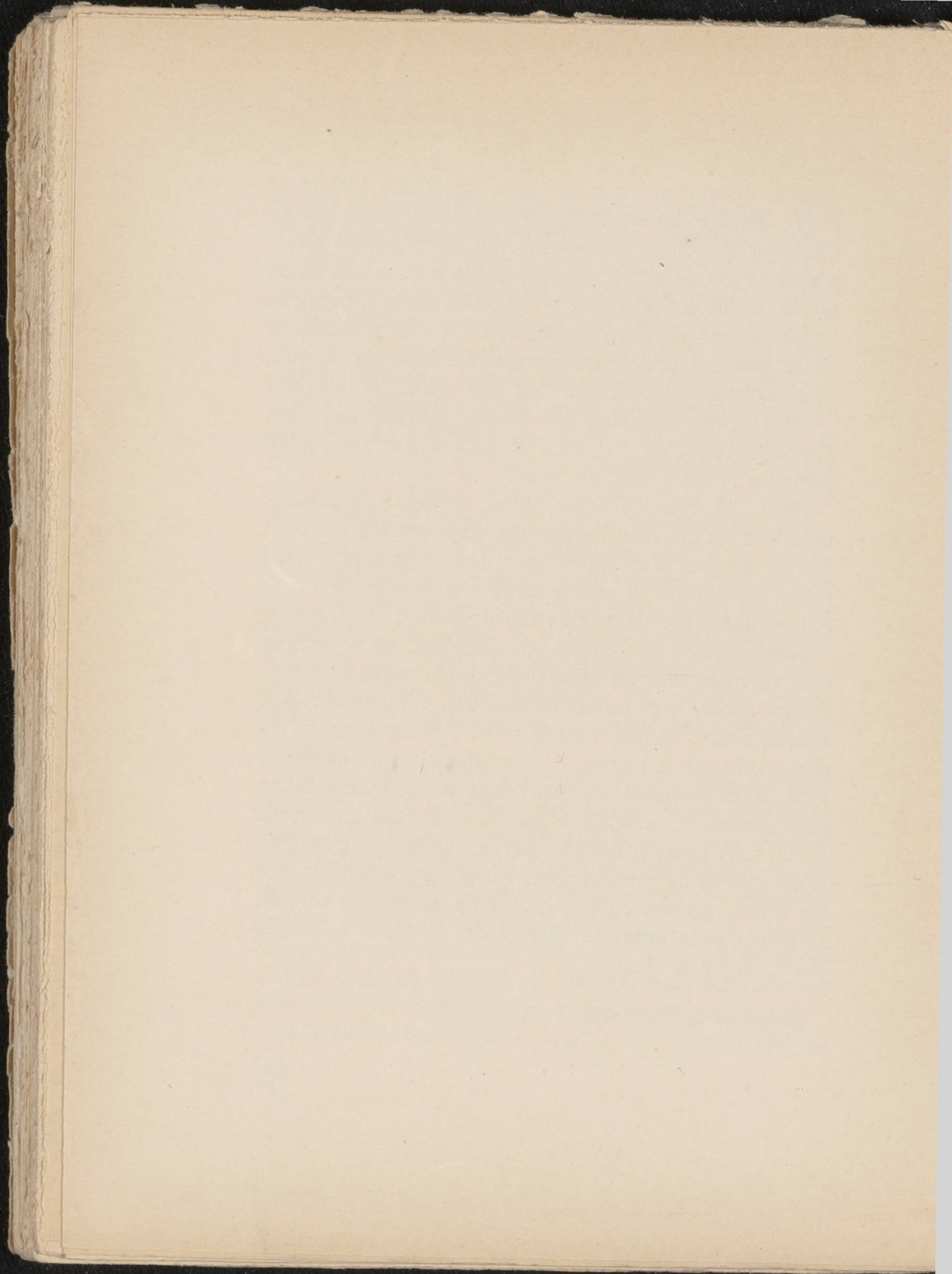
gardais pour nos jours ton âme guerrière, intacte et droite comme tes bouleaux. Tu t'es souvenue que tu avais quelque chose à défendre : ton sol ; quelque chose à aimer : ton fleuve latin, symbole de ton histoire et de ta vie. Il eût été si simple de prendre garde à ce qu'ils t'enseignaient de vertu romane, de vertu mesurée et claire que nul peuple au monde n'a dépassée et qu'il faut jalousement défendre une fois qu'on la possède.

On raisonne sur bien des choses. On apprend dans l'histoire ce qu'on fut, mais il ne s'ensuit pas qu'on demeure fidèle à tant de passé.

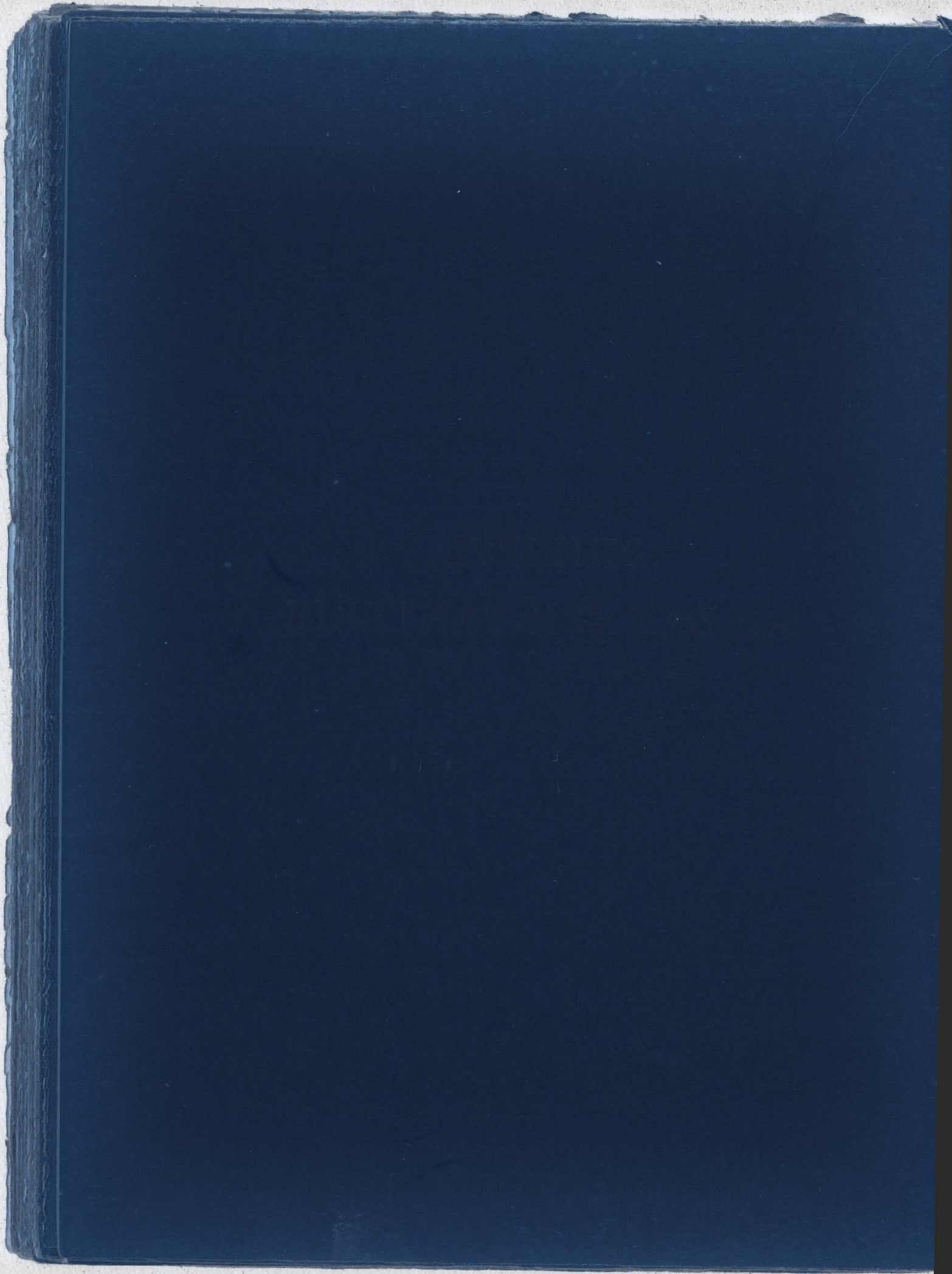
Fière de son opulence, plus orgueilleuse d'avoir remplacé les chevaux de ses tramways par les tractions électriques que d'un monument, dont depuis plus d'un siècle elle n'avait pu rehausser ses arts, la ville ne voyait pas comment elle s'écartait du droit chemin des ancêtres.

Nous disions ce jour-là, contemplant sa splendeur mirée dans les flots du fleuve : « Béotie » ! et nous secouions de nos habits la poussière de la route. C'est qu'il fallait choisir alors : le fleuve ou la ville. Écoutant contre tes coteaux battre et monter la mer allemande, nous étions sûrs, ô Cité, qu'elle te couvrirait un jour. Le fleuve seul devant toi montait la garde et il était angoissant de te voir, la nuit, dormir derrière ce rempart unique. C'est que tu ne prenais point garde au sens visible que les choses portent en elles. Dieu ne donne pas en vain le fleuve pour orner la ville et des hommes à la ville pour garder le fleuve.

Mai-juillet 1917. Au front.



PHILIPPE,
SOLDAT D'INFANTERIE



« Quand, plus tard, à côté de l'historien penché sur les annales militaires de l'époque, le psychologue tentera l'analyse non pas de ce qui fut l'âme collective et glorieuse d'une armée, mais de l'âme simple et douloureuse du soldat, il restera stupéfait de ce que l'épopée vécue ait à peine effleuré cette âme. Il prévoyait, il exigeait, en fonction de l'ampleur, de l'atrocité, de la longueur de la lutte, des cœurs de héros pour tous ces hommes mêlés dans la bataille. Il n'a trouvé que des cœurs humains un peu plus grands, un peu plus tristes qu'autrefois, rien d'autre. Qu'il ne s'étonne pas outre mesure.

Aux heures paisibles qui succédaient à la bataille, quand ils cessaient pour un temps de monter la garde aux tranchées, tous ces hommes cherchaient à rassembler leurs pensées diffuses, à ressusciter les sentiments anciens de l'amour et de l'amitié, par conséquent de la tristesse et de la joie. Ils reconstituaient avec peine leur individualité sacrifiée à l'héroïque collectivité de l'armée... Et les mois se passèrent ainsi, et toute leur vie n'ayant pas été du seul soldat, ils recommencèrent l'apprentissage des communes douleurs humaines. Celles-ci les touchèrent davantage et les marquèrent plus profondément qu'autrefois, à raison même de la solitude où ils retournaient après avoir repris contact avec la

douce vie soit au cantonnement, soit dans quelque parcimonieuse permission.

Pouvaient-ils, au reste, détacher leurs yeux des êtres aimés, demeurés là-bas, de l'autre côté des baïonnettes allemandes, sur la terre de l'esclavage et de la faim? Ceci non plus n'a pas aidé à leur reconforter le cœur.

Au surplus, y a-t-il douleur plus cuisante et plus profonde que l'entaille d'une baïonnette, la déchirure béante d'une balle ou la brisure que fait un obus? La souffrance physique est passagère, à moins que dépassant nos forces elle nous plonge dans le rêve de la mort, par quoi le problème se trouve tout à coup résolu. L'exil et la solitude pèsent davantage sur les épaules du soldat. A mesure que se prolonge la guerre, gens et choses se renferment en soi, montrent des visages moins accueillants, presque hostiles. Souvent l'amitié se dérobe et l'amour se refuse à celui qui passe et dont la vie n'est pas plus certaine que les ciels sereins en décembre.»

* * *

Ainsi parlait Philippe, soldat d'infanterie, tandis que je l'écoutais, sur la route où nous nous étions croisés. Il ajoutait : « Que je vienne, par période, entre deux tours de garde aux tranchées, demander à la vie ce que réclame ma jeunesse : foyer clair, amitié paisible, amour surtout, on m'en veut presque, tant il semble naturel aujourd'hui que je reste face à la mort, sans bouger. »

Le soir nous enveloppait d'ombre. La cigarette de Philippe piquait la nuit, par moments, d'un point rouge. Des lueurs brutales tachaient le ciel du côté d'Ypres

et de Dixmude et le vent nous apportait dans son tumulte le beuglement des canons lourds.

Je revois cette scène du dernier automne, si simple et tragique, maintenant que, dépositaire des cahiers de mon ami, je vais essayer d'en dégager la pensée forte et l'art subtil.

N'attendez pas que je le peigne au physique. Ces détails intéressent médiocrement. Mon ambition est ailleurs et ne veut s'attacher qu'à la psychologie d'un soldat qui vécut la guerre, non pas ici ou ailleurs dans quelque emploi commode qui confère le droit de porter l'uniforme et dispense d'en courir les dangers, mais à sa place, dans le rang.

J'ai connu mon ami à la veille des premiers combats, dans cette fièvre d'indignation qui nous a mis debout devant la frontière franchie et l'Allemagne en marche. La lutte nous tenait alors tout entiers, corps et âmes. On se battait le jour, on se battait la nuit. Vingt fois nous avons vu plier sous nos coups la ligne des tirailleurs allemands. Vingt fois la supériorité du matériel et du nombre ont eu raison de notre volonté de vaincre.

Rêves des temps anciens, parents qu'on chérissait, clair foyer du logis auprès duquel on aimait s'asseoir et vous, dolents et calmes visages des bien-aimées, combien vous nous apparaissiez lointains, presque invisibles dans l'aube et le crépuscule de ces jours où notre sang coulait ! Pourtant les chères images du passé, inclinées sur notre âme, s'avivaient parfois, éclairées d'un brusque souvenir, comme s'illumine tout à coup l'ombre d'un sous-bois quand le touche l'éclatant soleil.

Ecoutez ce qu'en dit Philippe :

8 octobre 1914.

« Ce même soir nous avons occupé au sud d'Hoboken un bois de courtes futaies. La nuit tombe. Sous les arbres planent des ombres bleues qui s'inclinent doucement vers nous. Dans le lointain se meurt un bruit de fusillade et de canon. Derrière nous les gros obus tombent toujours sur la métropole et quelqu'un de nos forts répond avec un bruit puéril de fusil à bouchon qui saute. Les Anglais (nous l'apprenons en ce moment) battent en retraite et nous devons suivre, abandonner la ville.

C'est alors que nous avons repris le chemin d'Anvers par Kiel. A notre gauche, les tanks à pétrole continuent à brûler. L'air se charge d'une forte odeur de réchaud qui charbonne. De lourdes fumées cachent les luisantes étoiles et la claire lune chère à Daphné. Des étincelles crépitent au-dessus des flammes à une hauteur étonnante. On dirait un fleuve de feu qui coule à travers le ciel et que le vent chasse.

Nous approchons des remparts. Les obus éclatent plus près de nous, mais espacés et peu dangereux. Les rues sont désertes. Je songe à la chute de Troie : *Venit summa dies et ineluctabile tempus*. C'est ma patrie qui râle et demande grâce sous la pluie de feu, de mitraille et d'obus.

Qu'est-ce qui reste encore de pitié en moi? J'ai parcouru des villages où se consumaient sous les cendres toutes grises les dernières maisons. J'ai vu sur toutes

les routes la lente, indécise et souffrante procession des fugitifs.

Maintenant, c'est Anvers qui flambe et se détruit. Je ne trouve plus dans mon cœur vide une pitié nouvelle. A bout de forces, je deviens incapable de sentir encore. Je regarde. J'emplis mes yeux de cette vision d'épouvante et je marche, à ma place, dans mon rang, aspirant à ma pipe une chaude fumée que je ne distingue pas dans la nuit.

Comment puis-je à présent rassembler mes pensées ?

Nous traversons la grande ville obscure, en silence et en ordre, retenant notre haleine... De-ci de-là, un soupirail laisse filtrer sur le pavé morne une clarté très pâle. Les habitants ont fui dans les caves. Quelques-uns battent le pavé devant leur porte. Parfois on trébuche sur des éboulis, on se montre des trous profonds dans les murailles.

De temps en temps, on distingue une maison, un monument qui flambe et qui jette, comme une torche, des flammes noires et des étincelles. Le vent balaye le ciel. Quelques obus sifflent encore et se dispersent dans le fracas des murs éboulés.

Nous voici sur les bords de l'Escaut. On le devine à la brise marine et à l'air salin qu'on hume. Par échappées on entrevoit le fleuve, un brouillard épais et si large qu'on ne distingue plus rien au delà. Sa présence impressionne comme celle d'une divinité. Le silence se fait plus têtue dans les rangs. On fait halte sur les quais encombrés déjà de troupes, de fugitifs, de voitures,

cependant que les obus éclatent sur la ville comme de gros pétards.

Minuit.

Nous traversons l'Escaut sur un pont solide à la place même où voyageaient les transbordeurs. Ce lieu trop bien repéré nous inquiète. Nous attendons l'obus qui fera craquer le pont aussi facilement qu'un enfant brise une flèche. Rien. Nous passons en rangs serrés. Derrière nous, la tour aigüe de Notre-Dame crève l'ombre et s'illumine d'un rayon de lune. La dentelle de pierre se détache sur le ciel et l'on dirait de lourdes fleurs nocturnes écloses sur un arbre étrange.

Voici le fleuve sous nos pieds. L'eau coule avec un remous tranquille, symbole du temps qui marche et nous porte. A gauche, au loin, disposés sur le rivage qui tourne et fuit dans la direction des Flandres, les tanks à pétrole continuent à brûler. Le ciel est rouge comme le plafond d'une forge, l'eau promène des reflets de sang. Nous avançons, très rapides. A droite, c'est le fleuve immense qui descend entre des lumières papillotantes éclairant les quais.

Tout est silence en moi. Mon cœur bat, très faible. Je marche. Je suis des yeux les eaux molles qui se traînent sous le brouillard et qui finissent par se mêler à lui, loin, très loin, dans un horizon de brumes où mon rêve les rejoint et se perd avec elles.

Là-bas, ce sont « les Orlandes », comme disent les vieilles chroniques, les Orlandes délicieuses, pays des canaux et des gens paisibles. Sur cette terre qu'on devine derrière le brouillard et les reflets d'incendie, le vent

tourne des moulins légers et coquets, on fume des cigares blonds et parfumés en attendant que le thé tiédisse dans des porcelaines fragiles comme des ailes...

Nous voilà passés. Nous voilà dans le brouillard, à notre tour, dans le silence et la nuit. Nous marchons vite ».

9 octobre 1914.

« Nous marchons encore et voici l'aube. La route nous apparaît, monotone, avec ses grands arbres dont les cimes sont encore ouatées de brumes légères. Nous sommes arrêtés à chaque pas. Des centaines de fugitifs dorment le long des fossés pleins d'herbe et de bruine. Ils emportent dans quelques lourds paquets le meilleur de leur garde-robe paysanne. Des troupeaux massifs écrasent le sol d'un pas sonore. On crie à gauche, à droite. Les canons fracassent le pavé. Les essieux grincent. Les chevaux hennissent dans la première clarté du jour. Les fantassins vont toujours de leur petit pas rapide, mais lassé et qui a l'air d'un piston de machine à bout de souffle. Beaucoup s'asseyent au bord du chemin. On ne les reverra plus. L'ennemi nous talonne. Cependant, quelques obus franchissent l'Escaut, ici tout rouge encore, et viennent s'effondrer dans des flaques d'eau boueuse avec un bruit mou de fusée qui rate. Peu à peu, la marche se fait douloureuse et plus lente. Les rangs se vident et le nombre des traînants augmente. Je me comporte bien. Ces routes toutes plates semblent porter les pieds. Le sac seulement pèse sur mes épaules.

Je dors debout, surtout à présent que le soleil a troué la brume et qu'il m'inonde d'une lumière chaude et douce comme un jeune vin. Mes pensées en sont comme un peu grises. Elles dansent dans ma cervelle. Ce n'est rien. C'est un effet de la fatigue et de la faim...

Pourtant on nous arrête à Moerbeck. Nous sommes passés à travers des villages encombrés dont les noms bizarres et rudes à une langue wallonne ne se sont pas installés dans ma mémoire.

Moerbeck! On aura du pain! Du pain! Il faut en avoir été privé plusieurs jours de suite pour comprendre la magie de ce mot franc, sonore, presque nutritif à lui seul. Nous aurons du pain! du pain blanc!

Voilà bien notre veine! On crie : Aux armes! On reforme les rangs ; on repart en vitesse cependant que les petits pains qu'on retire du four parfument l'air d'une bonne odeur à manger... Il était temps. La queue de notre colonne dépasse Moerbeck à peine que les obus allemands commencent à tomber. On les laisse faire. Nous marchons, nous marchons. Le bruit du canon s'éloigne. On s'aperçoit alors qu'il y a vingt-quatre heures qu'on marche et on se retrouve des jambes de guimauve.

Au crépuscule, nous atteignons les premiers sables poldériens. La plaine s'ouvre, plus nette, coupée de rangs d'arbres et de petites maisons au toit rouge. Les pieds s'enfoncent dans le sable. De-ci de-là, une maigre pâture sur laquelle se penche et rit un dernier jeu de soleil. Voici dans le lointain Selzaete, dernier village de ma Patrie.

Selzaete est un gros bourg sur le canal Gand-Terneuzen. On y sent à la fois un air saturé d'eau, de silence et de douceur. Quelques péniches amarrées ont l'air de ne plus vouloir partir. Nous franchissons le canal. La nuit est tout à fait venue. C'est une nuit miraculeuse pleine d'étoiles d'argent. La rive belge du canal fuit dans une ombre épaisse, derrière Selzaete. A notre droite, les premières maisons de Hollande sont illuminées. Les eaux reflètent des lueurs qui tremblent et qui s'en vont loin, très loin, du côté d'où il semble que nous vienne la voix de la mer aux flots nombreux. Elles nous disent, les bonnes maisons de la Hollande : « Par ici règne encore la paix bienheureuse. Tous les clochers sonnent encore dans le silence et la douceur. Les moulins de chez nous ne restent pas inertes, les ailes fracassées, comme de grands infirmes. Nos canaux ne roulent point du sang dans leurs eaux vertes... »

Mais moi, écoutant ces paroles, je songe à la Patrie, à ma mère douloureuse et je chasse de moi les sons perfides.

Nous marchons toujours.

« A quoi bon ? reprennent les lumières des bonnes maisons de Hollande. Tout est fini ! L'armée doit se rendre un jour ou l'autre. A quoi bon s'obstiner ? » Puis les maisons se transforment derrière le rideau de leurs lumières. Voici qu'elles ressemblent à ma demeure. La rivière fait sur les cailloux sa musique trébuchante.

L'odeur des foins coupés enivre tout l'air dont j'emplis mes poumons. Me voilà près de mon amie et je

l'embrasse sur ses tresses noires, aussi noires que le charbon de chez nous...

Ah fi ! Petites maisons de Hollande, quel mauvais tour vous me jouez ! Réveille-t-on les baisers morts ? Laissez, je retrouverai mon amie sans entrer chez vous et sans goûter à vos pains d'épices.

C'est pourquoi j'ai dormi cette nuit encore en Belgique, sur le pavé de Selzaete. »

* * *

Et le soldat continua de servir. Servir ! C'est-à-dire rester à sa place, dans son rang, porter le sac et le fusil, marcher sans halte et se battre sans fin, traverser les dernières provinces et se reformer ensuite dans les sables et les plaines humides de la Flandre, creuser des tranchées et des tranchées encore.... Servir ! C'est-à-dire obéir aux chefs, s'anéantir, n'être plus rien que cette chose manœuvrée qu'on va tout à l'heure lancer sur l'Yser, face aux bataillons allemands.

Servir ! C'est toute cette armée de soldats en loques, d'officiers en lambeaux, dont quelques-uns n'ont pas encore quitté le sac et le fusil. Servir, enfin, c'est toute cette cohue en retraite, sans canons et sans vivres, qui se retourne à l'appel du Roi et qui triomphe pour ne pas mourir !

Qui n'a pas vécu cette heure de notre histoire n'a pas connu le sens de la guerre.

Et quand l'ennemi se fut arrêté devant nous, l'hiver accueillit l'armée, l'hiver inhospitalier avec ses brumes et sa pluie, sa neige et ses boues profondes. On se

compta dans les rangs. Les bataillons avaient fondu. Des semaines s'écoulèrent pendant lesquelles, à l'abri des inondations tendues et de ceux qui tenaient toujours le fleuve, la résurrection de l'armée se fit.

Alors les premières feuilles parurent à la cime des arbres, signe auquel on reconnut le printemps. Quels espoirs et quels regrets tout ensemble ce réveil des choses n'évoqua-t-il pas dans l'âme de Philippe ! Je l'écoute me les dire à mi-voix, un matin de semaine pascale, comme nous venions précisément de parler de la Wallonie :

Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, I, 6).

Philippe tenait à la vie qui est bonne comme le pain et le vin. Les forces de sa jeunesse, échappées miraculeusement à la mort, s'accrochaient aux images de renaissance joyeuse que lui offrait le printemps.

29 mai 1915.

« Crépuscule. Un aéroplane se traîne encore dans le ciel comme lassé d'une course trop longue. Des oiseaux chantent sur les saules rasés qui fuient jusqu'à l'horizon. Un vent très doux flotte dans l'air et sur les herbes. Les canons blottis derrière les haies fleuries ont fait silence à leur tour. La guerre ! Non pas. Une lassitude qui naît des choses échappées au baiser tenace et rouge du soleil, et qui flotte dans l'air à travers le feuillage,

qui pénètre les cœurs et les membres, un souffle très doux et parfumé de la bonne odeur des foins et des trèfles, qui palpite sur toute chose et commande une trêve à la mort. Quelques paysans courbés jusqu'au sol sarclent encore les mauvaises herbes lourdes de graines.

Ah ! la Vie ! Dieu, qu'elle est bonne à cueillir sur les lèvres minces de la mort ! Ce n'est rien : un peu de vent qui remue les feuilles légères, un pavot qui pousse une crête de coq rouge par-dessus les tranchées, des lilas qui meurent, un oiseau qui chante, ce n'est rien et c'est la vie que nous buvons, que nous retenons en nous comme un souffle immortel qui doit tuer la mort. Vingt ans, vingt-cinq ans, est-ce qu'on imagine à cet âge qu'on regarde les pavots rouges pour la dernière fois ? »

* * *

Et pourtant, sa pensée ne cessait de mêler à son désir de vivre, la douce et lancinante mélancolie d'un beau rêve d'amour devenu lointain, si lointain qu'il semblait une de ces brumes légères apparues au-dessus des eaux, que le vent balance et porte sur l'horizon des plaines.

Tu peux hurler de rouge ou de rose, hurler blanc....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, I, 5).

* * *

Certes, la mélancolie de Philippe se fût arrêtée à ses regrets lyriques du passé si la guerre en se prolongeant n'avait singulièrement augmenté l'amertume de son âme. La présence invisible du malheur l'inquiétait

comme une obsession. Pour échapper à son étreinte, il méditait de se réfugier dans un travail d'art, de lui demander avec la force d'occuper ses pensées et son rêve, les moyens d'une évasion qu'il sentait de jour en jour plus nécessaire et d'atteindre ainsi, suivant la maxime de Lucien Christophe, « le triomphe de soi-même sur soi-même, attesté par le droit de soudain tourner le dos à nos préoccupations les plus constantes, la maîtrise de soi enfin, la prise de possession de soi à une heure où il faut y voir le signe éclatant d'une victoire de nos clartés profondes sur nos ténèbres profondes... »

De cette époque un peu fiévreuse où je l'ai connu préoccupé, actif et cependant distrait, datent les premiers chapitres d'un roman biographique qu'il n'acheva point, arrêté qu'il fut sur une vision douloureuse de sa vie ancienne.

« Il arriva qu'il perdit sa mère.... »

(PHILIPPE, chap. IV).

* * *

Le roman, je l'ai dit, ne fut pas achevé. Il m'en donna toutes sortes de raisons excellentes dont cependant il me tut la meilleure, à savoir que cette résurrection du passé l'avait précisément ramené à ce point de départ qu'il voulait fuir : l'angoisse de l'heure et l'amertume de la vie. Il observait autour de lui la désaffection grandissante des gens et des choses à mesure que l'état de souffrance paraissait davantage comme naturel au soldat. Ce qui jetait en son âme le trouble et l'angoisse, ce n'était

ni les sommeils dans une grange sur la paille étalée, ni les travaux de nuit, ni la garde aux tranchées, ni la présence de la mort aux ailes invisibles ; non, rien de ces douleurs physiques ne le tourmentait, ne l'inquiétait. On se refait de tant de fatigues et l'on échappe à tant de dangers. Mais il allait seul, le long des routes comme un exilé, il allait seul appelant de toutes les forces de son désespoir les êtres aimés que, depuis trois années, il n'avait pas revus, les collines ondulées du pays wallon, les forêts rousses où s'attarde l'automne, et les chansons patoises qui sonnaient clair et doux à son oreille.

Quand il regardait autour de lui, il voyait ces villages groupés sur la plaine, ces villages où il n'avait aucun foyer qui fût à lui, où personne n'attendait sa venue, ne s'inquiétait de lui, où personne ne l'aimait. Il lui semblait que le monde entier lui fût devenu hostile.

Il se disait à lui-même ces paroles d'amertume :

Lorsque tu recevras des lettres de l'absente....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, II, 9).

Et cette parabole de douleur qu'il avait écrite en songeant aux vers de Banville :

« Aux pauvres gens tout est peine et misère. »

N'entre pas au village aujourd'hui, c'est dimanche....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, II, 8).

Puis enfin, dans un sursaut de révolte contre la souffrance, il essayait de se réfugier dans le stoïcisme et de se confier à l'oubli :

Ecoute autour de nous mourir les vents du soir...

(LE JARDIN SANS SOLEIL, II, 11).

* * *

Ce dernier automne qu'il passa parmi nous fut une épreuve très rude pour lui. Les arbres qui se dépouillaient le long des routes et dans les vergers, les feuilles rousses entassées sur les chemins parmi la boue et l'eau, les matins frileux de septembre et les soirs de pleine lune où le froid déjà mordait jusqu'aux os, tout ce spectacle annonciateur de l'hiver, du quatrième hiver qu'on allait passer là, semblait peser sur lui tout entier.

Il en avait comme une peur physique grandissante qu'on retrouve dans ses derniers vers :

Ah! dites-moi comme on récite....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 1).

Une maison charitable l'accueillit cependant :

J'ai pris dans l'ombre un escabeau....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 2).

Ce rêve douloureux qu'il portait comme une croix trop lourde, ce breuvage amer de l'amour dont il avait voulu se désaltérer, comme il eût voulu les écarter de cet ami rencontré sur sa route!

Ami si bienfaisant qui me plains et qui m'accueilles....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 3).

* * *

Pour lui la récolte était faite. Il n'avait engrangé que l'amertume d'un bonheur détruit... et je me demande parfois si l'on songe à ces ruines morales accumulées ?

Nos campagnes devenues comme de vastes charniers ou des terres en friches, nos clochers que l'incendie a mordus, les beffrois d'orgueil dressés par nos ancêtres au cœur même des cités que les canons ont démolis pierre par pierre, nos villes enfin saccagées et détruites, tous ces fruits du travail de l'homme paraîtront encore et s'épanouiront, et demain, demain, cette race qui a défendu son honneur et lutté des années entières, qui a voulu et réalisé cette victoire sans laquelle il n'est pas de paix possible, cette race de soldats et de travailleurs têtus aura tôt fait de reconstruire ses temples et d'ensemencer ses terres.

Mais vous, bonheurs anciens, rêves d'étude et d'art, travaux abandonnés, calmes amours qui remplissiez la vie, que serez-vous devenus ? La matière qu'on mutile se répare, mais l'âme qui a trop souffert ne connaît plus la joie.

Et Philippe se révoltait à cette pensée :

Entre les foins poussés la route semble verte....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 4).

Au reste, s'il se désolait ainsi, n'était-ce point surtout pour avoir mis trop d'orgueil autrefois dans son rêve d'artiste et d'amant, et trop d'orgueil encore aujourd'hui dans sa douleur de vivre ?

N'attends plus qu'on vienne ce soir....

(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 5).

Comprenant enfin que, mieux qu'à la révolte, il convenait de se fier à la sagesse tardive de la patience et de la résignation, revenant avec moins d'orgueil à son désir d'oubli, il écrivait ce dernier poème :

Si le sort t'a marqué l'épaule de son signe....

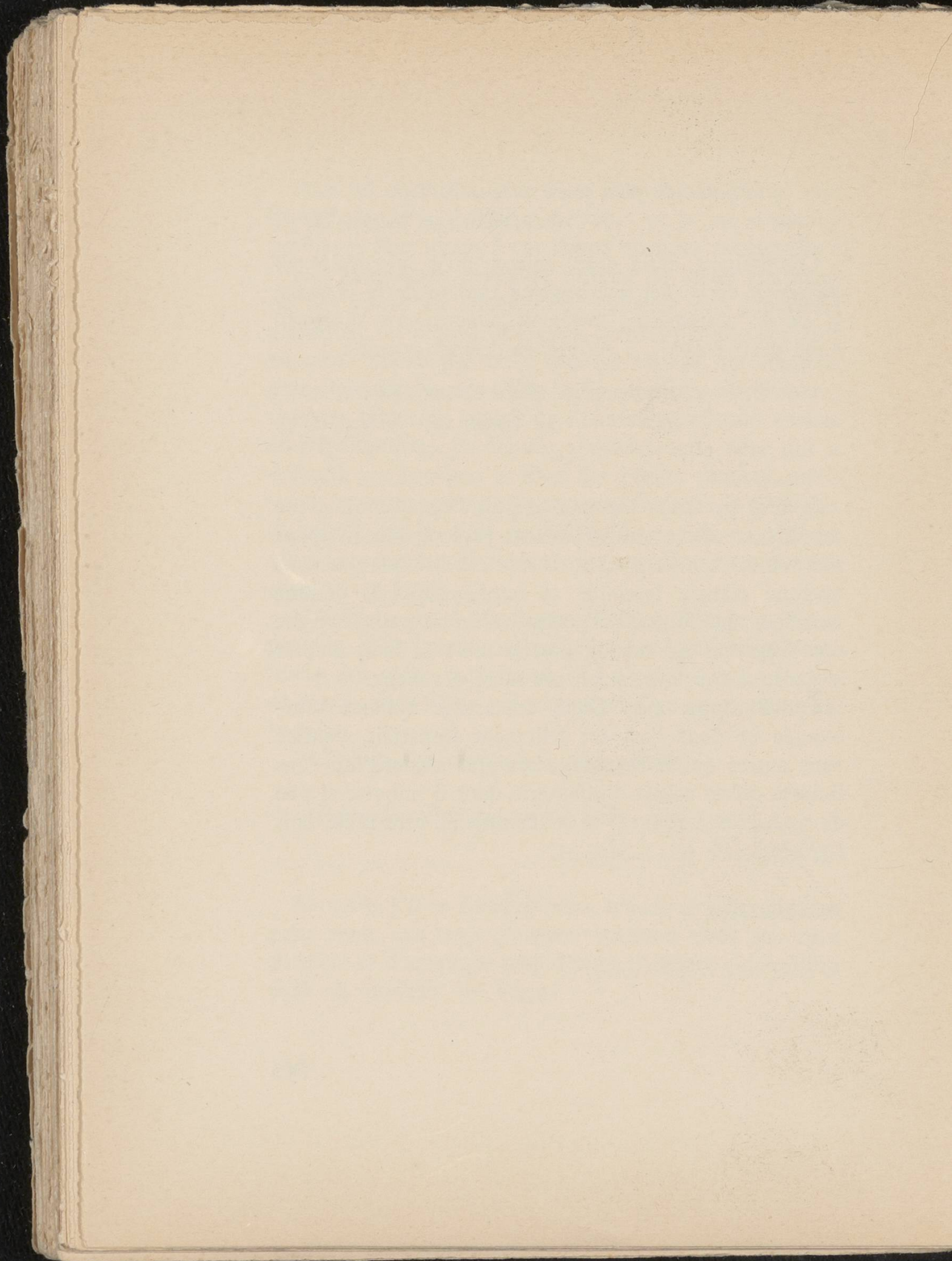
(LE JARDIN SANS SOLEIL, III, 8).

* * *

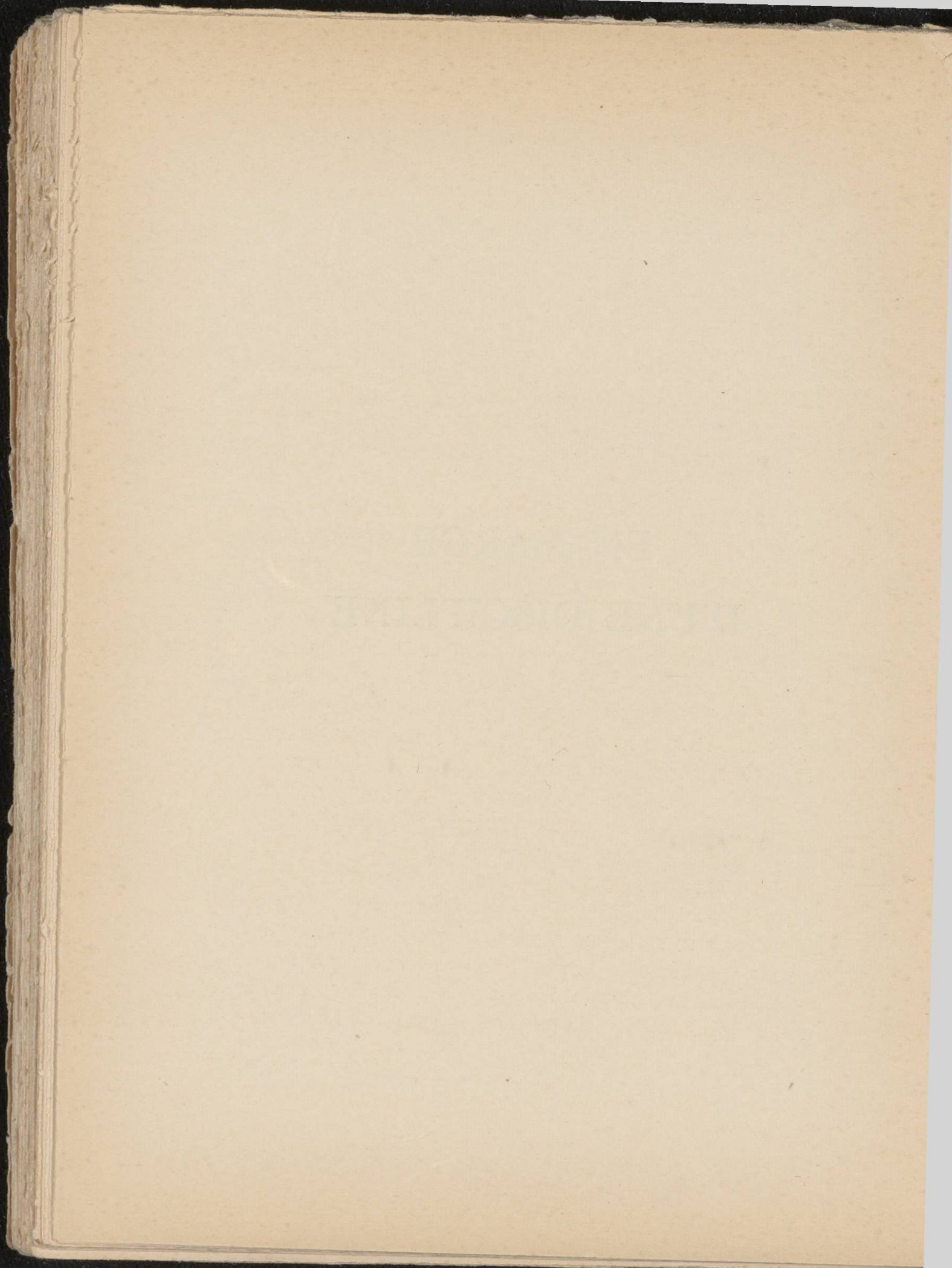
Je n'ai pas revu Philippe depuis l'époque où il me confia ses notes et ses abondants papiers. Ne dissipons pas l'ombre qui l'accueillit. Il s'en est allé non pas dans quelque planète lointaine et lumineuse, mais comme tous ceux que le poids d'un fusil n'écrase point, comme tous ceux qui aiment regarder la mort en face, monter la garde, à son tour, sur le sol sacré des aïeux.

Car Philippe, mon Dieu, cet artiste à l'âme tourmentée et dont l'art est tellement imparfait, comme vous autres qui m'écoutez, n'est plus aujourd'hui dans la lutte qu'un soldat d'infanterie dont il importe si peu de connaître le nom : il en est comme lui cent mille dans l'armée !

Décembre 1917.



EN MARGE
D'UNE DISCIPLINE



*« Le travail est là tel que, transmis
par la hiérarchie, il reste à accomplir dans
la limite des instructions supérieures. »*

Ernest PSICHARI.

Il nous convient assez que ce texte nous définisse. Riche de sens et de sagesse, plus riche encore du sang dont depuis quatre années tant d'écrivains l'ont couvert, il dit mieux que toute autre formule la pleine signification de l'art qui ne peut s'élever du néant mais qui doit pour s'asseoir solidement sur le sol et se dresser dans un ciel de lumière, s'inspirer des « instructions supérieures » qui sont au total les traditions de la race. Il y a eu depuis un siècle un tel déplacement des valeurs, une confusion telle des principes essentiels à l'esthétique, que les arts s'en sont trouvés comme appauvris et diminués. L'absence de toute discipline, et nous prions qu'on veuille prendre ce terme au sens exact de « règle de subordination et de bon ordre », a permis l'introduction dans la littérature des conceptions les plus invraisemblables et les plus éloignées d'une humanité normale. Quant à la langue elle-même dont chez nous, plus qu'ailleurs, on affirme le mépris le plus sot, chacun se la voulant tailler à son aune y a introduit ses bar-

barismes et ses néologismes, dans un fol orgueil d'innover qui cache mal une paresse d'apprendre ou une totale incompréhension du génie français. L'emphase romantique et tout ce bruit d'antithèses dont on crut un instant qu'il était la puissance et la grandeur, la puérité du symbolisme et ce mélange d'images et de vocables, de couleurs et de sons dont il prétendit souvent tirer la grâce et la beauté, tout cela ne nous a point satisfaits. Par ces deux canaux le germanisme a coulé dans l'intelligence française lui donnant le goût déréglé de la sensibilité morbide, du vague, du mystère. Ce n'est pas que ces choses n'aient leur prix. Elles constituent des éléments d'art appréciables. Mais telles quelles il ne fallait pas s'en contenter. Les rapporter au clair génie français, se les assimiler « en sang et nourriture » suivant la forte expression de Joachim du Bellay, eût été précisément ce travail suivant des « instructions supérieures » dont parlait Psichari. A rebours de cette méthode, de délicats et rares écrivains, que ce soit Mallarmé ou Van Lerberghe, tout pénétrés d'un art qui courait aux antipodes de la tradition française, se laissèrent vaincre et pour tout dire frapper d'impuissance et dépouiller de tout génie vraiment créateur.

A ceux qui s'étonneraient de nous entendre parler comme du nôtre du patrimoine esthétique de la France, nous dirons tout court qu'étant Wallons, nous ne connaissons de tradition propre en littérature et en art que celle qui nous est commune avec le grand pays où sonne clair le parler d'oïl. Cependant, aux confins de la Germanie et de la Latinité, plus spécialement de la latinité

française, nous avons besoin d'une défense opiniâtre et quotidienne, d'une surveillance jamais relâchée sur nous-mêmes, afin de conserver intacts en nous la langue et la pensée de notre race, suivant une tradition qui nous fit donner à la France, Watteau et Félicien Rops, Roland de Lassus, Grétry et César Franck, l'auteur d'« Aucassin et Nicolette », Froissart, le chroniqueur. Nous ne nous reconnaissons pas dans la plupart des livres écrits ces dernières années en Belgique et durant la guerre, où la brutalité de l'évocation s'essaye à donner l'illusion de la puissance, où la langue se complique de vocables inconnus, vides de sens, où les images s'accumulent et s'embrouillent. On a voulu justifier cette manière par la prétention de nous constituer une langue française qui fût belge et une conception littéraire qui fût nationale. Efforts tenaces que Verhaeren lui-même, dont on tirait prétexte, ne parvint à faire aboutir que dans le sens très précis et très marqué d'un art essentiellement flamand, aux extrêmes de notre sensibilité et de notre intelligence, tant il est vrai que nous suivons en Belgique des voies différentes suivant que nous sommes fils de la Flandre ou de la Wallonie.

Qu'on veuille prendre garde que cette affirmation n'atteint en quoi que ce soit l'amour que nous portons à notre Patrie, à une Patrie que nous servons les armes à la main depuis les premiers jours de la guerre et pour laquelle plusieurs d'entre nous ont déjà vu couler leur sang. On nous excusera d'attester ici ce que nous pourrions appeler nos « états de service », mais il est indis-

pensable d'assurer chacun que les écrivains de cette revue ⁽¹⁾ n'ont pas manqué à leur devoir de soldats.

Bien plus ; en tant que Belges, et parce que nous croyons aussi fermement à l'existence d'une Patrie constituée d'intérêts et de traditions communes à la Flandre et à la Wallonie qu'à la réalité, dans le domaine intellectuel, philosophique et artistique, d'un génie flamand et d'un génie français, nous ne pouvons pas nous désintéresser du mouvement de renaissance qui exalte aujourd'hui les lettres flamandes. Au contraire, ces lettres nous les revendiquons comme un des titres de gloire de la Belgique dont il serait criminel et ridicule de se dépouiller.

Pour nous, Wallons et Flamands de culture française (celle-ci plonge ses racines au cœur du moyen âge), venus des limites opposées de l'art, nous nous sommes accordés dans le besoin nécessaire de la tradition et de la hiérarchie pour sortir du désordre où notre littérature achoppa. Sans rien abdiquer de ce que nous croyons être notre personnalité, notre pensée propre, sans nous soumettre à la formule de telle ou telle école française qui eut sa splendeur et sa gloire, nous nous essayerons à développer notre œuvre suivant les « instructions supérieures » qui découlent de toute l'histoire littéraire de la France.

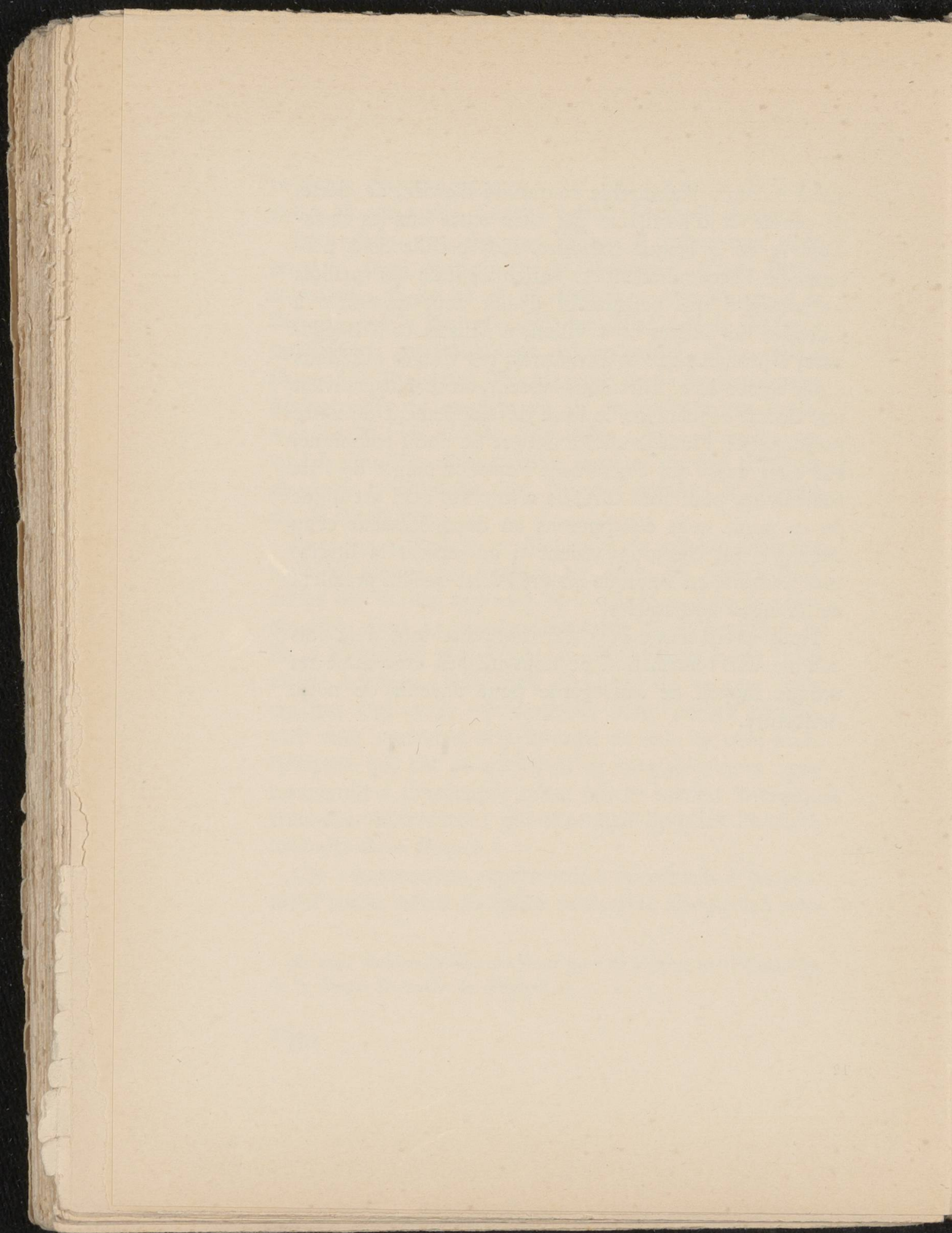
Ces « instructions supérieures » constituent à proprement parler notre discipline saisissable aisément à tout

⁽¹⁾ « *Les Cahiers publiés au front pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique.* »

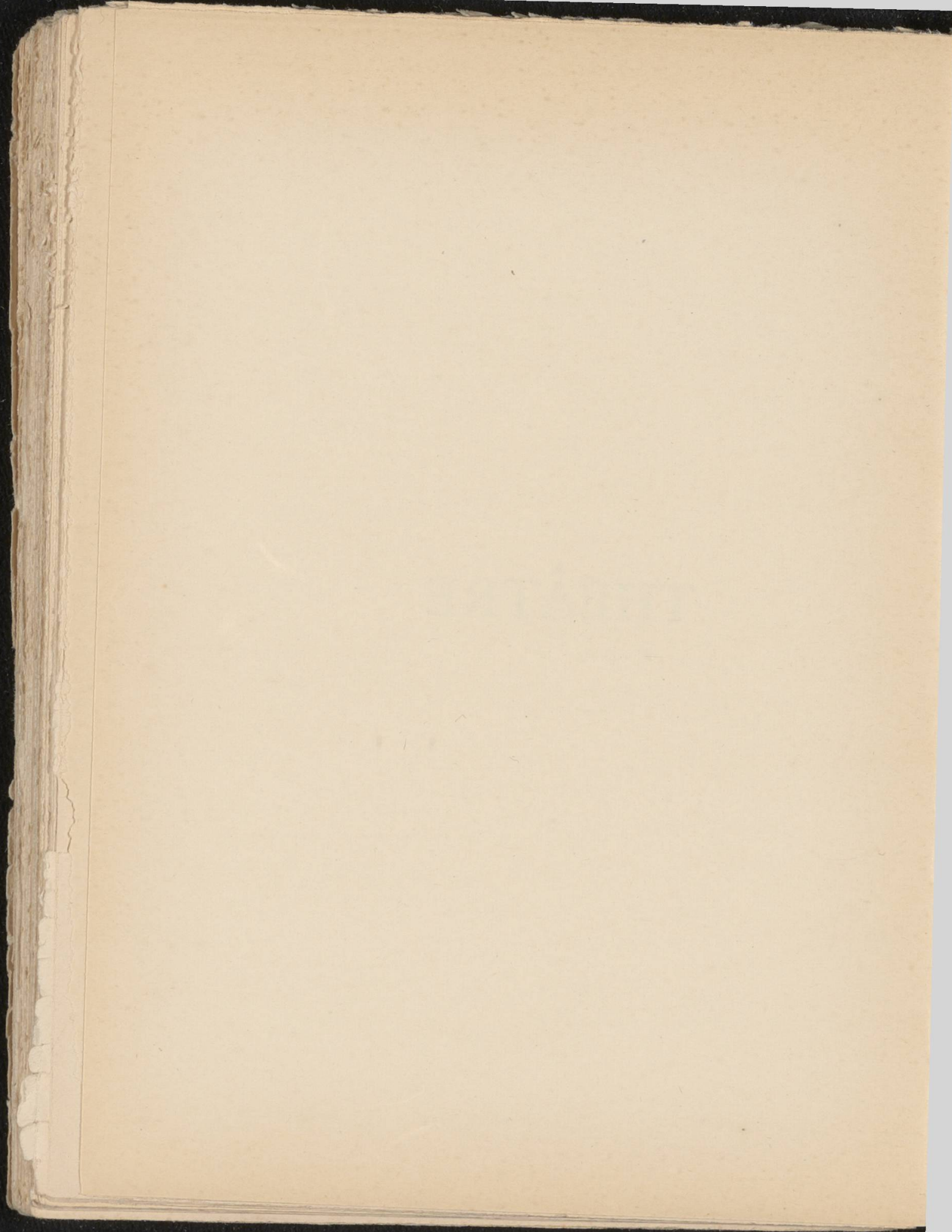
qui a reconnu l'admirable continuité d'ordre, de clarté, de pureté et d'harmonie qui relie entre eux les chefs-d'œuvre de la langue française. Nos prédilections personnelles s'accommodent et s'enrichissent de ces qualités primordiales qui permettent d'aller tout ensemble à Chrétien de Troyes et à Villon, à Musset et à Baudelaire, à Montesquieu et à Maurras, ces visages différents d'une même âme. Elles nous laissent, au surplus, suivant une norme régulatrice, le libre développement de notre personnalité, l'indépendance entière de notre technique. Par elles aussi qui constituent l'essence même de l'art français et, pour tout dire, de n'importe quel art digne de ce nom, nous échapperons au dépérissement et au désordre qui compromettaient si gravement la littérature française en Belgique malgré l'éclat que lui prêtaient de grandes renommées.

Nous avons envisagé cette discipline tout à la fois comme une réformation de nous-mêmes et comme un unique moyen de sauvegarde pour l'avenir de notre littérature.

Juin 1918.



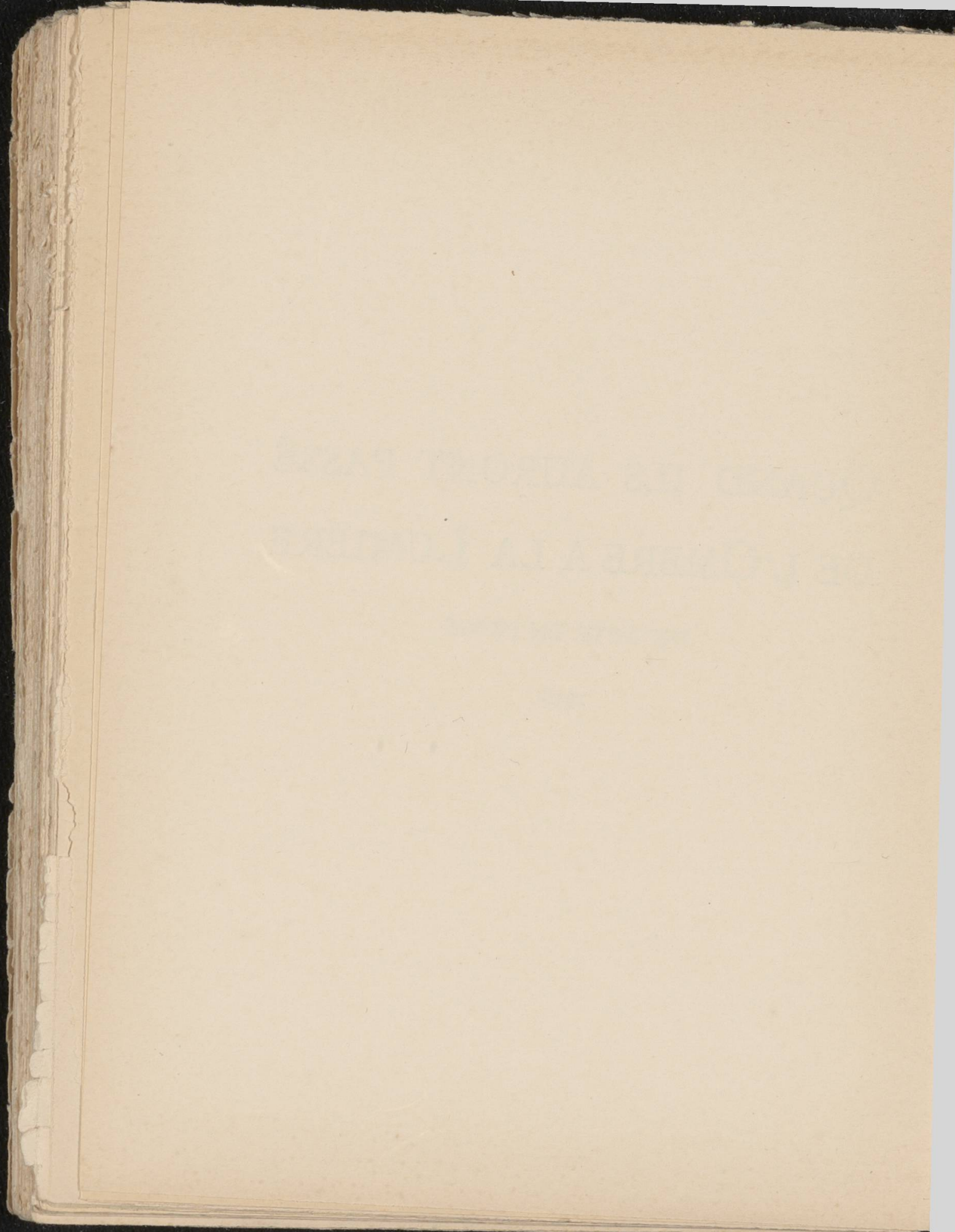
THÉÂTRE



QUAND ILS AURONT PASSÉ
DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE

UN ACTE EN PROSE

1918



A ma Femme.

Thérèse : Je suis ta femme.

Philippe : Tu es la vie qui recommence.

PERSONNAGES :

THÉRÈSE.

PHILIPPE, Officier d'infanterie.

LA VOISINE.

L'ORDONNANCE.

Après-midi d'automne, après la guerre. Un cabinet de travail. Quelques meubles. Un bureau sur lequel des livres sont restés ouverts comme si l'on venait d'en laisser la lecture. Au fond, une porte donnant sur l'antichambre. Bibliothèque. A droite, deux fenêtres très hautes à vitraux moyenâgeux peints qui tamisent et colorent la lumière. Si l'on ouvre les fenêtres, on découvre les collines du pays wallon qui s'éloignent en étages jusqu'à toucher le ciel. Les arbres des collines sont de mauve et d'or, roux par endroits. Quelques maisons sur la pente la plus proche font deviner la ville. A gauche, la porte de la chambre à coucher. Un peu partout, sur les murailles, des toiles, des eaux-fortes : Rops, Meunier, Maréchal.

SCÈNE I

(La scène est déserte un moment. On entend sonner à la porte d'entrée. Thérèse apparaît sur le seuil de la chambre à coucher. On écoute des voix et des pas qui viennent de l'antichambre. Thérèse ne quitte pas des yeux la porte fermée qui va s'ouvrir tout à coup pour laisser passage à celui qu'elle attend).

Thérèse, Philippe

Thérèse : Te voilà !

Philippe : Mon amour !

(Il n'y a pas d'autres paroles. Ils s'étreignent et demeurent un temps sans risquer d'autre geste. Le dialogue qui va suivre s'échange à voix basse, entre ces deux pensées et ces deux cœurs qui s'essayent à se reconnaître, à se pénétrer, après s'être rejoints).

Philippe : Ah ! reposer ma tête sur ton épaule, là, comme autrefois, il y a bien du temps.

Thérèse : Mon aimé.

Philippe : Non. Laisse-moi comme ceci. Je ne lève pas les yeux. Je ne vois pas tes yeux. Je ne suis pas encore tout à fait dans ta lumière. J'écoute battre ton cœur... un rythme profond que je reconnais. Ne bouge pas.

Des souvenirs me viennent par delà les années. J'ai tant souffert.

Thérèse : J'ai tant souffert aussi ! Je t'attendais. Je me disais : cela va finir. Ce n'est plus possible. Ce sera pour le mois prochain. Puis je n'ai plus compté les années. Je n'ai plus rien attendu.

Philippe : Je me vois partir. Tu étais à la fenêtre dans la pâleur de l'aube. Tu me faisais signe de la main. On entendait la rivière contre l'arche du pont. Puis il y a eu du brouillard entre nous. J'ai voulu revenir. A quoi bon ? Il y a maintenant des années entre nous.

Thérèse : Il y a quatre années entre nous. Il y a surtout de la souffrance. Mais tu es là. Je reconnais ta voix comme j'ai reconnu tout à l'heure la couleur de tes yeux, de ta chevelure. J'ai vieilli.

Philippe : On nous a dit un matin : « Voici les Allemands. » Il n'y avait rien sur la plaine. Des hommes tournaient tout à coup sur eux-mêmes sans que l'on sût par quoi ils avaient été touchés. Nous autres, on restait couchés dans l'herbe, aplatis, presque sans souffle. Puis on s'avavançait en rampant. Les obus crevaient la terre, derrière nous ; quelqu'un criait : « Vive le Roi ! ». On se redressait alors dans la lumière, on courait, la baïonnette haute, au soleil... C'est monotone la guerre.

Thérèse : Pourquoi parles-tu de la guerre ? Regarde-moi. J'aime tes yeux. Tes cheveux sont si blonds. Je ne les ai jamais vus si blonds. Est-ce que j'ai vieilli ?

Philippe : Je me disais alors : « Est-ce que j'ai vécu ? »
Aujourd'hui je me demande : « Est-ce que j'ai fait la guerre ? »

Thérèse : Pourquoi ne me donnes-tu pas tes pensées ?
Ta parole a des sons étranges qu'on dirait venus de si loin.

Philippe : Mais je viens de si loin ! Je disais pour tromper mon attente : il y a des terres d'épouvante qu'on habite, des sols si chauds qu'ils vous brûlent les pieds, des terres où le ciel éclate quand le touche le soleil. Mais les arbres tordus et calcinés s'y acclimatent. Ils vivent. On finit par s'habituer à toute cette horreur.

Thérèse : Non. Ne dis pas cela. Tu blasphèmes la vie. Tu ne sais pas. Nous avons vécu à peine. Il n'y a pas de joie dans cette épouvante.

Philippe : J'ai souvent cru que tu me parlais ainsi, que tu te penchais sur moi. Je dormais. Mes bras se sont trop souvent fermés sur le vide. Ta voix résonne en moi. N'est-ce pas un rêve ? Ne vas-tu pas fuir tout à l'heure, comme la brume s'efface ?

Thérèse : Mon cher petit, c'est moi pourtant, c'est moi. Quand nous sommes arrivés, c'était l'hiver. Le train descendait la colline en tournant autour d'elle. Des branches effleurées au passage secouaient de la neige. Il y avait des lumières au fond du ravin. C'était la ville. Chez nous, près du feu, je me suis assise et j'ai pleuré. Tu restais sans rien dire et sans comprendre. Tu m'avais emmenée et, sur le seuil de ta chambre, j'avais peur comme au seuil de la vie. Nous nous sommes bien aimés. Tu travaillais à cette place, là. Rien n'est changé. Je

traversais la pièce sur la pointe du pied. Je t'embrassais au passage ou bien tu me prenais les mains et tu regardais mes yeux. J'ai vieilli depuis ce temps-là.

Philippe : Un matin je t'ai dit : « Partons pour la colline ». C'était l'hiver encore. Il y avait de la neige partout. Nous marchions vite. Quand nous sommes descendus dans la vallée, la neige te venait à la ceinture. Je t'ai prise dans mes bras et je t'ai portée. J'ai cru que je portais le bonheur, et je te serrais contre moi, si fort, si fort ! J'avais peur de te laisser tomber, là, sur le sol blanc, peur que tu te brises avec toute l'allégresse de ma chair et de mon amour !

SCÈNE II

L'Ordonnance, Thérèse, Philippe

L'Ordonnance (*qui a déjà appelé plusieurs fois*) :
Lieutenant... lieutenant...

Philippe : C'est vous, François ? C'est François, mon ordonnance. Il y a trois ans que nous sommes ensemble. J'ai su qu'il n'y avait plus personne à l'attendre au pays. Je n'ai pas voulu qu'il me quitte. Vous serez amis ensemble. C'est ma femme, François.

L'Ordonnance : Je la reconnais bien, lieutenant. Elle ressemble à la photographie. Vous savez, Madame, la photographie où vous avez un châle de laine et de grands yeux noirs. Elle était toujours sur la table.

Thérèse : Vous voulez bien que je vous embrasse, François ?

Philippe : Laisse-toi faire. Tu auras ta chambre ici. Tu verras tout à l'heure.

L'Ordonnance : Lieutenant, c'est à cause du coffre.

Philippe : Qu'est-ce qu'il y a ?

L'Ordonnance : Où faut-il le porter ?

Philippe : Dans la chambre, là.

Thérèse : Attendez, je vais ouvrir la porte.

L'Ordonnance : Comme toujours, lieutenant ? Les bottes au pied du lit, les pipes et les livres sur la table ?

Philippe : Mais non, mais non. Est-ce qu'on rêve ?

Thérèse : Je vais vous aider. Nous débarrasserons ensemble.

Philippe : C'est ça, débarrassez ensemble.

SCÈNE III

Philippe puis Thérèse

Philippe : Le visage des choses a vieilli. Les rideaux ont des teintes passées. La lumière aussi s'atténue et paraît plus triste à travers le vitrail décoloré. N'est-ce pas que mes yeux ont vieilli ? Je m'enfermais ici pour écrire. Ces livres et ces toiles peintes dont le vernis craque absorbaient ma pensée. Il n'y avait plus, le soir, dans cette pièce que le battement de ma pensée, et les voix de la ville qui mouraient ici, sous les fenêtres,

me venaient comme une chanson vague et vide de tout sens.

(Il ouvre l'une des fenêtres un moment. On entend des bruits multiples et confus, des appels, un sifflet de train, des pas, le battement de la rivière contre l'arche du pont.)

Tout est resté dans la même attitude, mais l'âme de ces choses est morte et je ne ressusciterai pas cette âme.

(Il s'est assis au bureau).

Thérèse (*entrant*) : J'ai laissé François dans la chambre... Qu'est-ce que tu cherches dans les papiers ?

Philippe : Plus rien. Il me semble à les toucher que je remue les dossiers de quelqu'un qui serait mort, il y a longtemps. Je songe que j'éprouvais à les palper autrefois, à les mettre dans un ordre méthodique une volupté bizarre et jalouse. Je plonge mes mains dans ces liasses qui furent toute ma vie ancienne, qui en absorbèrent toutes les forces et je me dis : « Quelle stérilité ! » Tiens, à l'Université déjà, quand nous nous trouvions à quelques amis, nous discussions un mot, un texte... Nous vivions enfermés dans les bibliothèques et le monde se résumait pour nous dans la formule d'un livre qui flattait notre orgueil pédant. Je voudrais brûler tous ces ouvrages et toutes ces peintures qui dorment aux murailles, toutes ces choses qui m'ont séparé de la vie, de celle qu'on vit dans la souffrance, de la vraie vie enfin, toutes ces choses de science et d'art qui sont le piédestal de l'orgueil humain, du plus fol orgueil puisqu'il est dans l'esprit.

Thérèse : Mais qu'est-ce qu'il y a tout à coup ?

Philippe : Tu ne peux pas bien me comprendre. Il y a dans toute cette rage vaine et ridicule, n'est-ce pas, ridicule, toute la frénésie d'un amant que sa maîtresse a trompé...

Puis la guerre a crevé ce mirage d'un coup de canon brutal. Je suis parti parce que toutes les sources de l'honneur n'étaient pas tarées en moi. La plupart sont restés...

Thérèse : Philippe !

Philippe : Oui, la plupart. Tu le sais comme moi. Tu mettrais des noms sur leur visage. Ils ont dit : « Qu'importe l'univers si mon livre paraît... et qu'est-ce que la Patrie devant le grand rêve de l'art ? » La foule, seule la foule s'est levée et, comme une procession s'en va dans la gloire d'un matin d'été, elle a marché par toutes nos routes avec des fusils, des canons, de la haine. La mort fauchait dans ses rangs et ses rangs reformés se mouvaient et marchaient encore et la volonté de la foule sifflait comme une fronde par-dessus la bataille : « Tu ne passeras que sur nos corps ! »

Ils ne sont pas passés. Ils n'ont pas pu passer !

Thérèse : Pour l'amour de Dieu, calme-toi !

Philippe : Tu as raison. A quoi bon du reste ? Je dois vivre de tout ce passé que je blasphème. Tout à l'heure, demain, je reprendrai le chemin du collège. Il faudra que je fasse semblant de croire à ma science pour gagner ma vie.

(Il décroche un chapeau de feutre et s'en coiffe.)

Voici mon ancien visage.

Thérèse : Ah ! tu n'as pas vieilli, toi ! Demain, quand tu auras quitté l'uniforme et que tu paraîtras, je croirai qu'il en a toujours été ainsi, que rien n'est changé de notre vie ancienne.

Philippe : Qu'y a-t-il de changé si ce n'est en nous-mêmes un peu plus de souffrance et sur notre visage, là, au coin des yeux, au coin des lèvres et sur le front, quelques rides ajoutées ?

Thérèse : Je suis une vieille femme !

SCÈNE IV

L'Ordonnance, Thérèse, Philippe

L'Ordonnance : C'est pour la chambre, lieutenant. Est-ce que je puis aller dans ma chambre ?

Thérèse : Annette va vous montrer, François. Vous la trouverez à la cuisine.

L'Ordonnance : Bien, Madame.

Thérèse : Ah ! si vous aviez besoin de quelque chose, François, vous n'auriez qu'à rappeler Annette.

L'Ordonnance : Oui, Madame.

SCÈNE V

Thérèse, Philippe

Thérèse : Pourquoi ne me parles-tu pas, ne me regardes-tu pas ? Philippe, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Philippe : Ne plus t'aimer ! J'ai désappris les gestes de l'amour et je ne connais plus son visage. Il ne faut pas prendre garde. Je sors d'un rêve. Je rentre dans un rêve. Il y a un passage si brusque de la nuit au jour. Mes pensées sont comme saoules. Les objets qui m'entourent me collent aux paupières comme si j'avais été longtemps aveugle et toi, je ne sais pas te parler, je ne trouve plus les paroles, mon cœur bat. Est-ce de l'amour ?

Thérèse : Philippe !

Philippe : J'ai rêvé souvent d'un jardin sous la lune où pleuraient des eaux vives. C'était l'automne, comme aujourd'hui, l'automne. Des feuilles et des fruits mûrs se détachaient des arbres et roulaient dans l'herbe. Les bouleaux blancs semblaient d'argent sous la lune. Des chrysanthèmes ouverts annonçaient novembre. Tu paraissais tout à coup. Je voulais crier, je voulais courir. Je disais : « Ma femme ! » Tu passais, tu passais, les yeux dans du rêve, devant moi. Le jardin n'avait pas de fleur qui fût plus belle que toi.

SCÈNE VI

L'Ordonnance, Thérèse, Philippe

L'Ordonnance : Lieutenant, c'est une madame Lautin qui vient vous dire bonjour.

Philippe : Non, non, pas aujourd'hui, personne aujourd'hui !

Thérèse : Philippe, voyons, Philippe, elle a gardé la maison pendant les premières semaines, tu te souviens, quand je n'étais pas là.

Philippe : Et nous, qu'est-ce qu'on faisait ?

Thérèse : Nous ne pouvons pas la renvoyer ainsi, Philippe ! Voyons...

Philippe : Jamais nous n'avons eu plus besoin d'être seuls, comprends-tu, seuls... Faites entrer.

SCÈNE VII

La Voisine, Thérèse, Philippe

La Voisine : Ah ! Monsieur le Professeur, que je suis contente, que je suis contente ! Je disais toujours : je ne reverrai plus Monsieur le Professeur.

Philippe : Bonjour, madame Lautin.

La Voisine : Vous devez être si heureuse, chère madame ! Le voici lieutenant ! Qu'est-ce qu'on va dire en ville ! Monsieur le Doyen sera bien content quand il saura cela.

Thérèse : Asseyez-vous donc, Madame.

La Voisine : Merci. Je suis un peu fatiguée. Je me suis dépêchée à venir. C'est Cordier, le facteur, qui m'a prévenue. Il vous avait vu descendre à Pierrefontaine et prendre la ruelle. J'ai voulu être la première à visiter Monsieur le Professeur.

Philippe : Nous aurions été vous voir demain, chère Madame.

Thérèse : Nous vous devons la garde de ces meubles et de la maison. Sans votre présence, ils eussent tout saccagé.

La Voisine : C'est la moindre des choses. J'étais heureuse de pouvoir être utile, à mon âge. Puis il me semble que c'est si loin déjà, si loin... Ah ! si vous aviez pu les voir fuir, les habitants ! Quelle misère, mon Dieu ! Tenez, le bourgmestre est parti le premier. Le tanneur, le médecin, le secrétaire communal ont suivi. Les fermiers rassemblaient sur leurs voitures tout ce qu'ils pouvaient emporter. Les pauvres gens suivaient qui n'avaient rien à perdre. Bref, quand ils sont entrés, la ville était vide. Ils ont pillé un peu partout. Ils ont respecté ceci : les meubles et la maison parce que j'étais là.

Thérèse : Quelle reconnaissance nous vous devons !

La Voisine : Ah ! cela n'a pas été gai tous les jours, je vous assure ! Ils sont revenus plusieurs fois. Il y a un officier qui a fureté dans les livres.

Philippe : Tiens, il a fureté dans les livres.

La Voisine : Il en a même pris quelques-uns, je ne sais plus quoi, des titres que je n'ai pas compris. Il disait que cette bibliothèque ne m'appartenait pas, qu'il allait revenir avec des amis. C'était un gros blond. Il est parti pour Reims le jour suivant. Je ne l'ai plus revu.

Puis j'ai eu des tas d'ennuis ! La plupart de ceux qui avaient quitté n'avaient pu dépasser Sedan, ils revenaient l'un après l'autre. On disait en ville que j'étais d'accord avec l'ennemi, que sans cela votre maison eût été pillée, comme les autres. Nous plaignons ceux qui

se sont battus. Mais ceux qui sont restés, croyez-vous qu'ils aient eu à souffrir !

Philippe : Oui, il y a ceux qui sont restés.

Thérèse : Il y a celles qui avaient leur fils, leur mari à l'armée.

La Voisine : J'étais tranquille de ce côté, mais toutes les misères, tout ce qu'il a fallu supporter ! D'abord on est resté sans farine, puis le sucre a disparu. On a rationné les familles.

Thérèse : Les soldats ennemis qu'on croisait dans les rues et dont les bottes sonnaient sur le pavé ! On se disait : « Ils souffrent là-bas ».

La Voisine : La viande aussi vint à manquer. Le docteur Laurent, vous savez, l'ancien bourgmestre, disait : « Tant pis ! Vous n'avez plus voulu de moi, tirez-vous d'affaire ». Puis l'hiver est venu.

Thérèse : Le premier hiver ! On savait qu'ils s'étaient battus, là-bas, sur l'Yser, qu'ils avaient arrêté les Allemands. On allait aux nouvelles. On recevait encore quelques lettres, des journaux. Bien des familles ont pris le deuil.

La Voisine : Oui, mais on dansait le soir au Café de la Place ! Les soldats tout d'abord étaient seuls, puis il y a eu des filles... Tenez, Marie, votre ancienne ménagère. Nous, on claquait des dents dans nos chambres sans feu.

Thérèse : Tout de même on a fini par régler tout cela. Je me souviens bien. On n'a plus connu pareille crise. Qu'est-ce que cela faisait, au fond, pourvu qu'on les retrouvât, pourvu qu'on les revît, nos soldats !

Philippe : Nous, on ne pensait qu'au retour. Le soir, quand il faisait calme et que les étoiles s'étaient allumées, toutes les étoiles, on songeait qu'elles éclairaient la Patrie au delà des plaines. Une fusée montait dans la nuit, une fusée qui faisait de la lumière et s'arrêtait une seconde, immobile, et nous regardions cette clarté apparue comme si notre rêve eût été ramassé tout à coup, dans cette gerbe de lumière, inondant la tranchée ennemie.

La Voisine : Lambert, le forgeron, a été arrêté. Il espionnait pour nous ; je lui avais dit : « Lambert, prenez garde ! » Mais ce que vous ne savez pas encore, c'est l'histoire de Mathilde. Vous souvenez-vous de Mathilde ?

Philippe : Je ne vois pas bien.

Thérèse (à mi-voix) : Est-ce qu'il est bien nécessaire ?

La Voisine (qui n'a pas entendu) : La fille du brasseur.

Philippe : Qu'est-ce qu'il y a eu ?

La Voisine : Elle s'est mariée, donc, avec un officier prussien ! Oui, oui, comme je vous regarde, avec un officier prussien. On a eu beau crier au scandale, elle s'est mariée ! Monsieur le Doyen n'a pu les mettre à la porte de l'église. Il y a eu messe chantée et le soir un dîner. C'était plein d'officiers. D'après ce qu'on m'a dit, le pharmacien était là, le commissaire de police, les frères Petitjean, les demoiselles Dupuis, qu'est-ce que je sais !

Philippe : Pourquoi raconter ces choses ?

La Voisine : Ah ! Monsieur le Professeur, il faut qu'on crie ces choses.

Philippe : Mais non. Oubliez tout cela. C'est si lointain nos misères, voyons, puisqu'on est libres comme autrefois...

La Voisine : Je vous dis que c'était un scandale ! Quand ils ont choisi le nouveau bourgmestre, Mossoux criait dans les cafés qu'il fallait un socialiste ; Laurent ne voulait plus en entendre parler.

Philippe : Puisqu'on est libres, comme autrefois, a quoi bon semer la discorde ?

La Voisine : Semer la discorde !

Thérèse (*à mi-voix*) : Mais pourquoi lui dites-vous tout cela ? Vous voyez bien qu'il s'énerve.

La Voisine : Si vous croyez que je vous gêne...

Thérèse : Mais non, mon Dieu, n'allez pas imaginer des choses.

(La conversation tombe tout à coup. On dirait que chacun craint la parole qu'il va dire).

La Voisine : Tout de même, moi qui croyais qu'ils allaient bondir nos soldats, nous venger. C'est beau les hommes ! (*Un silence*). Quelle heure est-il déjà, madame Thérèse ?

Thérèse : Cinq heures et demie, mais l'horloge avance.

La Voisine : Les journées sont déjà si courtes ! Il faut que je m'en aille. Je reviendrai vous voir, dans quelques jours, Monsieur le Professeur.

Philippe : C'est ça, venez donc dîner avec nous, sans façon, un de ces soirs, quand nous serons remis.

La Voisine : Oui, j'attendrai que vous soyez remis.

Philippe : Au revoir, Madame.

Thérèse (*reconduisant*) : Surtout, n'allez pas imaginer ce qui n'est pas.

La Voisine : Moi qui croyais à leur justice !

SCÈNE VIII

Philippe puis **Thérèse**

(Le crépuscule a commencé d'assombrir la pièce. Le jour s'attarde aux fenêtres. Les dernières paroles de cette scène se diront dans la nuit presque venue).

Philippe : Voilà ce qu'il faudra respirer chaque jour avec l'air et la lumière... Ah ! partir, partir pour ces sommets qu'on voit encore couronnés de soleil, s'arrêter là avec la ville à ses pieds, recommencer dans le silence et la solitude, sa vie ; ruminer là sa joie de vivre comme un mammifère apaisé !

Thérèse (*rentrant*) : Philippe, est-ce que tu songes à ce que tu dis ?

Philippe : Tant de sottise m'excède à la fin ! Mais que veux-tu bien que me fasse ce tableau pas propre de province sous l'invasion ?

Thérèse : Veux-tu que je te dise ? Au fond, tu ne songes qu'à toi-même, et toute cette douleur que tu as ramenée avec toi comme un troupeau sorti d'une pâture

d'enfer, tu la surveilles et tu la guides. Le reste? Il t'importe si peu! si peu de savoir ce qu'il y a de tortures et d'angoisses au fond de ces plaintes, de ces rancœurs que tu appelles aujourd'hui des cancans de province sous l'invasion. La guerre n'est plus là qui donnait à ces riens leur visage tragique. Tiens, cette histoire, cette élection du bourgmestre. Tu as haussé les épaules. Tu n'as pas vu cela dans l'atmosphère véritable. Ce que t'en apporte aujourd'hui cette femme, qu'est-ce que c'est? Le visage grotesque d'une farce électorale. Je te jure que ce n'était pas cela. Tu n'as pas vu derrière ce visage la grimace affreuse d'une ville qui a faim, qui va mourir de faim, parce qu'elle n'a plus ni chefs ni pasteurs, parce que personne n'ose embrasser sa souffrance, épouser sa souffrance, apaiser sa souffrance.

Que t'importe qu'on ait dansé le dimanche dans quelques cafés louches! Que t'importe que des filles de ton sang, de ta race, aient tourné au bras des troupiers allemands! Tu souris... C'est loin, la guerre... Tu dois être fatigué de la vengeance. Mais nous, nous qui vous avons là-bas, vous autres, nous qui vous avons dévoués à la mort pour que fût sauvée la Patrie, notre rage éclatait, criait, hurlait! Ton rêve, c'est toi. Ta douleur, c'est toi. Ton indifférence, c'est toi toujours, par lassitude, et parce que durant des années tu n'as eu que toi sous les yeux.

Philippe : Peut-être. Personne ne m'a suivi sur la terre d'épouvante où j'ai reposé.

Thérèse : Et moi, Philippe? Est-ce que mon âme, est-ce que mon cœur, est-ce que ma chair n'étaient pas aussi dans l'épouvante?

Philippe : Tu étais si loin !

Thérèse : Tu étais si près de moi !

Mais vois, tout autour de toi, c'est la vie, comme autrefois. La maison t'accueille. Elle n'a rien perdu de son ordre ancien. La même horloge mesure le temps. Tes livres sont là, fermés, qui attendent. Il y a des fleurs au jardin. Il y a sur toutes choses, ici, la même douceur pacifique qui rayonne de notre amour. Et moi, je suis là, je t'écoute. Il me semble que c'est notre premier soir. Je disais en l'imaginant : mon cœur va cesser de battre. Il me prendra dans ses bras. Il me dira tout bas, presque dans la nuque : « Mon petit, mon cher petit... » Et voilà que tu ne reconnais rien de mon visage ni de celui des choses. Tu parles de toute cette horreur vécue, de toute cette gloire sortie d'elle éclairant la Patrie de sa lumière immense et tu sembles roulé dans un rêve d'orgueil.

Ecoute, il ne faut pas mentir à la vie, il ne faut pas mentir à mon amour. Tout ce pauvre bonheur qui t'attend, il faut le prendre, vois-tu, il faut le prendre. Ne demande pas autre chose à la vie : un amour profond qui l'illumine et la réchauffe. Il faut recommencer ta vie, ma vie. Essayons ensemble. Il faut que le passé disparaisse, qu'il s'engloutisse dans une nuit sans fin, que, meurtris et saccagés par la douleur, nous allions ensemble vers nos tendresses comme vers une oasis...

Tu ne dis rien, Philippe ?

Philippe : Je t'écoute.

Thérèse : Mon Dieu, est-ce que je sais, moi ? Tu m'affoles avec ton silence. Je n'ai que des paroles. Mais

mes yeux, regarde mes yeux ! Ne vois-tu pas ce qu'ils disent, ce qu'ils souffrent, ce qu'ils implorent ?

On ira dans les bois courir, sauter. On s'arrêtera à la chapelle. On boira du vin. On rentrera chez nous. On fera dînette dans la chambre à coucher. Je chanterai les chansons que tu aimes. On sera heureux tout plein, tu verras, Philippe.

(Des cloches lointaines commencent ici d'appeler à l'office du soir).

Tiens, ce soir, veux-tu, comme les soirs du mois de mai, nous irons à l'église prier Dieu, comme des gens qui ont du bonheur. Nous reviendrons par l'esplanade. Nous verrons la ville, sous nos pieds, avec ses lumières. Nous regarderons longtemps, serrés l'un contre l'autre, comme si nous étions dans l'église encore, à prier. Nous rentrerons enlacés. Tu me diras des mots d'amour.

Philippe : Il y a si longtemps que je n'ai plus prié.

Thérèse : C'est bien ton visage, mais ce n'est plus toi, Philippe.

Philippe : Eh ! non ! ce n'est plus moi. J'ai dépouillé le vieil homme. Cela s'est fait sans que j'y prenne garde. Je me battais. Est-ce qu'on sait à quel moment les feuilles deviennent rousses ? Tout cela, je voulais te le dire, avant d'entrer, derrière la porte. J'aurais eu la force d'écouter tes paroles après mon aveu. Alors je serais entré ou bien reparti. Dieu sait pour où, devant moi. A présent, je ne pourrai plus m'en aller. Tu ne pourras plus me repousser et nous resterons à vivre avec une plaie qui saigne au cœur.

Thérèse : Que m'importe ce discours, toute cette littérature, c'est toi que je veux, rien que toi ! Je saurai bien ranimer ton âme ancienne...

Philippe : C'est justement ce que je crains parce que je hais mon âme ancienne.

Quand je suis parti, je ne sais pas ce qui s'est déchiré en moi. Le train m'emmenait. Nous étions là quelques réservistes à nous regarder sans rien dire. Le paysage défilait devant la portière ouverte. Nous sommes entrés à la caserne, puis repartis dans l'abrutissement d'un coup de poing qui nous aurait frappés au visage.

J'ai reçu ta première lettre à Waelhem, dans la cour d'une ferme. J'étais adossé au timon d'une charrette. J'ai mis trois jours avant d'aller au bout de cette lettre. Je ne sais pas si j'ai pleuré depuis.

Thérèse : Mon Philippe !

Philippe : Alors, j'ai prié. Toutes les forces de ma vie ont prié. Je ne voulais pas mourir, tu entends, je voulais t'étreindre encore, dormir encore la tête roulée sur ton épaule. C'est inouï comme j'ai gardé le souvenir de ce geste-là ! Je dictais à Dieu mes raisons de vivre dont je taisais la plus claire, la plus immédiate, la plus pressante : que j'étais jeune et que je t'aimais. Je lui disais : « Que deviendront mes livres où flotte votre pensée, puisque je crois en vous ? »

C'est lâche un homme qui va mourir ! Je me souviens : je tremblais aussi d'être défiguré.

Thérèse : Est-ce que je t'aurais moins aimé ?

Philippe : Au cantonnement, je me levais à l'aube

pour chercher l'église, entendre la messe. Je m'apaisais ainsi. Je pensais : j'ai trop prié, je ne mourrai pas aujourd'hui. Ce sont mes fautes cela, mes fautes de soldat, il faut, vois-tu, qu'on me les pardonne.

Puis, un jour, j'ai compris que ma prière était mon tremblement devant la mort. Je n'ai plus prié. Je ne me suis pas dit : « Ma prière est mauvaise ». Je n'ai plus prié. J'ai fait ceci : une mission périlleuse était commandée, je me suis offert. Je suis parti l'âme souillée, attendant la mort. J'allais tomber pour toujours ou bien tuer en moi la peur de mourir. Sous les balles, dans les fils de fer ennemis, j'ai coupé des fleurs de trèfle...

Après, je me suis retrouvé pantelant dans le gouffre de ma vie, sans espoir divin, sans espoir humain. Je me suis abreuvé à toutes les sources de la souffrance. Je m'en suis repu. Mes yeux pour la première fois ont regardé la foule qui souffrait autour de moi. Je me disais : « Dieu, s'il était Dieu, ferait un miracle ». Nous étions des milliers et des milliers encore à souffrir dans la boue et l'eau, à mourir sans gloire, couchés tout à coup sur le sol. Je voyais toute cette douleur immense, anonyme. Je l'écoutais pleurer dans la nuit, prière atroce et plus belle que toute autre, élevée de la chair des hommes vers un ciel barré d'étoiles d'argent comme une porte de riche que le maître n'a jamais ouverte. J'ai tendu mon poing vers ce ciel parmi tous les poings robustes et crispés des soldats qui le montraient du geste et qui criaient vers lui : « Ouvre-toi donc si tu n'es point vide ! » J'ai vu cela. Je n'ai plus vu que cela. Je n'ai pas raisonné. Je n'ai pas cherché à me dire : « N'as-tu point tort ? »

Je n'ai pas recommencé l'examen du problème, du seul problème. Je n'ai vu que cela, te dis-je : la souffrance humaine s'étendait devant moi comme une terre sans limite et j'ai cru que Dieu c'était l'homme et que l'homme rachetait le monde aujourd'hui sans le concours d'aucune divinité.

J'ai rejeté toutes les consolations de moi comme un manteau qui pèse. Parfois la douleur était si forte que mes lèvres s'ouvraient pour un cri vers toi, vers Dieu, vers tout ce qui apaise et qui console, vers tout ce qui fait l'espoir et la lumière des hommes, mais je serrais les dents jusqu'à les broyer et seul montait de ma bouche le rauque aboiement d'un sanglot.

Je n'ai plus eu en moi que la nuit, la nuit, rien que la nuit...

(Les cloches de l'office du soir ont recommencé de sonner plus lointaines et plus nombreuses, semble-t-il, dans la nuit. L'ordonnance apporte la lampe dont la lumière remplit brutalement la pièce).

SCÈNE IX

L'Ordonnance, Thérèse, Philippe

L'Ordonnance : Madame, c'est la servante qui m'a dit d'apporter la lumière.

Philippe : Tu pleures ?

Thérèse : Moi ? Non. Ce n'est rien. La lumière, si brusquement...

Philippe : Tu pleures, te dis-je.

Thérèse : Non, je t'assure. Pourquoi veux-tu que je pleure ?

Philippe : Ah !

L'Ordonnance : Madame, c'est la servante qui m'a dit d'apporter la lumière. Où faut-il la mettre ?

Thérèse : Ici, sur la table, François.

L'Ordonnance : La servante m'a dit aussi que vous devriez bien venir une minute pour le souper. Elle ne sait pas si vous allez manger dans la chambre à coucher comme autrefois.

Thérèse : Où veux-tu, Philippe ?

Philippe : Mais, dans la chambre à coucher.

Thérèse : Je vais voir ce que veut Annette. J'ouvrirai la porte d'entre-deux. On pourra servir sans passer par ici. Ce sera plus commode.

SCÈNE X

L'Ordonnance, Philippe

L'Ordonnance : Qu'est-ce que je vais faire, moi, lieutenant, dans tout ceci ? La servante ne veut pas que je nettoie vos bottes. Elle dit : « Tu n'as rien à faire qu'à te promener. » Je vais m'ennuyer, moi !

Philippe : Toi aussi, tu t'inquiètes et tu n'es pas content. Pauvre ami ! Nous avons vécu si longtemps ensemble. Maintenant, il faut changer nos habitudes.

L'Ordonnance : Je ne veux pas être une charge, moi, lieutenant.

Philippe : Tu ne seras jamais une charge pour nous, François. Je tiens à toi comme à quelque chose de très cher, quelque chose de moi-même. Nous avons souffert d'une misère commune. Tu vas te reposer pour la première fois depuis quatre années. Tu reprendras des habits civils et nous te chercherons quelque chose, une place qui te garde près de nous.

Est-ce que tu tiens encore à ton lieutenant, François ?

L'Ordonnance : Pourquoi demandez-vous cela ?

Philippe : Je ne sais pas. Le besoin d'être sûr. Tiens, assieds-toi. Je suis heureux d'être avec toi quelques minutes. Il me semble que je n'ai pas quitté mes hommes.

Croyait-on que ce jour arrivât jamais ?

L'Ordonnance : Tout arrive. Il me semble que vous ne vous êtes pas assez réjoui.

Philippe : Nous avons dû trop attendre.

L'Ordonnance : Est-ce que c'est une raison ?

Philippe : Maintenant, j'ai l'impression que ces années ont passé si vite ! Te souviens-tu quand je suis parti pour la redoute allemande ? Je n'ai pas voulu que tu m'accompagnes. On disait que j'avais été blessé et comme je revenais, sur la route, aplati parmi les herbes, je t'ai rencontré. Tu venais à ma recherche. Je t'ai mis le revolver sous le nez.

L'Ordonnance : Alors vous m'avez reconnu et vous m'avez dit : « C'est vos, là, m' fi ? » (1).

(1) C'est vous qui êtes là, mon fils ?

Philippe : Tu avais ramassé la tonite abandonnée sur le chemin.

L'Ordonnance : On ne pouvait pas la laisser aux Prussiens.

Philippe : Les balles soulevaient la terre autour de nous.

L'Ordonnance : Il y avait surtout les fusées éclairantes qui ne s'arrêtaient pas. Il faisait clair comme à midi.

Philippe : Et l'autre fois, dans l'abri, quand nous avons été bombardés !

L'Ordonnance : Quel abri ?

Philippe : A Noordschoote.

L'Ordonnance : Ah ! oui ! Là où j'avais construit une véranda ?

Philippe : Tout juste.

L'Ordonnance : Nous avons eu de la chance. Que voulez-vous ? C'est que l'heure n'avait pas sonné !

Philippe : Puis les hivers, au cantonnement, près du feu. On parlait du pays. On fumait des pipes. On imaginait le retour, un retour d'apothéose parmi les fleurs et la joie. Mais chaque année tuait quelque chose de ce rêve. On vivait si simplement, mon Dieu ! Tout était réglé, la vie, la mort aussi qui vous prenait à tel endroit des tranchées qu'on connaissait bien, à une heure qu'on aurait pu fixer d'avance. Nous avons aussi appris à limiter nos désirs, et notre bonheur naissait de rien, d'un confort imprévu, d'un repos, d'une belle journée !

François, peut-être étions-nous plus heureux qu'aujourd'hui !

L'Ordonnance : Vous ne pouvez pas dire cela, lieutenant. Vous trouvez la maison intacte et votre femme qui vous attend, une brave petite femme qui a l'air gentille tout plein, qui est folle de vous et vous dites : « Nous étions peut-être plus heureux qu'à présent ». Où ça, plus heureux ?

Dans l'étable où vous avez passé les derniers jours ? Dans votre abri qu'il y avait de l'eau tous les matins jusqu'aux genoux ? Et moi, alors ? Qu'est-ce que je dois dire ? Je n'ai plus de maison, plus de parents ; si vous ne m'aviez pas recueilli, qu'est-ce que je serais devenu ? Je touche un franc par jour comme ancien soldat. Je ne connais plus un seul métier. Elle est belle, ma vie ! Voulez-vous changer avec moi ?

Philippe : Tu ne peux pas comprendre. Tu crois que je suis ici vivant, heureux de vivre, d'aimer. Je n'ai ramené qu'un mort. Mais tu ne peux pas comprendre.

L'Ordonnance : Peut-être. La servante m'a dit tout à l'heure quand votre femme est sortie pour reconduire la dame avec toutes ses plumes à son chapeau : « Madame a pleuré. »

Philippe : Annette t'a dit cela !

L'Ordonnance : Quand je suis entré avec la lampe, tout à l'heure, je l'ai regardée. Elle avait les yeux rouges.

Philippe : Non. Tu dois te tromper. C'est certain, tu te trompes. Elle me l'aurait dit.

L'Ordonnance : Lieutenant, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais ce n'est pas un jour pour faire pleurer sa femme.

Philippe : François...

L'Ordonnance : Comme je vous le dis, lieutenant.

(On entend chanter dans la chambre à coucher).

« Oh ! la belle, pourquoi pleurez-vous ?

- Je pleure mon chevalier, le connaissez-vous ?

Quand il partit pour la guerre... »

(Philippe tend l'oreille vers la chanson comme s'il tendait vers elle toute sa vie).

L'Ordonnance : Non. Ce n'est pas un jour pour faire pleurer sa femme.

SCÈNE XI

Thérèse, Philippe, L'Ordonnance

(La porte de la chambre à coucher s'ouvre. Thérèse paraît. Il n'y a pas trace de larmes sur son visage).

Thérèse : C'est vous, François ? Je me disais : « Avec qui parle-t-il ? »

L'Ordonnance : On parlait du passé, Madame.

Thérèse : Toujours du passé !

Voulez-vous être gentil, François ? Aidez donc Annette à porter la table servie dans la chambre.

L'Ordonnance : Tout de suite, Madame.

SCÈNE XII

Thérèse, Philippe

Philippe : Thérèse, tu as pleuré tout à l'heure.

Thérèse : Mais non, je t'assure.

Philippe : Si. Je t'ai fait mal.

Thérèse : Est-ce que ça compte ? Tes paroles ont dit ma pensée d'autrefois, quand le chagrin me serrait trop fort. Va, je t'ai bien compris. Seulement tu y mettais plus d'amertume que moi.

Philippe : Tu vois bien que je t'ai fait mal !

Thérèse : Laisse donc. Il valait mieux tout se dire. Seulement que peut ta révolte ? Tu fermes le ciel devant toi. C'est bien. Mais alors, où est le sens de la vie et de la mort ?

Philippe : Faut-il bien que ces choses aient un sens ?

Thérèse : Peut-être pas nécessairement. Dans ce cas, la vie de l'homme est un non-sens. Tu te tues à scruter des ténèbres que tu ne dissiperas pas. Ton orgueil de savoir est devenu ton orgueil de souffrir. La prière, mon Dieu, jaillit du cœur, tout à coup, comme un aveu.

Philippe : Non, pas du cœur. Crois-tu que l'intelligence...

Thérèse : Laisse-la donc à sa place, toute petite, occupée à perdre et retrouver le vrai parmi quelques problèmes qui la dépassent. Mais comment ne vois-tu

pas aujourd'hui que le bonheur n'est pas là, dans ces spéculations désespérées.

Philippe : Sait-on jamais où se trouve le bonheur ?

Thérèse : Près de soi, toujours, à portée de main. On le cherche ailleurs où il n'est pas, où il ne sera jamais, tiens, comme tu disais tout à l'heure, dans cette science qui veut toucher au vrai et qui me semble aux doigts de l'homme un violon sans archet dont on pince les cordes et dont on dit : « Quelle sonorité profonde ! » sans qu'on puisse jamais lui donner un chant. Près de soi, te dis-je, à portée de main.

Philippe : Tu veux parler de ceci : la maison.

Thérèse : De notre amour, Philippe. Ecoute-moi. Nous avons vieilli tous les deux. Cela va vite à notre âge. Il nous reste combien de jeunesse ? Quelques années. Ne les perdons pas à fuir un bonheur que nous avons touché, que nous avons connu, Philippe, qui nous a portés sur ses ailes triomphantes et que nous pouvons ranimer d'un souffle ou d'une parole, d'une seule parole.

Philippe : Le bonheur ?

Thérèse : Qu'est-ce donc si ce n'est d'être aimé ? Autrefois, voilà bien du temps, tu me disais : « Si tu n'étais pas là ! »

Philippe : Comme je te dis ce soir : « Si tu n'étais pas là ! »

Thérèse : Mais je suis là et c'est tout ce qui importe.

Philippe : Et j'ai tant désiré ce jour ! Je l'imaginai semblable à celui de notre mariage. L'escalier tombait de l'étage, en spirales, dans la pièce où nous étions.

Quelqu'un dit tout à coup : « La mariée ! » Tu descendais les marches avec lenteur, seule, en blanc. Je croyais que tu n'allais pas finir de descendre.

Thérèse : Philippe, ceci est notre premier soir. Je n'ai jamais été plus entièrement à toi. Quelle force pourrait nous désunir encore ? Il faut vivre, vois-tu, pour toute cette joie que nous n'avons pas eue. Il eût été si simple de me dire en entrant : « J'ai eu bien du chagrin », si simple, mon Dieu, si simple ! Toutes ces paroles, tu les aurais dites près de moi, serré contre moi. Je t'aurais embrassé sur le front, sur les yeux.

Philippe : Trop tard.

Thérèse : Non, pas trop tard ! Mais que faut-il donc que je te dise, que je te crie pour que tu viennes dans mes bras. Est-ce que toute ma vie n'est pas dans ce geste ?

(Elle l'attire doucement à elle. On le voit céder).

Thérèse : Philippe... plus près... comme tout à l'heure... ta place... Oh ! ma vie ! Si tu savais ! Mais je ne peux pas te dire. Je n'ai que des paroles et la joie ferait éclater mes paroles ! Ah ! tu n'as rien dit ! Tout cela n'existe plus, cela n'a pas été ! C'est maintenant que nous renaissions à la lumière.

Philippe : Parle-moi. Cela me fait du bien de t'entendre.

Thérèse : Il me souvient d'un soir, d'un soir ancien. Je ne sais pas pourquoi, notre amour, comme aujourd'hui, tremblait de se dire et de vivre. Nous sentions qu'il brûlait en nous comme une torche et qu'il s'élevait si

droit, si violent, si haut qu'il nous faisait peur. Nous sentions qu'il n'y aurait plus rien dans la vie que notre amour et nous tenions à la vie, à l'autre vie, à toute celle qui n'est pas l'amour. Nous voulions nous quitter. Nous songions à nous fuir l'un l'autre comme on s'en va d'un gouffre. Nous ne nous étions rien dit. Nous avons été au théâtre comme si rien n'eût existé de ce complot sacrilège. Je vois les lumières, la salle agitée, le lustre au plafond comme une fleur lumineuse. On donnait « la Damnation de Faust ». Tu avais pris ma main sous le manchon que j'avais gardé. Puis il y a eu « le roi de Thulé », la mélancolie de Marguerite si profonde, si profonde qu'elle donnait le vertige et l'envie de mourir. Nos mains se serraient à se broyer. Tu pleurais. Nous n'avons plus songé à nous fuir. L'amour nous a pris comme un fleuve arrache, quand il a débordé, tous les joncs du rivage. Dis-moi, aujourd'hui, comme ce soir-là, n'est-ce pas que nous nous sommes retrouvés ?

Philippe : Je t'aime.

Thérèse : Il faut laisser ces souffrances, vois-tu. On s'épuise à les porter avec soi. Toute la douceur de l'automne a pénétré la chambre. Il y a les parfums des bois mouillés et celui de ta chevelure. Il y a la lampe qui veille et qui vacille un peu. Il y a notre amour. Il me semble que la vie s'arrête ici de battre et pourtant je n'ai pas peur de mourir, puisque tu es là.

Philippe : Je t'aime ! Toute ma vie aussi est dans ce mot-là. Je t'aime. Laisse-moi le répéter. C'est si nouveau,

si étrange et si doux. Cela résonne si profondément en moi... C'est bien toi. Voici ta nuque sous ma main, tes yeux qui reflètent mon image, ton corps serré contre moi qui palpète, voici tes lèvres que je peux toucher des miennes, que je peux mordre comme un fruit... Donne-moi tes lèvres !

Thérèse : Philippe, non, pas ici. On peut venir... la lumière ! (*Il baisse la mèche de la lampe*) Philippe...

Philippe : Ah ! boire à ton baiser ce souffle de ta jeunesse et de ta chair !... C'est de la vie qui entre en moi, que je retiens en moi... Dis que tu es ma femme, dis que c'est toi, que tu n'es pas une hallucination, que tout cela ne va pas s'écrouler comme une maison qui saute...

Thérèse : Mon cher petit !

Philippe : ... que je t'emmènerai tout à l'heure, dans la chambre où la lumière descend de l'abat-jour rose, que je dénouerai tes cheveux, que je me griserai du parfum de tes cheveux...

Thérèse : Tu m'emmèneras, tout à l'heure, tout de suite... Ah ! tout de suite, fuir cette pièce où je t'ai vu souffrir ! Je t'en prie ! Je n'aurais plus la force de t'écouter, de lutter, de t'arracher encore comme une proie que le désespoir emporte. Je ne sais plus... il n'y a plus rien... ton baiser ! Je ne pleure plus, je ris, Philippe, je ris ! Je suis heureuse ! Je suis ta femme.

Philippe (*l'emmenant*) : Tu es la vie qui recommence...

SCÈNE XIII

L'Ordonnance

(La scène est dans une obscurité à peu près complète. La lampe y met un point rouge... Un rais de lumière passe sous la porte de la chambre à coucher).

L'Ordonnance : Ils se sont enfermés déjà !

(Il frappe doucement à la porte par où ils viennent de disparaître).

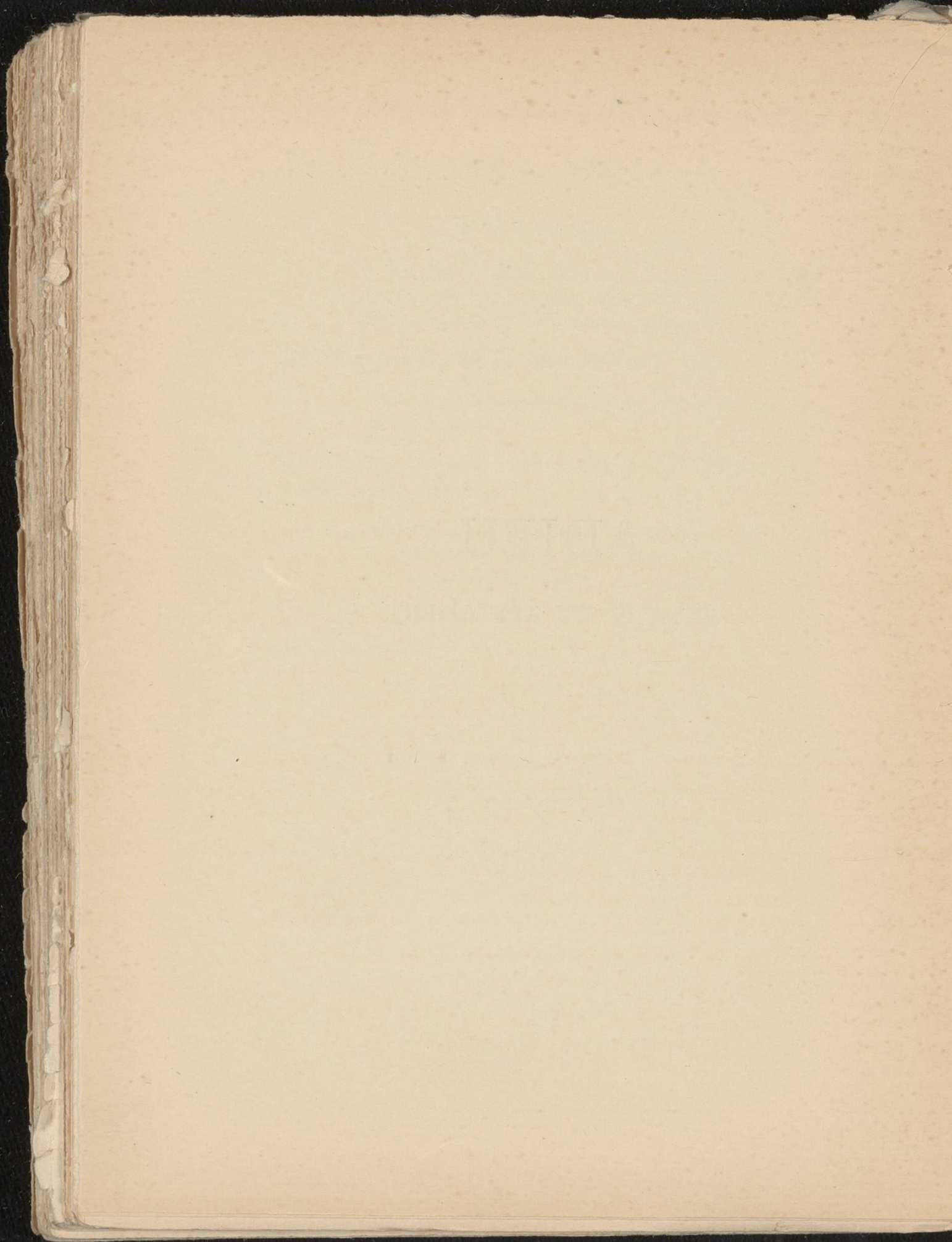
Lieutenant, à quelle heure demain?... Lieutenant, à quelle heure demain ?

(Il n'y a pas de réponse. L'Ordonnance, seul pour la première fois depuis trois années, s'efface dans la nuit, douloureux et courbé, - une ombre qui s'en va).

Janvier-Avril 1918.

ADIEU

EXTRAIT DU TESTAMENT



1^{er} octobre 1918.

Au pied de la ferme Pieters, devant Dixmude.

Je désire être enterré suivant ma foi catholique et sans cérémonie aucune dans un coin du sol de ma Patrie, ici ou là, il m'importe peu et le mieux serait à la place où je suis tombé. Après la guerre, je voudrais que mon corps reposât en terre liégeoise, sur la colline où l'on a couché ma mère...

... Je quitte la vie n'ayant qu'un regret : celui de ma femme et de mon enfant, celui de mon père.

J'ai fait ce que j'ai pu pour servir mon Pays. J'ai tâché d'être un bon soldat, suivant que me l'avaient enseigné mon père et les traditions de ma ville liégeoise. Je demande pardon à mes chefs et à mes hommes si j'ai failli parfois.

Je prie mes amis Lucien Christophe et Marcel Paquot de conserver mes manuscrits et d'en faire l'usage qu'ils jugeront utile. Je les supplie de continuer dans le même esprit de fidélité aux traditions françaises de notre race, l'œuvre commencée en commun.

J'ai dit déjà mon seul regret de la vie. Il s'avive en moi ce soir jusqu'à l'acuité et il est pareil à ce feu de bois qui me chauffe et que le vent d'automne attise par moments, tout à coup.

Ma vie n'aura été ni longue ni glorieuse. Je n'ambitionnais rien d'autre. Ma part de bonheur cependant aurait pu être plus copieuse. Mais à quoi bon regretter ? Mon corps retourne à la terre où il devait aller — tout est bien comme cela. Si, par hasard, on m'élevait une tombe, je demande qu'on y inscrive le vers du doux Virgile :

« *Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam!* »

C'est bien là que j'en suis.

Louis BOUMAL.

BIBLIOGRAPHIE

- Poèmes en deuil.* Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1910.
- Cinq Lieder.* Extraits du précédent, musique de Paul Magnette, Leipzig, Rothe, et Liège, Muraille, 1911.
- La Repentance Tristan.* « Les Clochers de Wallonie », s. l., s. d. (Louvain, 1913).
- Le Jeu des Regrets.* En sous titre : « La Chanson d'Elle, 1910-1914 ». Quarante-deux poèmes. Inédit, à l'exception de quelques pièces publiées dans des revues.
- Charles Aurel.* Pages autobiographiques écrites à Bouillon en janvier et février 1914. Publiées dans « Les Ecrivains belges morts à la guerre », Bruxelles, La Renaissance du Livre, s. d. (1922).
- Quinze petits poèmes pour chanter des choses indifférentes.* Ecrits en 1915 et 1916. Sept de ces pièces ont pris place dans *Le Jardin sans Soleil* (I, 4, 6, 7 ; II, 4, 5, 10, 11).
- Philippe.* Quatre chapitres d'un roman autobiographique, écrits en mai et juin 1917. Le 4^e ch. a paru dans *Philippe, soldat d'infanterie*.
- Le Fleuve et la Ville.* Prose publiée dans la revue « Les Chants de l'Aube », Londres, août 1917 et dans l'« Almanach de l'Action française » de 1918.
- Le Jardin sans Soleil.* Poèmes (1915-1917). Edition de la revue « Les Cahiers », Liège, 1919.
- Philippe, soldat d'infanterie.* Conférence faite à La Panne, le 6 décembre 1917, au cercle « L'Art au front » et reproduite dans « La Nouvelle Revue Wallonne », Paris, mars et avril-mai 1918. L'auteur y a inséré quelques extraits de ses *Carnets de Campagne*, le 4^e ch. de *Philippe* et des pièces du *Jardin sans Soleil*.

Quand ils auront passé de l'Ombre à la Lumière. Un acte en prose.
(janvier-avril 1918). Edition de la revue « Les Cahiers »,
Front belge, 1918.

En marge d'une discipline. Essai publié dans la revue « Les Cahiers »,
Front belge, juin 1918.

Collaboration à divers journaux et revues (monographies, critique
et histoire littéraires, contes, vers, essais) :

Vers l'Horizon (Liège), n^{os} de juillet, octobre, novembre 1907 ;
sous le pseudonyme de Roger Betz.

Revue Littéraire (Liège), novembre-décembre 1908 ; sous le
même pseudonyme.

La Revue Mosane (Liège), mai 1910.

Wallonia (Liège), août-septembre 1910 ; septembre-octobre,
novembre, décembre 1912 ; juin-juillet 1914.

Joyeuse (Liège), novembre, décembre 1910 ; janvier, février,
juin, novembre-décembre 1911.

L'Universitaire catholique (Bruxelles), 13^e année, n^o de Noël.

L'Action française (Paris), 18 juillet 1913, 18 novembre 1914.

Bulletin des Gens de Lettres et Artistes belges au Front,
décembre 1916.

Notre Belgique (Calais), n^{os} du 13 au 20 février 1917.

Les Chants de l'Aube (Londres), août 1917.

Le Claque à fond (Front belge), octobre 1917, janvier 1918.

Almanach de l'Action française (Paris), 1918.

La Nouvelle Revue Wallonne (Paris), mars, avril-mai 1918.

Les Cahiers (Front belge, puis Liège), juin, juillet, août, sep-
tembre, octobre, novembre, décembre 1918 ; janvier,
avril, août-septembre 1919.

La Nation belge (Bruxelles), n^{os} du 27 juin au 2 juillet 1922.

La Wallonie en Fleurs (Seraing), octobre-novembre (n^o consacré
à Louis Boumal), décembre 1925.

Inédits :

Essai sur la critique des Salons antérieure à Diderot (1667-1759),
1913.

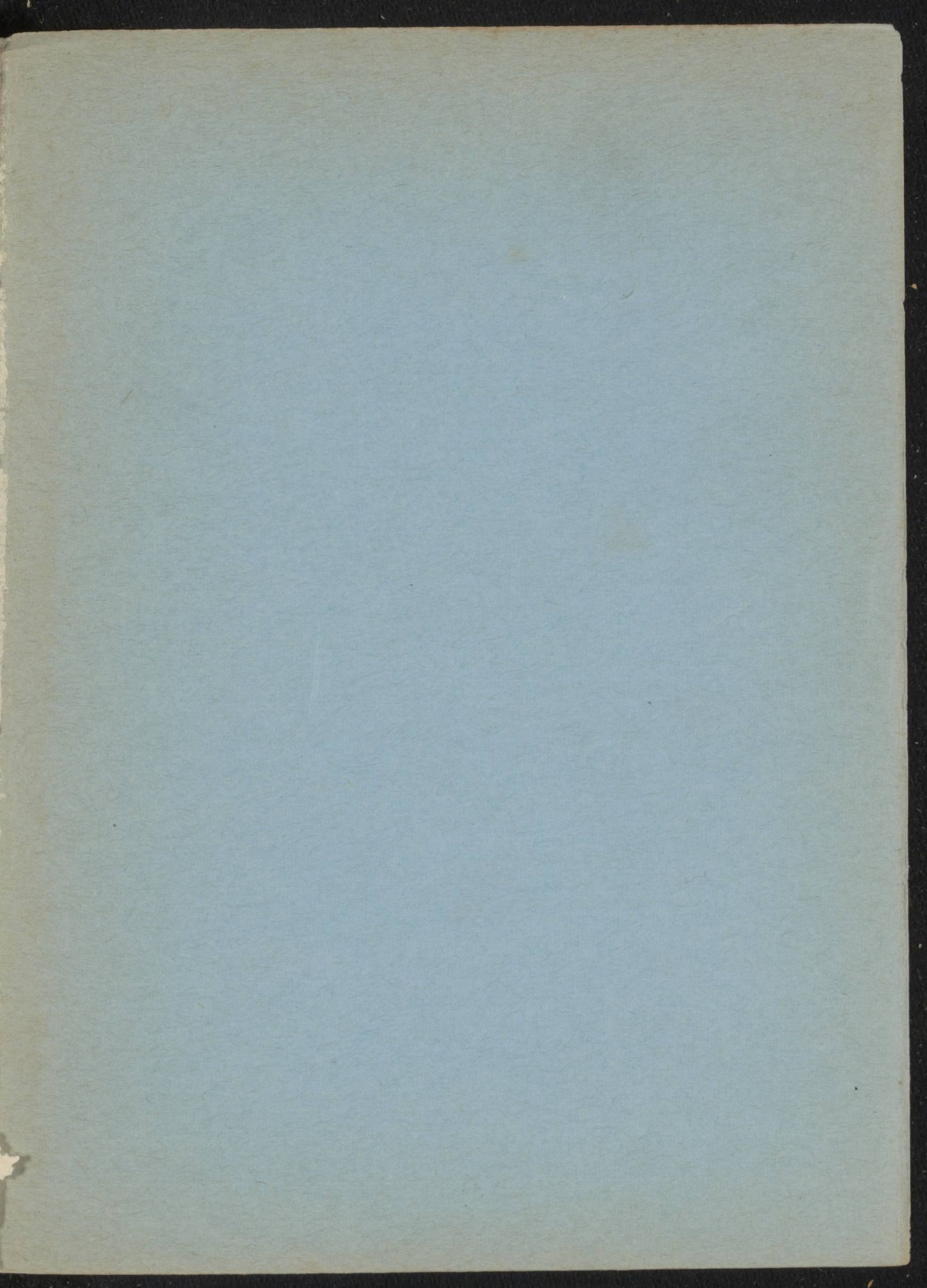
Carnets de Campagne, 1914-1916, 1918.

Correspondance, 1914-1918.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LOUIS BOUMAL	9
VERS	
POÈMES EN DEUIL (Extraits)	13
<i>Reste ici...</i>	15
<i>Filius memor</i>	17
LA REPENTANCE TRISTAN	19
LE JEU DES REGRETS (Extrait)	37
<i>Il gèle. Un élève...</i>	39
QUINZE PETITS POÈMES POUR CHANTER DES CHOSES INDIF- FÉRENTES. (Extraits)	41
<i>Ode</i>	43
<i>Per amica silentia lunae</i>	44
<i>Chansons</i>	45
<i>L'hiver a dépouillé</i>	46
<i>Ce soir qui s'élargit...</i>	47
LE JARDIN SANS SOLEIL	49
Préface	51
I. <i>Quand refleurissait le printemps</i>	55
1. Encore un printemps !	57
2. Sagesse	58
3. A l'arbre on ne voit pas... ..	59
4. Le pommier	60
5. Tu peux ourler de rouge ou de rose... ..	61
6. Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent... .	62
7. Pluie.	64
8. Gaspard, le joueur de hautbois	65
9. Ce soir poignant d'avril	66
10. Va ! reprends ton poème... ..	67

	Pages
II. <i>Le Jardin sans Soleil</i>	69
1. Paysage	71
2. Seul, au cœur de la vieille ville... ..	72
3. Qui donc aurait tendu l'oreille.... ..	75
4. Lointaine entre les fleurs.... ..	76
5. La musicale et frêle procession des trembles..	77
6. L'humble jardin	78
7. Ce jour d'été me semble un jour de pauvre automne	79
8. Parabole	80
9. Mais toi, ne réponds rien	82
10. Je viens vers toi dans la jeune lumière... ..	83
11. Que ce te soit, mon âme, un exemple amical .	84
12. Ne rouvre pas ce livre, il fait mal.....	86
III. <i>Lorsque parut le triste automne</i>	87
1. Le poète à la porte	89
2. Le simple accueil	90
3. Le poète et l'ami	91
4. Rancœur	92
5. La porte close	93
6. Pâles sœurs aux yeux clairs... ..	94
7. Chanson pour qu'un baiser me soit pardonné	95
8. Résignation.....	96
<i>Pièces diverses</i>	97
1. Il me souvient du temps.....	99
2. S'il est possible que je prie encore.....	100
3. J'ai eu pour seul ami... ..	101
PROSES	
CHARLES AUREL (Fragment)	105
PHILIPPE.....	111
LE FLEUVE ET LA VILLE	129
PHILIPPE, SOLDAT D'INFANTERIE	139
EN MARGE D'UNE DISCIPLINE	159
THÉÂTRE	
QUAND ILS AURONT PASSÉ DE L'OMBRE A LA LUMIÈRE	169
ADIEU	205
BIBLIOGRAPHIE	209
TABLE DES MATIÈRES	211





12277